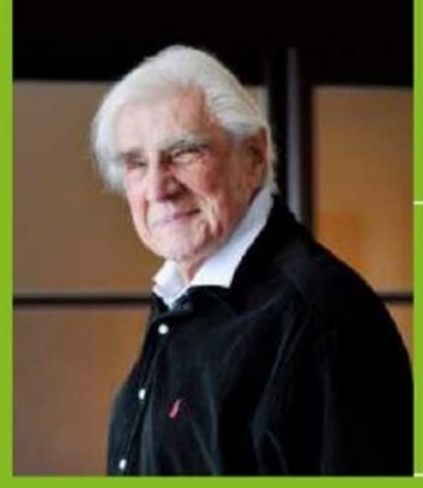
SEPM TOP ventes

GEO

À LA RENCONTRE DU MONDE



Grand entretien

JEAN MALAURIE, 50 ANS D'EXPÉDITIONS HISTORIQUES

Nº 529. MARS 2023

Costa Rica

LA NATURE EN HÉRITAGE

PÉNINSULE D'OSA

«Mon excursion dans la jungle»

MASQUES BORUCAS

Avec les esprits de la forêt

LE QUETZAL

Sur la piste d'un oiseau légendaire

Bretagne

LA MYSTÉRIEUSE INVASION DES POULPES

Wyoming

AU PARADIS DES CHASSEURS DE FOSSILES

Yémen

À LA RESCOUSSE DU PATRIMOINE EN PÉRIL

CPPAP PRISMA MEDIA L 16987 - 529 - F: 6,50 € - RD

BE : 6,9 € - CH : 11 CHF - CA : 11,5 CAD - DE : 8 € - ES : 6,9 € - GR : 6,9 € - IT : 6,9 € - LU : 6,9 € - PT : 6,9 € - NL : 7,2 € - DOM Bateau : 6,9 € - DOM Avion : 6,9 € - MA : 75 MAD - TN : 14 TND - ZONE CFA Bateau : 5500 XAF - ZONE CFA Avion : 7800 XAF - ZONE CFP Bateau : 1000 XPF - ZONE CFP Avion : 2000 XPF

GEO Nº 529. Mars 2023 COSTA RICA ■ Yémen ■ Wyoming ■ Bretagne

PEUGEOT

NOUVELLE 408

HYBRIDE RECHARGEABLE

Design inattendu
PEUGEOT i-Cockpit® 3D**
Jusqu'à 70 km d'autonomie électrique*

PEUGEOT RECOMMANDE **TotalEnergies** **Consommation mixte WLTP(1) (l/100km) : 1,1 à 1,2.**

(1) Ces valeurs peuvent varier en fonction des conditions réelles d'utilisation et de différents facteurs. Plus d'informations auprès de votre point de vente ou sur https://www.peugeot.fr/marque/politique-environnementale/wltp.html. *L'autonomie de la batterie peut varier en fonction des conditions réelles d'utilisation. **De série ou indisponible selon les versions. OPEn – Automobiles PEUGEOT 552 144 503 RCS Versailles.

Au quotidien, prenez les transports en commun. #SeDéplacerMoinsPolluer

408
PEUGEOT
NOUVELLE 408

HAVAS VOYAGES

VOUS EMMENER PLUS LOIN

Vivre une expérience sur-mesure.
S'échapper hors des sentiers battus.
Rencontrer les autres et se découvrir soi-même.
Parce que nous voulons tous mieux voyager, et revenir transformés.

havas-voyages.fr

Havas Voyages SAS au capital de 22 624 127,80 € - 2 rue Troyon 92310 Sèvres - RCS Nanterre 377 533 294 - Immatriculation N°IM075100385 © Réhahn-Photography

Des bienfaits de la constance

L'ÉDITO

Qu'est-ce qui fait du Costa Rica un havre de biodiversité inégalé, paradis du tourisme vert ? Les hasards de la nature – sa géographie et sa géologie l'ont doté de microclimats favorables au développement d'espèces endémiques et d'écosystèmes variés – mais aussi une constance dans le courage politique qui lui a permis de transformer ces atouts en sources de revenus durables. Je connais des pays dotés de plus de ressources, qualifiés pour certains de «scandales géologiques» en raison de la richesse de leur sous-sol. Une manne brûlée par les deux bouts, par les exploitants étrangers comme par les potentats locaux. Le Costa Rica, au contraire, a parié sur le long terme, instaurant dès les années 1970 des mesures de préservation de l'environnement et du climat. Sans céder aux sirènes de la monoculture, même si le pays s'est laissé tenter un temps par la culture intensive de la banane et de l'ananas, mettant en péril ses précieuses forêts humides, sèches et «de nuages». Une erreur réparée depuis, à grand renfort de subventions pour encourager la reforestation.

Stéphane Lavoué

Aujourd'hui, la continuation de cette politique est, paradoxalement, menacée par la transition énergétique en cours. L'électrification – verte de surcroît – réduit la contribution de la taxe pollueur-payeur aux revenus nationaux, et comme ailleurs l'inflation pèse sur l'équilibre budgétaire. Mais le Costa Rica tient le cap, ayant éduqué ses citoyens aux bienfaits de cette politique. L'on voit combien, en France, il est difficile de faire passer ce message, militants écologistes et dénonciateurs de l'écologie punitive s'arc-boutant chacun sur leurs certitudes, souvent jusqu'à la caricature. Par peur du coût politique, par incapacité à faire ruisseler les bénéfices de ces efforts, par manque de pragmatisme, nous avons souvent renoncé avant d'essayer. À l'heure où nos enfants nous reprochent bruyamment notre incurie, il est encore temps de faire de la première destination touristique mondiale – titre conservé par la France en 2022 – un havre où la qualité de vie et la qualité de l'air le disputeraient aux charmes des châteaux de la Loire et de la tour Eiffel. Ce serait là un beau motif de fierté et de cohésion nationale. ■

Myrtille Delamarche Rédactrice en chef

Jusqu'où peut-on aller

lorsque l'on est bien accompagné ?

Organiser votre patrimoine, préparer une transmission, investir sur les marchés. Vos aspirations n'appartiennent qu'à vous. Nos conseillers et nos experts vous accompagnent pour définir une stratégie financière qui corresponde à vos objectifs et surtout, qui vous corresponde.

Prenez rendez-vous avec un conseiller sur hsbc.fr

HSBC

HSBC Continental Europe – Société anonyme au capital de 1 062 332 775 euros – SIREN 775 670 284 RCS Paris. Siège social : 38 avenue Kléber 75116 Paris. Banque et intermédiaire en assurance immatriculé auprès de l'ORIAS (Organisme pour le Registre des Intermédiaires en Assurance – orias.fr) sous le n° 07 005 894. Crédit photo : Getty Images.

SOMMAIRE

MARS 2023 – N° 529

Greg Lecoeur

56

Charles Fréger

44

5 ÉDITORIAL

8 RETOUR DE TERRAIN

10 BIEN VU !
Trois photographes racontent les dessous de leurs images fortes.

16 LE CHOIX DE GEO

18 **Le grand entretien**
L'illustre explorateur polaire **Jean Malaurie,** aujourd'hui centenaire, a vécu l'aventure, la vraie. Il répond aux questions de GEO.

26 **L'esprit d'aventure**
Bienvenue à Fossil-land. Depuis vingt ans, une région désertique du Wyoming est devenue un eldorado pour les chasseurs de fossiles.

44 **L'œil du photographe**
Dans la peau des dieux. Le Français Charles Fréger a rapporté d'Inde d'étonnants clichés des costumes portés lors de fêtes religieuses.

56 **Envie d'ailleurs**
Le Costa Rica déroule le tapis vert. Cet État d'Amérique centrale a depuis longtemps compris que son salut reposait sur la conservation de son exceptionnel patrimoine naturel. Découverte d'un petit pays qui a beaucoup à nous apprendre.

98 **Ce monde qui change**
Patrimoine : à la rescousse des joyaux du Yémen. Une sanglante guerre civile déchire le pays depuis 2014. Au milieu du chaos, ONG et institutions tentent de sauver les trésors millénaires de l'ancienne Arabie heureuse.

116 **Une planète à protéger**
Bretagne : la mystérieuse invasion des poulpes
Pour les pêcheurs bretons, la prolifération de pieuvres depuis 2021 est une aubaine. Les scientifiques, eux, peinent à l'expliquer et s'inquiètent pour l'avenir de la faune locale.

128 LES RENDEZ-VOUS DE GEO
En kiosque, en librairie, à la télé.

134 USAGES DU MONDE
Les Australiens sont bien dans leurs tongs.

Couverture du volcan Arenal : Janusz Kubow / Getty Images. **Couverture du quetzal resplendissant :** Ondrej Prosicky / Getty Images. **En haut :** Florence Brochoire / Signatures. **En bas et de g. à d. :** Jean-Marie Heidinger ; Taylor Glenn ; Mattia Velati. **Encarts marketing :** Au sein du magazine figurent un encart Mediaside / Paris idf broché sur une sélection d'abonnés et un encart Post-it s123 collé sur une sélection d'abonnés.

PROLONGEZ VOS RENDEZ-VOUS AVEC GEO

À LA TÉLÉ
En mars, comme tous les mois, retrouvez GEO *Reportage*, votre rendez-vous sur Arte. Pour tout savoir sur le programme, les détails sont à lire p. 128. arte

SUR LE WEB
Site GEO : www.geo.fr Instagram @geo_france
facebook.com/GEOmagFrance
@GEOfr YouTube www.youtube.com/geofrance

Courrier des lecteurs : 13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex. **E-mail :** redaction@geo.fr

DR

Yémen

Quentin Müller

JOURNALISTE

Avec le photographe italien Mattia Velati, le reporter français a enquêté un mois au Yémen. Malgré la guerre, le contact a toujours été facile avec la population : «Il n'y avait aucune méfiance, mais au contraire une vraie curiosité pour nous, étrangers», dit Quentin. Un jour, à Seiyun, le tandem a pourtant vécu une expérience étrange : «Un homme nous a abordés pour nous demander combien nos deux pays seraient prêts à débourser pour nos vies. Puis il nous a proposé d'organiser notre kidnapping, pour partager ensuite avec nous la rançon… C'était une plaisanterie, mais qui nous a quand même un peu déstabilisés !» **p. 98**

RETOUR DE TERRAIN

NOS AUTEURS ET PHOTOGRAPHES RACONTENT LES COULISSES DE LEUR REPORTAGE.

Costa Rica

DR

Sébastien Desurmont

JOURNALISTE

Quarante minutes d'adrénaline, à affronter les rapides en pirogue pour se rendre dans le territoire de Yorkin : Sébastien se souviendra longtemps de son reportage chez les Bribris, au Costa Rica. «Là-bas, ce sont les femmes qui s'occupent de tout : des finances, de la cuisine, de l'héritage, raconte-t-il. Ce sont elles qui m'ont ouvert les portes de la communauté. Cette génération de femmes visionnaires a sauvé son peuple de l'oubli, face aux anciens qui poussaient les jeunes à partir travailler dans les plantations de bananes.» **p. 74**

Inde

Charles Fréger

Charles Fréger

PHOTOGRAPHE

Cinq voyages, 20 États parcourus… Entre 2019 et 2022, Charles a sillonné l'Inde pour témoigner de la diversité des costumes des danses traditionnelles et des mascarades. Un projet éprouvant. «On ne le ressent pas sur les photos qui paraissent apaisées, mais lors de certaines prises de vue, il pouvait y avoir 400 personnes massées autour de nous, parfois c'était un tel chaos que la police devait intervenir, dit-il. La tension était permanente.» *Aam Aastha,* le livre qu'il a tiré de ce travail, est à paraître chez Actes Sud. **p. 44**

Bretagne

DR

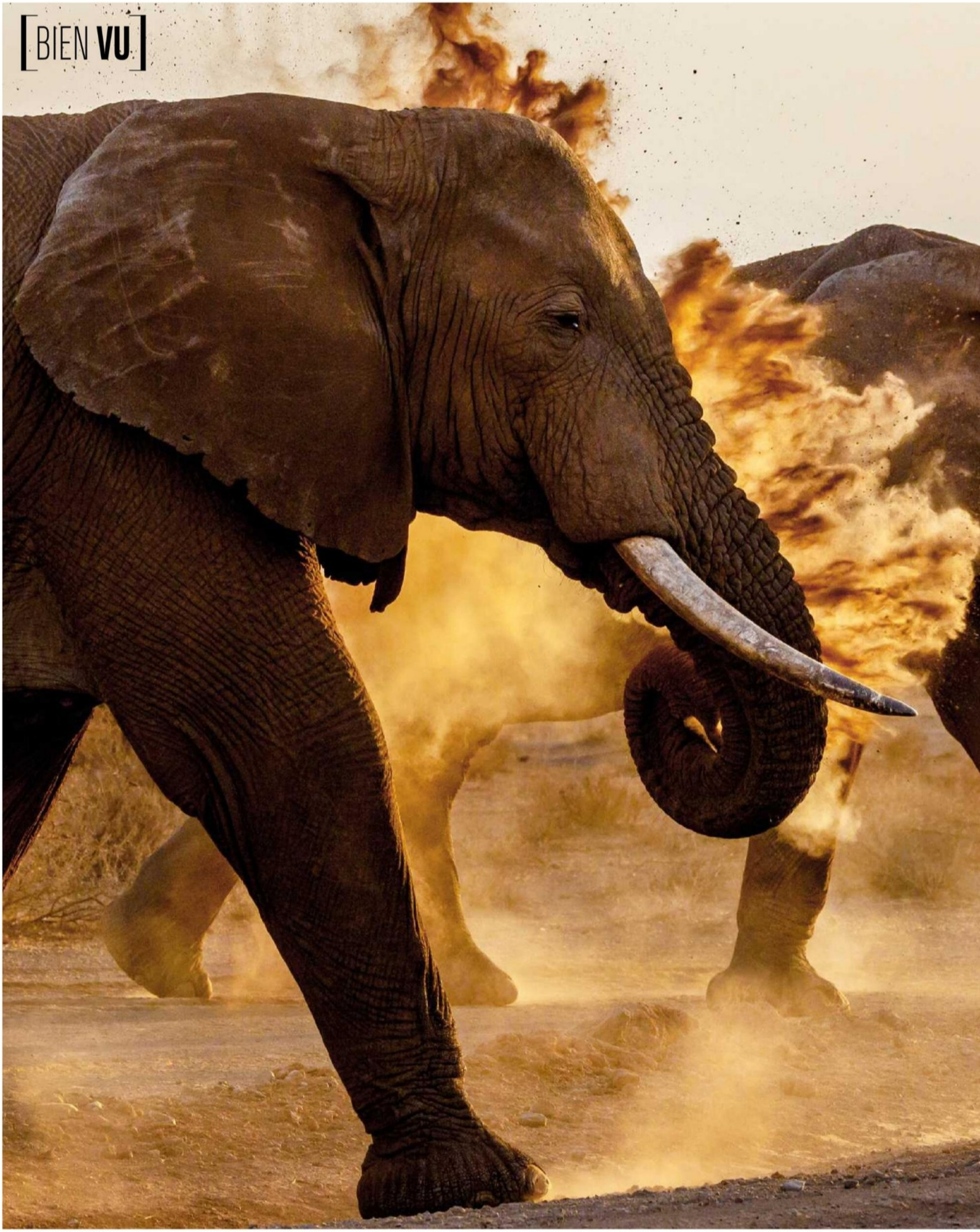
Sylvain Moreau

JOURNALISTE

Une sortie en mer mouvementée : voilà ce qu'a enduré Sylvain lors de son enquête sur la prolifération des poulpes sur le littoral breton. «À cause de la houle, j'ai dû passer une bonne partie de la journée assis sur le pont du bateau de pêche, et je n'ai pas été capable de prendre la moindre note», se souvient-il. Et il n'y a pas que l'estomac de notre reporter qui était retourné : «Mon esprit aussi était perturbé, avoue-t-il. À tel point que la vision de toutes ces pieuvres se promenant à mes pieds m'a paru irréelle !» **p. 116**

RCS : NANTERRE 325 373 017 IMPRIMÉ EN U.E.

Pour votre santé, mangez au moins cinq fruits et légumes par jour. www.mangerbouger.fr



JL Klein & ML Hubert / Naturagency

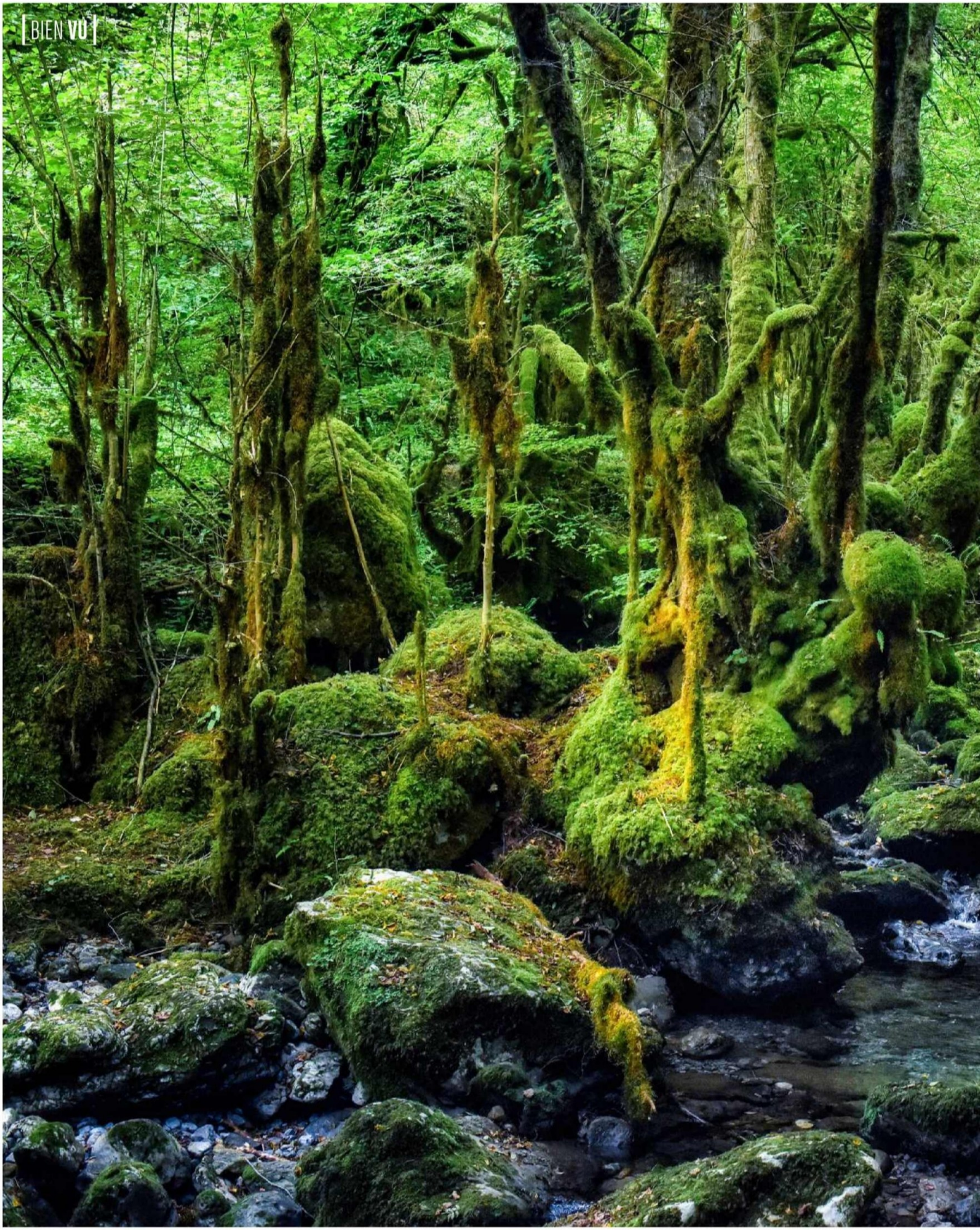
PARC NATIONAL D'AMBOSELI, KENYA

Une célébrité à l'heure du bain

Craig (au second plan), 53 ans, est l'un des derniers *super tuskers* d'Afrique (il en reste une quarantaine), un énorme éléphant mâle aux impressionnantes défenses asymétriques dépassant 45 kilos chacune. Marie-Luce Hubert et Jean-Louis Klein ont choisi d'approcher cette célébrité d'Amboseli, parc kenyan au pied du Kilimandjaro écrasé par la sécheresse, alors qu'il s'offrait un bain de terre en compagnie d'un *askari*, un jeune mâle. Les pachydermes soulevaient un nuage de poussière inondé de lumière, faisant penser à un mur de flammes. «Nous y sommes allés avec émotion, respect et, même si Craig est tolérant, précaution, expliquent les photographes. En passant près de nous, il nous a observés et humés du bout de sa trompe.»

M.-L. HUBERT ET J.-L. KLEIN

Depuis leur rencontre au Groenland, il y a trente ans, ces deux Français se consacrent à la photo animalière.



Fabrice Milochau

LES BARONNIES DES PYRÉNÉES, FRANCE

Cathédrale de verdure

Des mousses et des lichens, des scolopendres et des fougères… Le long des berges de l'Arros, une rivière de Bigorre, s'épanouit une étonnante petite Amazonie, une jungle aux allures tropicales, hôtesse d'une faune rare, parmi laquelle la loutre, la salamandre tachetée et l'endémique rat-trompette. Ici, les hêtres majestueux s'élancent vers le ciel tels les piliers d'un temple animiste. Le foisonnement de la canopée tamise la lumière du soleil comme des vitraux sacrés. Un lieu magique. Une nature imprégnée de mystère. «Dans le silence ouaté de cette forêt, loin des villes et du trafic routier, je me suis senti hors du temps, se souvient le photographe français Fabrice Milochau, comme plongé dans le plus merveilleux des contes…

FABRICE MILOCHAU

Cet «homme des bois» a publié son premier reportage, sur la forêt de Fontainebleau, en 1998, dans GEO.

NAGARBARI, BANGLADESH

Les travailleurs de l'ombre

En cette belle après-midi de septembre, Rahat Bin Mustafiz se promenait sur le port fluvial de Nagarbari, l'un des plus grands de cette région du Bangladesh, lorsqu'il est tombé sur cette scène. Dans un pays où la moitié de la population vit avec moins d'un dollar par jour, les dockers déchargent les navires de l'aube au crépuscule pour gagner leur vie. «Voir ces funambules aller et venir, une énorme charge sur la tête, m'a littéralement saisi, dit celui qui se définit comme un photographe de rue. Leurs ombres, projetées sur la coque rouillée du cargo, montrent que leur tâche se poursuit au-delà des planches de bois qui leur servent de passerelles.» Une parabole illustrant la fragilité de leur condition et la dureté de leur labeur.

RAHAT BIN MUSTAFIZ

«Montrer l'ordinaire sous un angle extraordinaire» est la devise de ce photographe bangladais de 23 ans.

Rahat Rio Mustafiz

L'IRLANDE

NOTRE SÉLECTION CULTURELLE SUR UN THÈME, UN PAYS, UNE DESTINATION.

Hugo Marty

Le théâtre équestre de Bartabas plonge dans l'univers intrigant des *Irish Travellers.*

SPECTACLE

La vie sur la route du peuple cavalier

Une violoniste debout sur sa selle. Une petite mariée paradant sur un grand coursier, au côté de son époux porté par un âne bâté. Une roulotte brûlée lors d'une procession funéraire. Une tablée au-dessus de laquelle des montures sautent sans renverser une seule bière. Un cheval blanc courant autour de pèlerins dans la brume. Voici quelques-unes des images frappantes d'une vie sur la route, celle des *Irish Travellers,* qu'offre le théâtre équestre Zingaro dans son deuxième volet du spectacle intitulé *Cabaret de l'exil*. La compagnie de Bartabas rend hommage à ces quelques dizaines de milliers de nomades, aussi appelés *Tinkers* en Irlande, dont l'origine est controversée et le statut de minorité ethnique a été reconnu en 2017. Désormais largement sédentarisés, ils souffrent de discriminations. Pour jouer la musique, le metteur en scène a invité un chanteur et quatre instrumentistes de cette communauté, dont la culture se transmet oralement via un dialecte, le *shelta.*

Irish Travellers, théâtre Zingaro, à Aubervilliers, jusqu'au 2 avril. *zingaro.fr*

ROMAN

Trajectoire d'une étoile

Katherine O'Dell avait un regard émeraude, de la couleur de la mer d'Irlande, «qui retenait la lumière dans ses profondeurs». À l'approche de la soixantaine, Norah décide de reconstituer le parcours rempli de zones d'ombre de celle qui fut sa mère, actrice née à Londres, mais devenue une icône irlandaise aux cheveux auburn. Montée sur les planches dans la campagne de Galway durant la Seconde Guerre mondiale, Katherine O'Dell fut propulsée star des studios hollywoodiens des années 1950-1960, avant de revenir à Dublin en pasionaria de la cause républicaine et de l'émancipation féminine. Elle connut finalement le déclin… et des funérailles sous une *standing ovation.* L'auteure Anne Enright, elle-même ancienne comédienne, trace le portrait incisif d'un être qui exprime sa vérité par le jeu.

Actrice, d'Anne Enright, éd. Actes Sud, 23,50 €.

POLAR

Père poignardé

Veille de Noël 1957, alors que la neige tombe sur la côte sud de l'Irlande, un prêtre catholique est retrouvé assassiné dans la bibliothèque d'un manoir. St. John Strafford, un jeune inspecteur, est dépêché de Dublin pour mener cette délicate enquête. Avec son efficacité dans la description des personnages et des rapports sociaux, le roman démarre comme un Agatha Christie, avant de virer au polar beaucoup plus noir.

Neige sur Ballyglass House, de John Banville, éd. Robert Laffont, 22 €.

CINÉMA

Aux petits bonheurs

1981. Cáit, 9 ans, grandit comme un chat sauvage dans une famille rugueuse de fermiers du sud de l'Irlande. L'été, sa mère la confie à une cousine et à son mari. Chez eux, la fillette découvre les joies partagées du foyer : cuisiner, soigner le troupeau, aller voir la mer… Pour son premier long-métrage, Colm Bairéad filme à hauteur d'enfant, avec peu de dialogues mais beaucoup d'émotions, cet apprentissage de la tendresse.

The Quiet Girl, de Colm Bairéad, en salles le 12 avril.

PAR FAUSTINE PRÉVOT

LE VOYAGE DE VOTRE VIE
Profitez de l'expérience multicaméras sur
Cestchezvous.Catalunya.com

Il est de ces voyages qui changent une vie

@catalunyaexperience_fr

CATALUNYA

Generalitat de Catalunya
Gouvernement de Catalogne

“Je dois *aux Inuits* de m’avoir poussé à donner *un souffle et un sens à ma vie*”

JEAN MALAURIE, ETHNOHISTORIEN ET GÉOGRAPHE

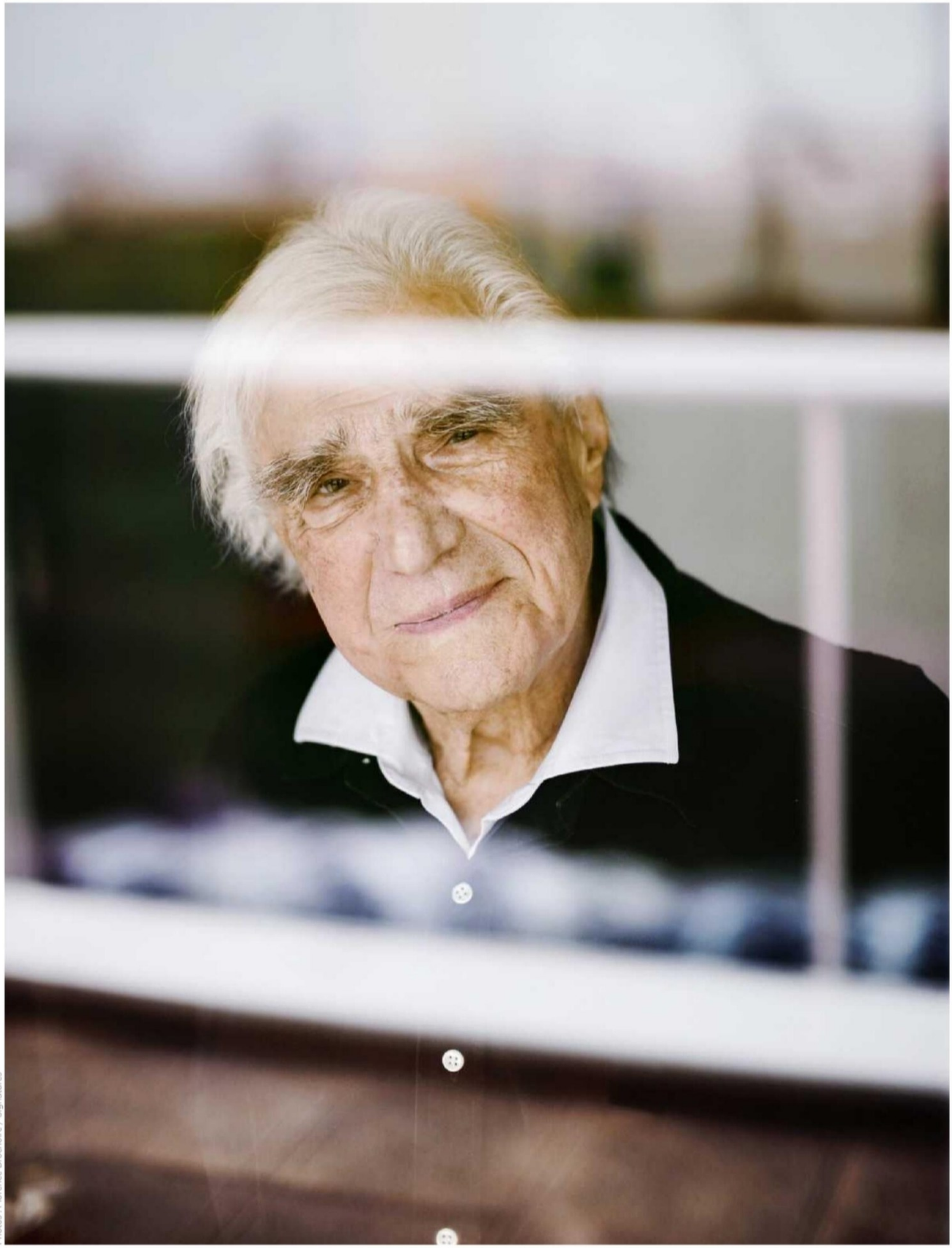
LE CÉLÈBRE EXPLORATEUR A CONSACRÉ SA VIE AUX TERRES ARCTIQUES ET EST DEVENU L’AMBASSADEUR DU PEUPLE INUIT. L’HOMME, QUI VIENT DE FÊTER SES 100 ANS, A PUBLIÉ RÉCEMMENT UNE IMPRESSIONNANTE AUTOBIOGRAPHIE. RENCONTRE AVEC UN GÉANT, PAR LA TAILLE ET PAR L’ŒUVRE ACCOMPLIE, QUI N’A JAMAIS PERDU LE (GRAND) NORD.

Dans vos mémoires, *De la pierre à l’âme* (éd. Plon/Terre Humaine, 2022), vous racontez comment, en 1950, jeune géographe physicien, vous vous trouviez dans le Hoggar, au Sahara, quand vous avez reçu un ordre de mission pour le Groenland. Et vous êtes passé d’un désert brûlant à un désert de glace…

Un méhari à dos de chameau est arrivé et m’a salué courtoisement avant de me tendre un télégramme. Le texte était le suivant : «Mission Malaurie Thulé acceptée par gouvernement danois. Signé : ambassadeur de France à Copenhague, baron de Charbonnières.» À l’époque, le nord du Groenland était interdit aux étrangers, soumis à une autorisation spéciale. Thulé et les Hyperboréens… J’étais sous le choc. Je rêvais de l’Arctique depuis si longtemps. En fait, depuis mon enfance, ayant entendu l’appel du Nord peut-être pour la première fois un jour de février 1929 à Mayence, lorsque je traversais le Rhin gelé d’une rive à l’autre, avec mon père. Pour revenir à mars 1950, des crédits m’avaient été alloués par le CNRS pour un départ à l’automne 1951. Mais ce que j’appelle la prescience me décida à ne pas attendre. J’avais un sentiment d’urgence : le district de Thulé, sur la côte nord-ouest du Groenland, allait vivre un drame historique. J’ai donc pris la décision folle de partir le plus vite possible. Oui décision folle, car je n’avais ni crédits, ni équipement, ni vivres.

Aujourd’hui, les aventuriers sont suréquipés et bénéficient de la technologie moderne. À l’époque, vous ne disposiez pas de GPS, de vêtements Gore-Tex, etc. Qu’aviez-vous emporté dans vos bagages ?

J’ai embarqué à Copenhague le 1er juillet 1950. Le voyage pour la lointaine Thulé fut exceptionnellement long : vingt-trois jours, avec des escales répétées à cause de glaces de mer toujours plus agressives et inattendues dans le détroit de Davis et la mer de Baffin. Le 23 juillet, enfin, je suis arrivé ➳



Photos : Florence Brochoire / Signatures

Issu d'une famille d'armateurs fécampois, Jean Malaurie est aujourd'hui établi à Dieppe, après un demi-siècle d'exploration du monde.

au sommet du monde habité. Je souhaitais me rendre à Siorapaluk, six maisons, un des dix hameaux de la région où vivaient 302 Inughuits [Inuits du Nord]. Je les ai rejoints le 3 août. Mon équipement était succinct : pas de vivres, pas d'équipement polaire, un matériel scientifique sommaire et un poste radio pour courtes distances, de 100 à 200 kilomètres, destiné à mes communications d'études climatologiques. Ma base d'hivernage était une modeste demeure de 12 mètres carrés avec un lit en planches et une table, bricolés avec Ululik, mon voisin.

En quoi consistait votre mission ?
Je suis parti pour étudier la roche, décrire les formes du relief terrestre. Plus précisément et en termes savants : la géomorphologie des socles recouverts par les mers du Cambrien [de moins 542 millions d'années à moins 488 millions d'années]. J'ai exploré les réseaux internes des éboulements au pied des corniches et des falaises, me faufilant à l'intérieur de leurs alvéoles, dans un univers qui ressemblait à un paysage en ruines. Telle était ma passion originelle. J'ai effectué, sur 300 kilomètres de front et trois kilomètres de profondeur, le premier lever géomorphologique de la Terre d'Inglefield et du sud de la Terre de Washington.

Tout cela en six semaines, le délai accordé par les autorités danoises ? La tâche paraît colossale !
Une fois sur place, j'avais négocié par télégramme auprès de Copenhague l'autorisation d'hiverner jusqu'au printemps 1951. Avec quatre compagnons inuits, Kutsikitsoq et sa femme Natuk, Qaaqutsiaq et sa compagne Patdloq, nous sommes partis en traîneau à chiens vers la Terre d'Inglefield en mars 1951, avec très peu de vivres. Nous comptions chasser pour nous nourrir. Contrairement aux règles, Natuk et Patdloq avaient voulu participer à cette équipée, traditionnellement réservée aux hommes. Pourquoi ? Parce qu'elles se considéraient mandatées par le groupe, pour mieux me faire adhérer à leurs «harmonies invisibles».

UN SIÈCLE DE PASSION ET D'AVENTURES

1922 — **22 décembre.** Jean Malaurie naît à Mayence, ville allemande occupée par les Français après la Première Guerre mondiale.

1929 — **Février.** Avec son père, il traverse à pied le Rhin gelé : première expérience du «froid sur lequel on peut marcher».

1943 — **Juin.** Étudiant au lycée parisien Henri-IV, il fuit le Service du travail obligatoire imposé par l'occupant et reste dans la clandestinité jusqu'en août 1944.

1948 — Après des études à l'Institut de géographie de l'université de Paris, il effectue sa première mission sur l'inlandsis du Groenland avec Paul-Émile Victor.

1949-1950 — Il réalise plusieurs missions géomorphologiques et géocryologiques pour le CNRS dans le désert du Hoggar (Sahara, Algérie).

Jean Malaurie

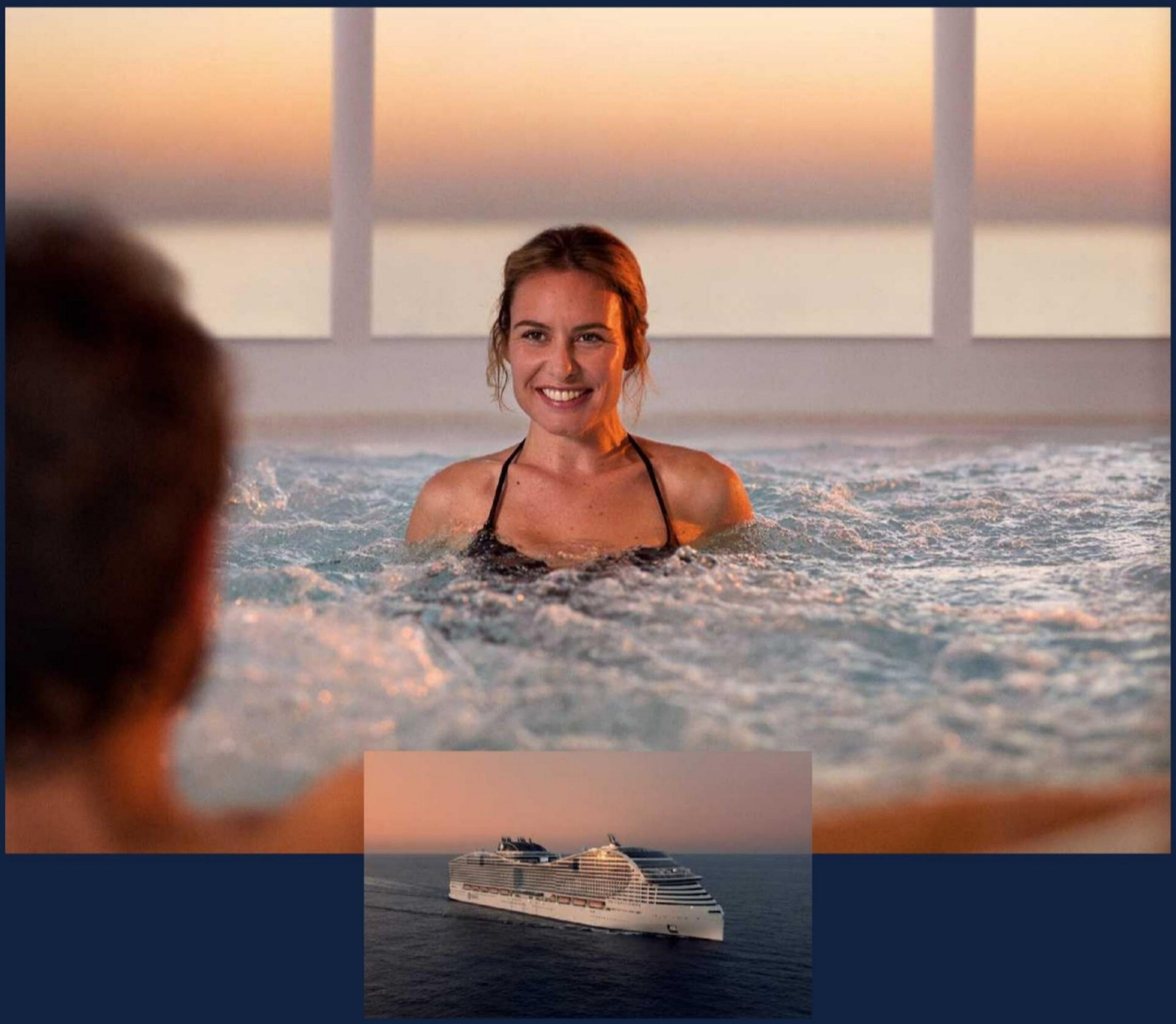
1950 — **Juillet.** Il part pour Thulé où il dirige, seul, la première mission géographique et ethnographique française dans le nord du Groenland et rencontre les Inuits.

Lors de cette expédition, j'ai dressé la carte du secteur et établi la toponymie inuite, à l'époque tombée dans l'oubli. Sur place, je me suis également donné un autre objectif : effectuer des études démographiques pour établir les liens généalogiques entre les 302 Inughuits.

Missionné pour étudier la roche, vous vous êtes immergé dans le monde des Inuits. Et fait une rencontre avec un chamane qui a bouleversé votre vie. Quelle influence a-t-il eue sur vous ?
Vous faites référence à Uutaaq. Oui, il a été mon grand maître. Sa rencontre a été décisive. Il avait exprimé le souhait de me voir, après mon débarquement solitaire à Thulé. Il m'a accueilli avec ces mots : «Je t'attendais.» L'homme, de toute évidence, se jugeait à part, d'une haute lignée et doté de pouvoirs. Il m'a demandé d'une voix posée ce que je voulais, puis a observé : «Je sais que tu pars à Siorapaluk. Je voulais rencontrer l'ami des pierres, celui qui entend leur parole. Mon temps est bref. Je t'écoute.» Il a mis à ma disposition son fils Kutsikitsoq dont le portrait orne la couverture de mon premier récit, *Les Derniers Rois de Thulé*, publié en 1955. Grâce au concours de Kutsikitsoq, j'ai relevé les ascendants des 302 Inuits sur trois générations, et nous avons identifié 1 010 de leurs ancêtres. Les tabous de prononciation des noms des vivants et des morts ont été levés grâce à Kutsikitsoq. Il rappelait à nos interlocuteurs que j'avais été chargé par Uutaaq de l'assister en tant qu'avocat des Inuits face à un danger imminent.

À quel point votre séjour parmi les Inuits a-t-il bouleversé votre vie ?
Ils ont été mes maîtres à penser. Après la déception de mes classes de philosophie au lycée Henri-IV, focalisées quasi exclusivement sur la pensée européenne, et mes études de géographie, mon expédition chez les Inughuits en 1950-51, et d'autres missions par la suite, m'ont révélé la sagesse d'une société écologique reposant sur des principes animistes considérés comme intangibles. Je suis leur obligé pour m'avoir

PEUT-ON SAUTER DANS LA MER SANS AVOIR LA PEAU SALÉE ?



À bord de nos navires,
nous utilisons de l'eau de mer désalinisée
pour toutes les installations,
des jacuzzis aux machines à laver.
Nous nettoyons ensuite toutes les eaux
usées avant de les restituer là où nous
les avons empruntées.
Vous pouvez donc profiter
de la mer sans avoir la peau salée.

Retrouvez nos actions et engagements sur
msccroisieres.fr/decouvrez-le-futur-de-la-croisiere

MSC CROISIÈRES

Découvrez le Futur de la Croisière

poussé à donner un souffle et un sens à ma propre vie. Ce souffle a inspiré mes travaux et actions par la suite, de la publication de mes livres au tournage de la série de films *La Saga des Inuits* ou encore à la création de l'Institut de recherches arctiques Jean-Malaurie Monaco-UVSQ à l'université de Versailles.

Quelles étaient leurs règles de vie ? Leur organisation sociale ? Leurs croyances ? Par exemple, comment vous racontaient-ils la création du monde et de l'homme ?

Ils vivaient en anarcho-communalistes. Pour eux, tout appartient à tous : les eaux, le sol, les terrains de chasse, les igloos en pierre et en tourbe ou en neige. Les seules propriétés individuelles sont les armes – épieux, harpons, arcs –, les traîneaux et les chiens, les vêtements, qui doivent être confectionnés et gérés par chacun. Dans le quotidien, à l'écoute de leurs commentaires sur la glace, la pierre, la végétation mais aussi sur l'animal et les liens de parenté qu'ils jugent avoir avec l'ours, leur grand prédécesseur sur Terre, j'ai été saisi par la profondeur de leur philosophie panthéiste socioanimale. Ils considèrent qu'ils ont un passé commun avec le chien, l'ours, et la baleine. Le chien, selon les mythes inughuits, se serait accouplé avec une femme et serait le père des hommes inuits. Je me suis adonné à leurs récits fabuleux d'un pouvoir imaginaire sans limites.

Vous conservez chez vous – de façon à pouvoir la voir tous les jours – une gravure représentant une pirogue de femmes. Quelle est la place des femmes dans la société inuite ?

Merci d'évoquer cette image émouvante. Cette gravure, qui date des années 1830, montre une mer arctique, parsemée de grands icebergs. Et vogue sur ces eaux un groupe de six femmes à bord d'un *oumiak* [canoë traditionnel des peuples autochtones du Nord] en peau de morse. Manches retroussées, elles ont une expression étrange, venue d'ailleurs. Elles semblent entreprendre un voyage sans retour et vivre un itinéraire intérieur. J'ai souvent dit que ce qui me retenait chez les Inuits, c'est leur faculté de ressentir les choses avec intensité. Cette image me rappelle que les femmes, dans le groupe inuit, voient plus loin. Elles laissent à l'homme sa théâtralité de chasseur machiste, solide sur la glace ou le roc, ragaillardi par le froid après avoir subi toute la nuit dans l'igloo la dure loi de la femme. Dans les petites communautés inughuites, elles peuvent paraître soumises à leurs maris. Mais détiennent en réalité un énorme pouvoir : celui de la parole. Elles gèrent le ménage à un point tel que le chasseur pousse un «ouf !» de soulagement lorsqu'il quitte le village. Mon compagnon Ululik s'en est souvent ouvert à moi : «Enfin libre, loin des femmes !», me disait-il. Lors de ma première mission, les femmes m'avaient averti : «Tu es jeune et tu ne sais pas qui tu es. Nous te l'apprendrons.» Il s'agissait du lent apprentissage de la nature avec un esprit animiste, ce que j'appelle le taoïsme inuit.

Vous évoquez aussi un peuple joyeux et plein d'humour…

Il est difficile, avec des mots justes, précis, de fixer sans les figer ces êtres aux visages expressifs et mobiles. S'ils ont le sens de l'humour, ils n'aiment guère qu'on en use à leurs dépens. L'Inuit, vrai écorché, supporte avec le sourire un certain sarcasme. La moquerie l'oblige à se dépasser : c'est l'autocritique par l'humour. Cela étant, les Inughuits faisaient preuve d'une considération certaine à l'égard de mes efforts pour apprendre leur langue : chaque jour, j'accrochais dix mots avec des pinces à linge dans ma cabane pour les apprendre. Quand ils se rendaient chez moi, mes visiteurs inughuits imitaient par politesse mon fort accent français !

Votre aventure, scientifique et humaine, a pris un jour une tournure rocambolesque, avec la découverte d'une base secrète américaine…

Je rentrais d'une expédition, le 15 juin 1951, avec Sakaeunnguaq, un apprenti chamane et dresseur ➳

1951 — **29 mai.** Jean Malaurie et l'Inuit Kutsikitsoq sont les premiers au monde à atteindre le pôle Nord géomagnétique.

1955 — Avec son livre *Les Derniers Rois de Thulé*, il fonde la collection Terre Humaine (éd. Plon), qui accueillera aussi bien des auteurs comme le chercheur Claude Lévi-Strauss, qu'un capitaine de pêche ou une paysanne hongroise.

1969 — À Rouen, Jean Malaurie organise le premier congrès paninuit, qui jouera un rôle essentiel dans le combat de ces peuples pour s'administrer eux-mêmes.

1990 — Il mène la première expédition franco-soviétique dans la Tchoukotka, en Sibérie. En août, il explore l'Allée des baleines, probable lieu de culte chamanique.

Jean Malaurie

1992 — Il fonde l'Académie polaire d'État de Saint-Pétersbourg, destinée à former les élites des peuples transsibériens.

1997 — Après 31 missions en terres arctiques, Jean Malaurie se retire à Dieppe, en Seine-Maritime.

2022 — L'année de son centenaire, paraît *De la pierre à l'âme. Mémoires* (coll. Terre Humaine, éd. Plon).

LA VOITURE DU FUTUR EST DÉJÀ CHEZ SPOTICAR.

**Être leader français de l'occasion*,
c'est rendre disponibles dès aujourd'hui
les véhicules et les services de demain.**

**C'est vous permettre d'avoir le choix
entre 5 000 modèles électriques et hybrides,
parmi plus de 50 000 occasions
parfaitement révisées.**

**C'est faire le choix de rouler
dans des véhicules fabriqués hier,
pour penser sereinement à demain.**

DES OCCASIONS PLEINES D'AVENIR

SPOTICAR

spoticar.fr

RCS Nanterre 552 144 503.

* Réseau de véhicules d'occasion détenu par les marques du groupe Stellantis, comptabilisant le plus grand nombre de points de vente en France en 2022 selon L'argus (étude réalisée en mai 2022).

➳ de chiens. Mon compagnon improvisait sur son tambour un *ingerneq* [un chant] lorsque soudain, en arrivant du haut du glacier au nord de Thulé, nous avons découvert une base aérienne américaine. Quelque 500 militaires venaient d'atterrir dans le plus grand secret. J'étais l'unique scientifique étranger témoin de leur installation. Plus tard, escorté de deux chasseurs armés, je suis allé à la rencontre du général, commandant de cette base destinée à accueillir le feu nucléaire, et qui menaçait l'avenir des Inuits. Je lui ai signifié qu'il n'était pas le bienvenu : «*Go home !* En tant qu'anthropologue et résistant, en mission officielle pour la recherche française, je soulèverai la population contre la création de cette base offensive au cœur même du territoire d'un peuple à la civilisation héroïque et pacifique !» [En 1953, l'établissement de cette base obligea pourtant les Inughuits à s'exiler à 150 kilomètres au nord. Le 21 janvier 1968, un bombardier B-52 transportant quatre bombes nucléaires s'écrasa à quelques kilomètres du site et contamina la zone.]

En 1990, vous êtes parti avec une expédition soviétique en Sibérie, pour étudier le lieu appelé Allée des baleines. Qu'avez-vous appris sur ce sanctuaire, sur lequel les Inuits eux-mêmes n'avaient conservé que peu d'informations ?
J'ai pu étudier ce site exceptionnel, véritable Delphes de l'Arctique, lors de l'expédition que j'ai dirigée en août 1990, en Tchoukotka, sur l'île d'Yttygran. Des mâchoires de baleine sont dressées sur ce territoire sacré selon un axe est-ouest et sont réparties le long de la côte selon un ordre et une numérologie qui relèvent du *Yi Jing*, un traité chinois de divination. Ce qui nous rappelle que la migration des peuples inuits s'est faite, il y a dix millénaires, depuis la Chine. Je partage avec mes collègues soviétiques qui m'ont précédé l'hypothèse que ce haut lieu secret était un site d'initiation chamanique aux pratiques homosexuelles, courantes chez les Inuits. D'autres questionnements concernent la technique inconnue,

«EN SIBÉRIE, EN 1990, J'AI DIRIGÉ UNE EXPÉDITION QUI A CHANGÉ LE COURS DE MA VIE»

déployée sur 550 mètres, qui permettait, avec des outils élémentaires, d'enfoncer ces mâchoires dans le sol gelé. Par ailleurs, remorquer ces immenses mâchoires inférieures posait des problèmes techniques dont nous n'avons toujours pas la solution. L'Allée des baleines est un monument de sagesse et de divinité. Ce voyage, cadeau du destin, a décidé d'une nouvelle orientation de ma vie et de ma pensée : je suis devenu taoïste.

Le Groenland subit aujourd'hui les conséquences du réchauffement climatique, permettant l'exploitation de minéraux révélés par le dégel. Comment les Inuits appréhendent-ils ces bouleversements ? Craignez-vous pour la survie de leur peuple et de leurs traditions ?
L'exploitation minière a été au cœur des dernières élections parlementaires au Groenland. Le nouveau gouvernement élu a arrêté un des projets les plus contestés. Quant à l'impact du changement climatique, il est là-bas trois à quatre fois supérieur, comme partout dans l'Arctique, par rapport au reste du globe, voire, localement, encore plus fort. Le 14 août 2021, des pluies ont été observées pour la première fois sur le toit du Groenland, à plus de 3 000 mètres d'altitude. Ces changements affectent la cryosphère [partie de la surface des mers ou terres émergées où l'eau est à l'état solide : neige, glaciers, inlandsis, banquises...] et les pratiques traditionnelles de certains Groenlandais, notamment la chasse en traîneau à chiens. Les représentants des peuples autochtones de l'Arctique n'ont de cesse d'affirmer, avec raison, que leurs modes de vie coutumiers ne sont pas la cause de ces bouleversements mais qu'ils subissent les effets néfastes d'un développement économique planétaire irresponsable.

Profitant de la fonte des glaces, des milliers de touristes envahissent la baie de Disko, sur la côte occidentale du Groenland. Quel regard portez-vous sur ce phénomène ?
Ce «surtourisme» que l'on observe, hélas, dans divers endroits circumpolaires, est un problème majeur. Bien que ce soit un facteur de développement économique important dans nombre de régions et pays arctiques comme la Laponie, le Groenland, l'Islande, ou encore les îles Féroé, l'arrivée de plusieurs bateaux de croisière par jour dans une ville de 4 600 habitants environ comme Ilulissat représente une menace réelle sur les équilibres écologiques, économiques et sociaux locaux. Face à l'ampleur du phénomène, il est urgent de développer un tourisme responsable, respectueux de la culture, des droits et de l'intimité des populations arctiques et notamment autochtones.

En refermant vos mémoires, une dernière question s'impose : au fond, êtes-vous jamais revenu de Thulé ?
Vous faites bien de me la poser. Je m'interroge encore à ce propos... ■

PROPOS RECUEILLIS PAR CYRIL GUINET (AVEC JAN BORM)

NICOLA BROLLO

COMMUNIQUÉ

ENIT 1919 OFFICE NATIONAL ITALIEN DE TOURISME

Au nord de l'Italie, ce massif alpin aux paysages enchanteurs est le refuge d'une culture méconnue et très ancienne. Dépaysement garanti.

AU CŒUR DES DOLOMITES

ITINÉRAIRE AU PAYS DES LADINS

LE PARADIS ENNEIGÉ DES GOURMETS

Avec leurs cimes majestueuses, les Dolomites forment une contrée à part dans l'arc alpin, s'étirant sur les régions de Vénétie, du Trentin-Haut-Adige et du Frioul-Vénétie Julienne. Ce petit pays frontalier abrite une culture unique : celle du peuple ladin. Ici, on parle une langue bien particulière et l'on porte fièrement le costume traditionnel. À table, c'est aussi une gastronomie inédite qui se dévoile, mêlant influences germaniques et méditerranéennes. Pour y gouter, escale conseillée en Alta Badia. En mars s'y tient une grande manifestation dédiée à la cuisine où l'on met en avant les recettes des Ladins, avec de savoureux goulaschs revisités, des gnocchis agrémentés de fromages locaux ou encore les *turtres*, délicieuses crêpes fourrées à la ricotta et aux épinards. Le tout escorté des très fameux vins de la province du Sud-Tyrol (Alto Adige DOC).

SKIER AU CŒUR DE L'HISTOIRE

Dans les Dolomites, deux itinéraires skiables sortent des sentiers battus. La Sellaronda d'abord, qui relie les domaines Alta Badia, Val Gardena, Arabba-Marmolada et Canazei. C'est l'un des circuits les plus célèbres du monde, traversant 4 des 5 vallées ladines sur plus de 40 km. Autre expérience : le circuit de la Grande Guerre, qui s'étire sur 80 km au sein d'une zone de montagne âprement disputée durant la Première Guerre mondiale. La piste égraine lieux de mémoire et sites grandioses. Au pied de la piste Armentarola, à la jonction des domaines skiables de Cortina et Alta Badia, une autre originalité attend ceux qui cherchent une alternative au téléski : le déplacement en traineau. L'attelage est tracté par des haflingers, les robustes chevaux du Sud-Tyrol.

©IDM SÜDTIROL-ALTO ADIGE_PHOTOGRAPHIE ALEX MOLING

ALTA BADIA_BY IDM SÜDTIROL - ALEX MOLING (67)

À CHAQUE VALLÉE SON DIALECTE ET SON COSTUME

Encore pratiquée par plus de 30 000 locuteurs, la langue ladine est riche d'une multitude de variantes. De même, chaque vallée possède son costume traditionnel savamment brodé, lequel est encore régulièrement porté pour les nombreuses manifestations qui ponctuent le calendrier au fil de l'année.

PLUS D'IDÉES SUR **ITALIA.IT**

DES SAVOIR-FAIRE ENCORE BIEN VIVANTS

Jadis isolées, les vallées ladines ont toujours cultivé des savoir-faire ancestraux. Aujourd'hui, artisans et artistes prennent soin d'y ajouter une touche de modernité. À Ampezzo, la spécialité est la confection de bijoux en filigrane d'argent. Dans le Val Gardena, outre la sculpture en bois, la production de jouets en bois reste l'un des fleurons. Dans le Val di Fassa, la tradition des peintres itinérants perdure, décorant ou restaurant les façades des maisons avec des sujets polychromes. Dans l'Alta Badia, ce sont les coffres en bois peints que l'on perpétue. Partout, il est possible de découvrir cet artisanat d'art et de constater à quel point il raconte l'âme ladine.

PMS CREATIVE

[L'ESPRIT **D'AVENTURE**]

TEXTE : RICHARD CONNIFF – PHOTOS : TAYLOR GLENN

Bienvenue à

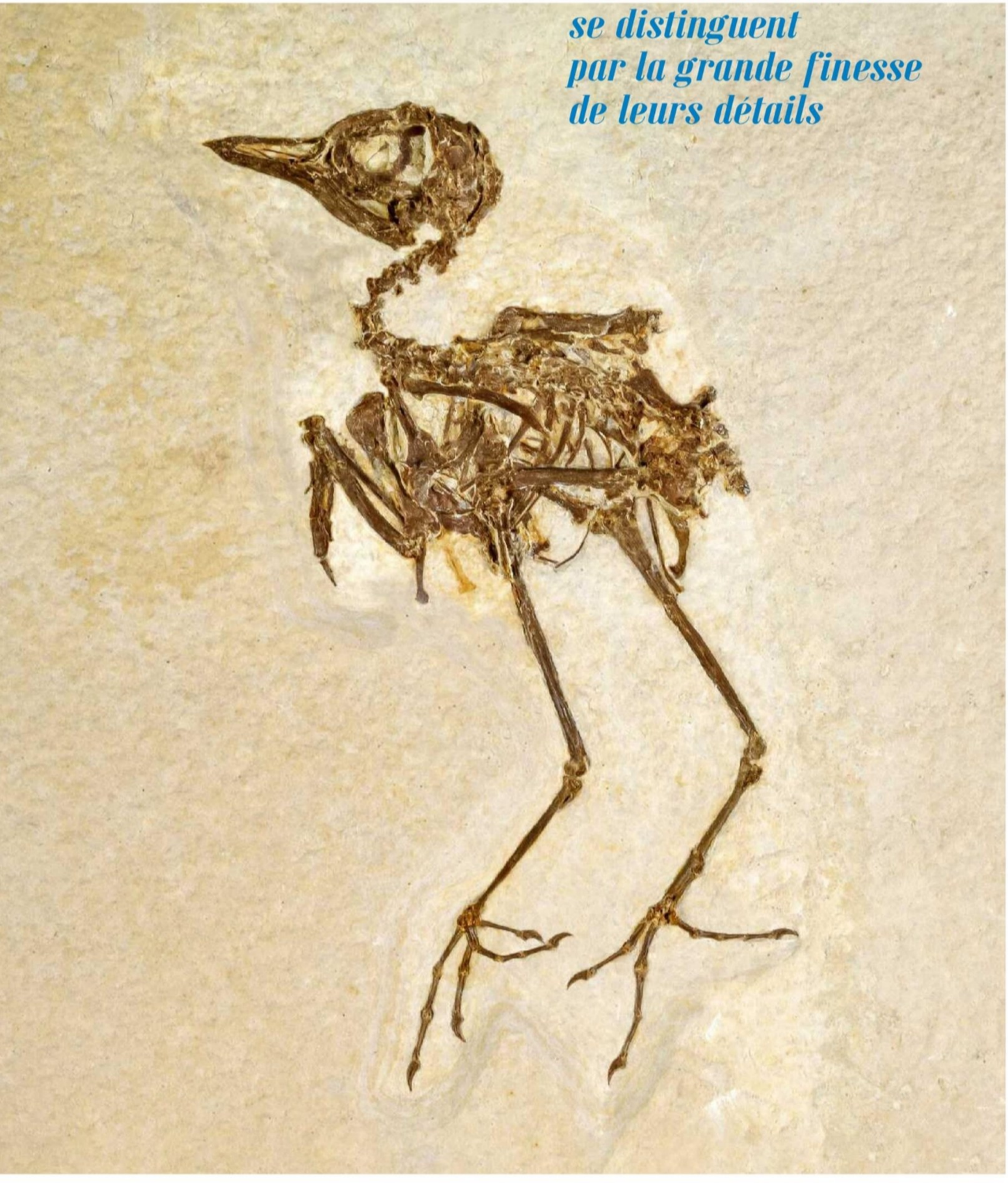
Sur ce site appelé American Fossil, près de Kemmerer, les amateurs paient 130 dollars pour pouvoir faire huit heures de fouilles.

IL Y A VINGT ANS, UN HABITANT DU SUD-OUEST DU WYOMING EXHUMAIT D'UNE SIMPLE CARRIÈRE DE PIERRE UN TRÉSOR : UN PETIT CHEVAL VIEUX DE 52 MILLIONS D'ANNÉES. DEPUIS, CHASSEURS DE FOSSILES, SCIENTIFIQUES ET AMATEURS ARMÉS DE PIOCHES ESPÈRENT À LEUR TOUR LA DÉCOUVERTE QUI CHANGERA LEUR VIE.

Fossil-land

Photos : The Lost World of Fossil Lake / Snapshots from Deep time by Lance Grande, 2017, University of Chicago Press

Des œuvres d'art… Les trouvailles, ici, se distinguent par la grande finesse de leurs détails



Une raie avec son fœtus (à g.), un oiseau chanteur préhistorique (à d.) : les fossiles de la région de Kemmerer sont souvent intacts et complets. Une exception car dans de nombreux sites paléontologiques, ce sont des puzzles niveau expert !

Longtemps, la famille Lewis a vécu de l'élevage de moutons. Jusqu'à ce que le ranch frôle la faillite dans les années 1980. Roland Lewis décida alors d'ouvrir plusieurs de ses parcelles à la chasse aux fossiles, en échange d'une redevance appropriée versée par les exploitants des sites.

En 2003, Jim Tynsky a fait une découverte extraordinaire sur les terres des Lewis : le fossile intact d'un équidé vieux de 52 millions d'années.

Jim Tynsky s'active sur une crête surplombant un canyon du sud-ouest du Wyoming. L'endroit est surnommé «le délire de Tom», en référence à un ancien chercheur de fossiles du coin qui n'a jamais réussi à trouver quoi que ce soit dans cette carrière. Ce matin de septembre 2003, Jim Tynsky ne s'en sort pas beaucoup mieux. L'arrivée imminente de la neige va marquer la fin de la saison, après tout un été à trimer pour extraire quelques poissons fossilisés des plus ordinaires... Pourtant, d'autres carrières le long de cette crête sont connues pour avoir révélé des fossiles complets et remarquables par la finesse de leurs détails, tous provenant du lit d'un ancien lac. Jim, troisième génération de Tynsky à vivoter de la chasse aux fossiles, s'agenouille auprès d'un affleurement rocheux. Il choisit un lieu exposé sur le bord et s'y attaque à coups de burin et marteau de géologue. Un morceau de pierre se détache au-dessus d'une fissure. Alors qu'il s'attend à trouver d'autres poissons fossilisés – qui sait, peut-être plus beaux – c'est une patte que dévoile la pierre.

À mesure qu'il retire la couche rocheuse, le fossile prend forme. Une ombre fantomatique, voûtée, grande comme un border collie (un petit chien de berger écossais), dont les détails sont masqués par la matrice (sorte de boue calcaire contenant le fossile) – un peu comme s'ils avaient été recouverts d'une couche de pâte à crêpe. «J'ai dégoté quelque chose de très cool ici, annonce Jim Tynsky à un employé de la carrière. Une tortue peut-être ? Je ne suis pas vraiment sûr...» L'assistant vient jeter un coup d'œil. «Oh mon Dieu, dit-il après un moment. T'as trouvé un cheval ! s'exclame-t-il en sautant de joie. T'as trouvé un cheval ! Un cheval !»

Les os semblent intacts. Et bien en place. Curieusement, une des deux petites pattes arrière est comme prête à partir au galop sur le bord de la dalle de pierre, tandis que le haut du crâne, long de 20 centimètres, semble buter contre le côté opposé. De bout en bout, le fossile mesure une soixantaine de centimètres de long. Cela semble peu. Mais il s'agit là d'un cheval de l'aube *(Hyracotherium)*, un spécimen du début de la lignée des équidés, lorsque les chevaux étaient tous à peu près de cette taille.

Cet animal est manifestement mort dans le lac : un poisson, fossilisé à la même période, semble bondir au-dessus de sa croupe. D'autres ont laissé leur empreinte sur son abdomen et autour de ses pattes arrière. Ce qui soulève une question : comment diable ce cheval s'est-il retrouvé au beau milieu d'un lac de seize kilomètres de large ? Jim Tynsky, lui, n'émet aucune hypothèse – et le mystère reste entier à ce jour (lire notre encadré). Mais il est sûr d'une chose : cette saison de fouilles qui, jusque-là, lui avait à peine permis de joindre les deux bouts, s'avère plus lucrative que toutes les précédentes. Il le sent, il détient peut-être là le plus beau fossile jamais trouvé dans la formation géologique de la Green River, une région de quelque 65 000 kilomètres carrés s'étendant sur le Wyoming, l'Utah et le Colorado, et qui a produit des fossiles parmi les plus remarquables du monde. Nul doute, sa trouvaille intéressera n'importe quel musée d'histoire naturelle. ➳

Une fois un fossile découvert, le plus dur reste à faire... Des heures à retirer soigneusement la matrice, sorte de boue calcaire qui entoure le squelette. Ici, Stacey Sherman, fille du chasseur de fossiles Jim Tynsky et employée par la carrière In Stone Fossils, révèle à l'aide d'un crayon à air comprimé un grand crocodile recouvert par la matrice (à d.). Ce n'est qu'ensuite que les fossiles sont prêts à être exposés ou vendus.

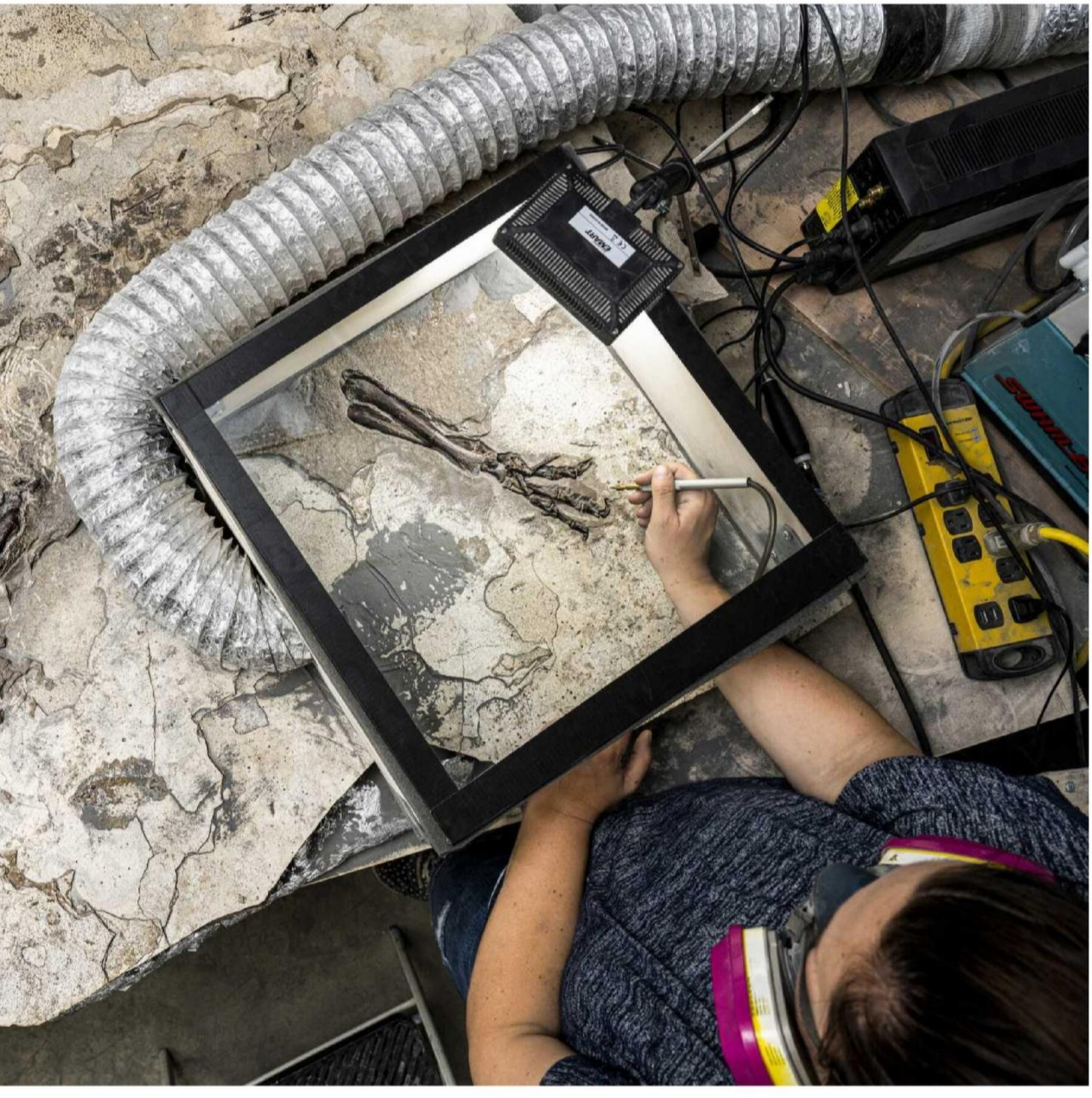
➳ Sans parler des collectionneurs privés. Avec l'aide d'exploitants de carrières du coin, Jim hisse soigneusement son précieux fossile hors du sol et le transporte jusqu'à son mobile home, dans la ville voisine de Kemmerer. Là, le cheval passera quinze ans... dans sa buanderie.

Kemmerer (prononcez «Kemmer») est une communauté de durs à cuire de 2 400 personnes, qui s'enorgueillit de son équipe lycéenne de foot américain, titrée à plusieurs reprises lors du championnat d'État. Fière aussi d'abriter le tout premier grand magasin de la chaîne JCPenney, ouvert en 1902 et dont la statue du fondateur, James Cash Penney, trône dans le centre-ville, la main droite tendue comme dans l'attente d'une aumône. Mais l'histoire même de la ville est liée à sa géologie particulière, qu'incarnent l'imposante masse rocheuse appelée Oyster Ridge, qui longe la bourgade, et les collines alentour dont la végétation clairsemée recèle pliures et plissés dus aux forces telluriques.

À quelques kilomètres de là, se trouve la zone protégée du monument national de Fossil Butte. Arvid Aase, paléontologue et conservateur du musée du site naturel (imaginez Bruce Willis en prof de géologie), s'attache à expliquer à grand renfort de bruitages comment s'est formée cette région. Pour illustrer le mouvement vers l'ouest des nappes de charriage (couches géologiques massives), il fait glisser sa main droite sur le dos de sa main gauche. «Rrrrrrrrrrrrr.» Puis, explique-t-il, la friction générée a ralenti le déplacement de ces strates. «Uuuuuuurrrrrrrrrr.» Enfin, Arvid Aase arque sa main droite vers le haut, comme une vague sur le point de se briser, pour montrer comment est née Oyster Ridge, ainsi qu'une autre crête, secondaire, quelques kilomètres plus loin.

C'est sur ce terrain accidenté, entre deux lignes de crêtes, que s'est implantée au XIXe siècle la bourgade de Kemmerer. Les nappes de charriage ont fait remonter là, près de la surface, du charbon datant du ➳

2003. Jim rapporte son précieux butin dans son mobile home, où il le laissera quinze ans, dans la buanderie



Il y a 52 millions d'années, se déployait ici l'immensité du Fossil Lake, une étendue d'eau de presque 4 000 km²

Fossile de la chauve-souris : Taken from The Lost World of Fossil Lake by Lance Grande (2013)

Lance Grande (à g.) est en pleine session de fouilles avec ses étudiants, qui ont mis au jour une feuille fossilisée (à d.) dans une carrière de Kemmerer. Curateur du musée Field d'histoire naturelle, à Chicago, Lance Grande a mené des dizaines d'expéditions paléontologiques dans les carrières du Wyoming. Fossil Lake, dit-il, contient «de tout, depuis des micro-organismes jusqu'à des crocodiles de 6 mètres de long».

➳ Crétacé, vieux de 65 millions d'années. À partir des années 1880, l'exploitation souterraine de ce gisement devint le poumon de la ville. Tout en lui brisant le cœur lorsqu'une explosion dans l'une des mines tua 99 hommes il y a plus d'un siècle. Aujourd'hui encore, le charbon est extrait – non pas de boyaux souterrains mais d'une mine à ciel ouvert, longue traînée noire sur la deuxième crête, juste en dehors de la ville. Cette mine et la centrale électrique à charbon adjacente sont toujours les principaux employeurs de Kemmerer.

Autre impact géologique majeur, et qui, selon Arvid Aase, fait la renommée de Kemmerer : le mouvement des nappes de charriage a creusé un profond bassin derrière la seconde crête. Là, il y a environ 52 millions d'années, s'étalait l'immensité du Fossil Lake, une étendue d'eau de presque 4 000 kilomètres carrés qui faisait partie d'un système plus vaste de trois lacs, appelé Green River. Les dinosaures avaient déjà disparu, et avec eux, les trois quarts de la vie sur Terre, lors de l'extinction de masse à la fin du Crétacé, il y a 66 millions d'années (voir notre chronologie). Fossil Lake s'est donc développé après cette apocalypse, durant la longue phase de rétablissement appelée Éocène, qui vit s'épanouir les premiers mammifères modernes, libérés de la gloutonnerie des dinosaures. Ainsi que les oiseaux, remplaçant les ptérosaures, ces reptiles volants qui régnaient auparavant sur les cieux.

Aujourd'hui, autour de Kemmerer, nulle trace de ces immenses lacs. À leur place s'étend le désert des hautes plaines, parsemé d'arbustes de la famille des armoises et de rochers nus. Mais à l'époque, explique Arvid Aase, la région ressemblait plus à la Floride et la côte du golfe du Mexique. Un climat chaud, humide et une abondance de vie. Ce lac était un havre pour la faune. Il s'y produisait toutefois régulièrement des épisodes de mortalité massive aux raisons incertaines. Les charognards ne ➳

➳ s'attaquaient pas aux cadavres d'animaux tombés dans les profondeurs, où la concentration en oxygène était faible. Ces restes furent donc préservés par l'accumulation de carbonate de calcium descendu des collines alentour, couche après couche. C'est pourquoi les fossiles trouvés ici sont souvent complets, intacts... Et suffisamment beaux pour être exposés tels des œuvres d'art.

Une exception. Car dans la plupart des autres sites paléontologiques, les fossiles reposent en vrac, tel un puzzle niveau expert – avec des pièces manquantes. Les chercheurs ne disposent souvent que d'une dent ou d'un fragment de mâchoire pour décrire toute une espèce. En général, explique Lance Grande, spécialiste en biologie de l'évolution, on trouve des fossiles «ici et là», de manière sporadique. Sur un même lieu, parfois, cinquante mille ans les séparent. À Fossil Lake, au contraire, les couches de fossiles, remarquables par la finesse des détails, contiennent «de tout, depuis des micro-organismes jusqu'à des crocodiles de six mètres de long», poursuit Lance Grande. Tous ont vécu et, souvent, sont morts en même temps. C'est comme «observer une communauté en pleine action, poursuit le chercheur, curateur au musée Field d'histoire naturelle de Chicago et auteur d'un livre sur les fossiles de ce lac. Nous avons là une fenêtre sur la vie au début de l'Éocène – le meilleur point d'observation qu'on ait jamais eu.»

LES VISITEURS D'AMERICAN FOSSIL SONT AUTORISÉS À CONSERVER TOUT CE QU'ILS TROUVENT

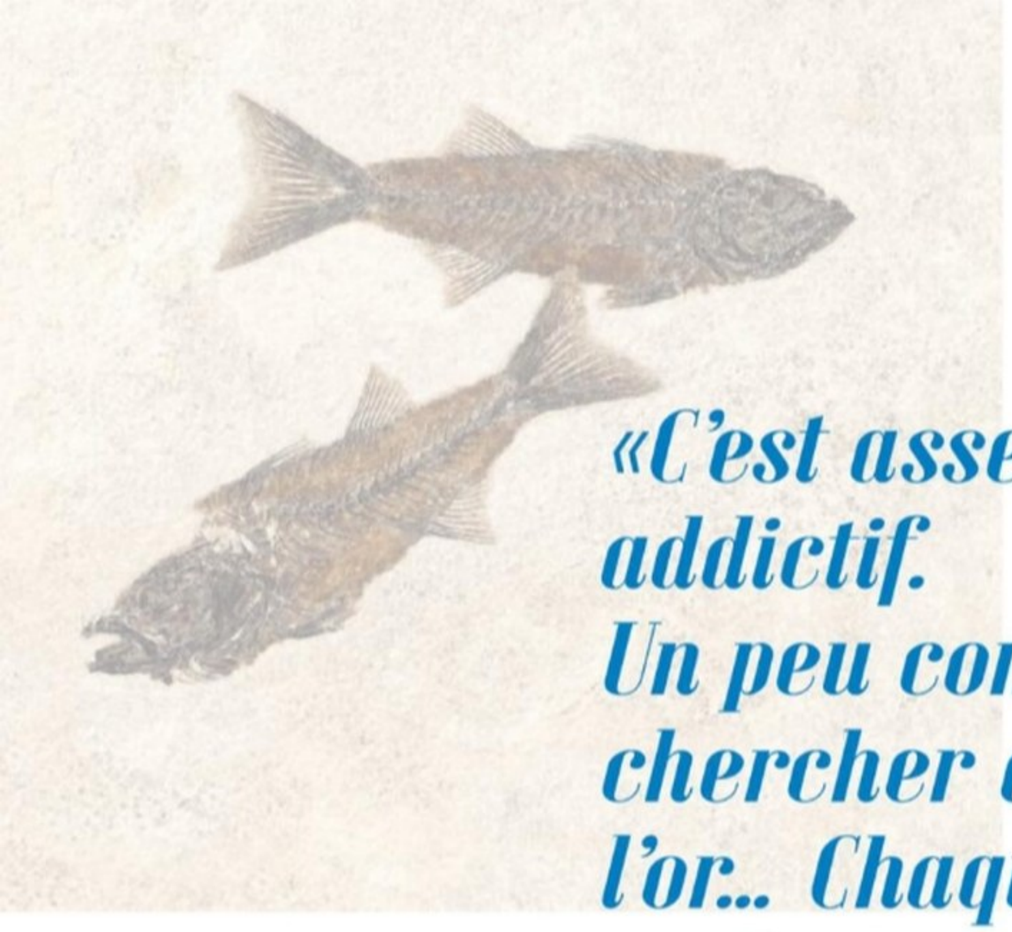
Un matin, en début d'été, alors que la neige tombe en rafales, des étudiants d'un cours de sciences de la terre, venus de l'université d'État d'Eastern Connecticut, déboulent dans une carrière nommée American Fossil, sur la rive du fameux lac préhistorique. Un guide leur distribue des marteaux de géologue et des burins, ainsi

VOYAGE DANS LA NUIT DES TEMPS

GRÂCE À L'ÉTUDE DES STRATES GÉOLOGIQUES ET DES FOSSILES QU'ELLES CONTIENNENT, LES SCIENTIFIQUES PARVIENNENT

ÉON	HADÉEN	ARCHÉEN	PROTÉROZOÏQUE	
ÈRE				PALÉOZOÏQUE
PÉRIODE				CAMBRIEN
ÉPOQUE				
IL Y A...	4 540 millions d'années (Ma)	4 000 Ma	2 500 Ma	541 Ma
LA GRANDE SAGA DU VIVANT	La Terre se forme, la croûte terrestre se solidifie et les océans apparaissent.	Création des continents, la vie émerge (bactéries et archées).	L'atmosphère s'enrichit en oxygène. Naissent les premières plantes (algues rouges), cnidaires.	Lors de l'«explosion cambrienne» surgissent de nombreux organismes multicellulaires préfigurant les grands groupes d'animaux actuels : vertébrés (poissons sans puis avec mâchoire), arthropodes (trilobites), mollusques...

ÉON	PROTÉROZOÏQUE	PALÉOZOÏQUE						
PÉRIODE		ORDOVICIEN	SILURIEN	DÉVONIEN	CARBONIFÈRE	PERMIEN		
IL Y A...		485 Ma	443 Ma	419 Ma	358 Ma	298 Ma		
LA GRANDE SAGA DU VIVANT		Apparaissent des poissons cartilagineux (requins dépourvus de dents, raies), des échinodermes (étoiles de mer, oursins...) et les coraux.	C'est la «sortie des eaux» et le début des plantes et arthropodes terrestres, dont des myriapodes (mille-pattes) et arachnides (araignées, scorpions).	Entrent en piste les tétrapodes (animaux à quatre pattes), amphibiens *(Ichthyostega, Acanthostega)*, plantes à graines, insectes et le premier arbre moderne, *Archaeopteris*.	Les premiers reptiles, grands arbres et insectes géants font leur apparition.	C'est le règne des synapsides, plus grands tétrapodes de l'époque, dont le superprédateur dimétrodon.		
		- 443 Ma 1re extinction de masse (de 85 % des espèces).		- 358 Ma 2e extinction de masse (de 75 % des espèces).		- 252 Ma 3e extinction de masse (de 96 % des espèces marines et 75 % des espèces terrestres).		



Fossiles de deux poissons : Taken from The Lost World of Fossil Lake by Lance Grande (2013)

«C'est assez addictif. Un peu comme chercher de l'or... Chaque rocher est riche de promesses»

que quelques consignes de sécurité et des conseils pour identifier les espèces, avant de les envoyer dans le champ de roches qui tapissent le lit de l'ancien lac. À ses débuts, Dickson Cunningham, leur enseignant, disait ne pas s'intéresser spécialement aux fossiles – sa spécialité, c'est la géologie structurale. Mais il a rapidement été pris par cette chasse au trésor. «C'est assez addictif, reconnaît-il, songeur, en attrapant une pierre. Chaque rocher est riche de promesses.» Il fend la pierre, laissant apparaître un fossile de poisson séparé en deux, une moitié sur chaque morceau de roche– une mésaventure qui arrive aux professionnels comme aux amateurs. «Dommage, je n'ai pas réussi à l'avoir en entier. Il comporte beaucoup de détails...» Dickson Cunningham passe au rocher suivant. «C'est dur de s'arrêter, dit-il. Je comprends les ruées vers l'or. Ici, c'est la fièvre des fossiles !» Avec un peu de chance et beaucoup de patience, les rochers s'ouvrent comme des livres, dévoilant une page illustrée façon *Famille Pierrafeu*. Sur une dalle ➳

À RECONSTITUER L'HISTOIRE DE LA TERRE, UNE ÉPOPÉE DE 4,6 MILLIARDS D'ANNÉES

PHANÉROZOÏQUE

MÉSOZOÏQUE

TRIAS

252 Ma

Arrivent les dinosaures, ptérosaures (reptiles volants), crocodyliformes (les futurs crocodiles), et mammifères primitifs tel le *Megazostrodon*.

- 201 Ma

4e extinction de masse (de 80 % des espèces).

JURASSIQUE

201 Ma

Les grands dinosaures sauropodes, tels les brachiosaures, brontosaures et diplodocus, connaissent leur âge d'or.

CRÉTACÉ

145 Ma

Les marsupiaux et mammifères placentaires, serpents, plantes à fleurs et abeilles font leur entrée.

- 66 Ma

5e extinction de masse (de 76 % des espèces, dont les dinosaures et les ammonites).

CÉNOZOÏQUE

PALÉOGÈNE

Paléocène

66 Ma

Émergent les mammifères ongulés *(Arctocyon, Coryphodon...)*, rongeurs, primates, le *Gastornis* (gros oiseau coureur haut de 2 m), cactus et palmiers.

Éocène

56 Ma

De nombreuses espèces de mammifères modernes apparaissent, dont le cheval de l'aube et la chauve-souris.

Oligocène

33,9 Ma

S'ébattent alors des rhinocéros géants (jusqu'à 5 m de hauteur au garrot) sans corne *(Paraceratherium)*, et des cétacés à dents *(Basilosaurus)*.

NÉOGÈNE

Miocène

23 Ma

Le premier hominidé connu, Toumaï *(Sahelanthropus tchadensis)*, vit alors au Tchad. Les girafes apparaissent aussi à cette période.

Pliocène

5,33 Ma

Lucy *(Australopithecus afarensis)* vit en Éthiopie. Les premiers mammouths (*Mammuthus subplanifrons*) émergent.

QUATERNAIRE

Pléistocène

2,58 Ma

C'est l'entrée en piste d'*Homo sapiens*, l'homme moderne.

Holocène

11 700 ans (jusqu'à nos jours)

La mégafaune (mammouths, tigres à dents de sabre, castors géants...) disparaît, l'homme se sédentarise, pratique l'agriculture. Selon une étude parue dans *Science Advances* fin 2022, la Terre pourrait perdre 6 % à 10 % de faune et de flore d'ici à 2050 et 27 % d'ici à 2100 à cause du réchauffement climatique et de la dégradation des habitats naturels. Sixième extinction de masse en vue ?

Le biologiste Lance Grande a rassemblé au musée Field d'histoire naturelle de Chicago la plus belle collection de spécimens extraits de Fossil Lake. Un site qui, dit-il, offre une fenêtre exceptionnelle sur la vie au début de l'Éocène, «le meilleur point d'observation qu'on ait jamais eu».

Fossile du poisson : Taken from The Lost World of Fossil Lake by Lance Grande (2013)

de 1,3 centimètre d'épaisseur, un instantané de la vie sur Terre il y a 52 millions d'années. Ici, la plupart des visiteurs tombent sur des poissons fossilisés, dont le squelette rappelle la carcasse d'une truite qu'on aurait soigneusement débarrassée de sa chair après cuisson.

Cette fièvre des fossiles ne touche pas que les professionnels. Dans la région, une demi-douzaine de carrières proposent ce genre de fouilles au public, contre un droit d'entrée. Un revenu qui vient compléter leur propre exploitation commerciale des lieux. Certaines autorisent que l'on creuse dans les «strates en sandwich», présentes le long de la rive de l'ancien lac. D'autres proposent des chasses plus chères, à Fossil Ridge, sur la dénommée «couche de 45 centimètres», dont la couleur, plus foncée, crée un contraste avec le calcaire, faisant mieux ressortir les fossiles. Dans la carrière American Fossil, les clients peuvent garder tout ce qu'ils trouvent – le personnel les encourage toutefois à vendre ou donner à des musées leurs trouvailles les plus intéressantes du point de vue scientifique. La plupart des autres carrières se réservent le droit de conserver les fossiles les plus rares, pour les vendre ou en faire don. Emily Watling, une des étudiantes d'Eastern Connecticut, a la main heureuse. Elle fend un rocher, révélant un poisson du genre Phareodus, long de 30 centimètres. Une telle découverte pourrait lui rapporter 1 500 dollars, estime un des propriétaires de la carrière. Mais pour cela, il faut financer une vingtaine d'heures de travail, à 60 dollars l'heure, consistant à retirer soigneusement la matrice rocheuse, précise-t-il. Emily Watling décidera finalement de garder son fossile – avec lequel elle passera le lendemain les contrôles de sécurité à l'aéroport. Une issue qui réjouit le propriétaire de la carrière, heureux de voir la jeune femme attacher plus d'importance à ce fossile qu'aux 300 dollars qu'elle aurait pu en tirer.

Dans la famille Lewis, on ne dit pas «le délire de Tom» pour évoquer l'endroit où Jim Tynsky a découvert son cheval de l'aube fossilisé, mais «la verrue». Car cette crête bloque la vue sur le canyon depuis le ranch familial fondé dans les années 1880. En 1908, les Lewis se sont retrouvés propriétaires de ce site, ainsi que d'un long segment de Fossil Ridge, un peu par accident – après qu'un géomètre eut repoussé les limites de leur propriété au nord et à l'ouest. À l'époque, la famille vivait de l'élevage de moutons et cette crête n'avait aucune valeur pour elle. Dans les années 1980, Madame Lewis demanda à son fils Roland de rentrer au ranch afin de le sauver de la faillite. Roland prit sa retraite anticipée, quittant son poste au service financier du Service des forêts des États-Unis. Il remboursa les arriérés de prêts souscrits par ses proches et s'attela à redresser l'affaire familiale. Il ouvrit pour cela le terrain qu'il possédait à Fossil Ridge à la chasse aux fossiles, en s'assurant que les opérateurs de carrières lui versent une redevance appropriée.

En tant que propriétaire des carrières, Roland Lewis touche jusqu'à la moitié des recettes sur les ventes de fossiles. Dans son ranch, les pur-sang ont remplacé les moutons.

Au fil du temps, Roland Lewis a appris où écouler les spécimens rares. Et à quel prix…

Installé dans un fauteuil en cuir rembourré dans sa maison contemporaine, de l'autre côté de la route où se dresse la maison où il a grandi, Roland Lewis, aujourd'hui octogénaire, évoque avec une tendresse teintée d'ironie ces gérants qu'il surnomme sa «famille de fossiles». Il affirme avoir passé la majorité des trente dernières années à gérer querelles et manigances – comme dans toutes les familles. Une tâche parfois «frustrante», qui peut le rendre «grincheux», reconnaît-il. Mais l'intérêt grandissant pour les fossiles a transformé la vie au ranch, où l'on élève et entraîne désormais des pur-sang.

Roland Lewis s'est beaucoup investi dans le business des fossiles, notamment pour savoir où vendre les spécimens rares, et à quel prix. Car en tant que propriétaire des terres, il peut toucher jusqu'à la moitié des recettes sur les ventes. Dans le cas du cheval de Jim Tynsky, une fois le calcaire soigneusement nettoyé

COMMENT CE CHEVAL A-T-IL ATTERRI AU MILIEU D'UN IMMENSE LAC ?

Les spécialistes se le demandent encore, vingt ans après sa découverte.

À Kemmerer, les spéculations vont bon train. Selon un opérateur de carrière local, un énorme oiseau prédateur aurait emporté le petit équidé dans les airs – tel un aigle ravissant un renard – et aurait fini par lâcher sa proie au-dessus des eaux. Ridicule, selon Arvid Aase, conservateur du musée de Fossil Butte. Le plus grand oiseau de l'époque, le *Gastornis,* surnommé l'oiseau de la terreur, ne volait pas. Et se nourrissait de noix... Le malheureux cheval, poursuit Arvid Aase, a dû tenter de traverser un affluent en crue avant d'être emporté jusqu'au lac, où il s'est noyé. Pour Anthony Lindgren, opérateur de carrière, l'endroit où le cheval a été trouvé n'était tout simplement pas au centre du lac, mais proche de la rive. Et, pour expliquer les nombreux fossiles de poissons présents autour du cheval, il pointe l'activité sismique, qui aurait causé une éruption de dioxyde de carbone, tuant cheval et poissons d'un coup. Comme en 1986, lorsqu'une éruption de méthane dans un lac du Cameroun tua plus de 1700 personnes ainsi que leur bétail. Anthony Lindgren l'assure, il a trouvé des preuves, mais attend toujours qu'un paléontologue vienne confirmer sa théorie.

USNM PAL715804, Department of Paleobiology / Lucia R.M. Martino & James Di Loreto / Smithonian Institution

➳ par un préparateur, le fossile a rapidement suscité une offre d'un million de dollars – de la part du musée Field, à Chicago, selon la rumeur. Mais Roland, bien au fait des dernières ventes de dinosaures, estimait que le cheval valait huit fois plus. «C'est le montant qu'il voulait en tirer, se souvient Jim Tynsky en haussant les épaules, affairé sur les roches de Fossil Ridge. Je me suis dit, bon, gardons le cheval quelque part et voyons si quelqu'un est prêt à payer ça. Mais je n'avais pas trop d'espoir. Et puis je voulais qu'il finisse entre de bonnes mains, vous comprenez...» Alors, Jim a patiemment conservé son très cher fossile dans sa buanderie. Dans une boîte ignifugée, car il n'avait pas les moyens de l'assurer. «Ça m'angoissait beaucoup», confie-t-il.

De nombreux chasseurs de fossiles rechignent à céder leurs plus beaux spécimens. «C'est l'une de mes faiblesses, reconnaît Rick Hebdon, dans la carrière Warfield Fossil, voisine d'American Fossil. J'ai toujours été mon meilleur client. Je vendais ce qu'il fallait pour faire rentrer un peu d'argent. Mais je me réservais les meilleurs fossiles.» C'est un trait commun chez ces amateurs éclairés : même si cela leur rapporte moins, ils préfèrent voir leurs plus belles pièces atterrir dans des musées. Notamment celui de Fossil Butte, juste en dehors de la ville, où ils peuvent emmener leurs petits-enfants et leur raconter comment ils ont fendu telle ou telle roche. Ou le musée Field, à Chicago, parce que le biologiste Lance Grande y a rassemblé la plus belle collection de spécimens extraits de Fossil Lake. Des fossiles, Rick Hebdon en a amassé pendant des années : un lézard, une raie enceinte, toutes sortes de mammifères et d'oiseaux... Jusqu'au jour où il a tout vendu au musée Field. Aujourd'hui, il se pique de voir ses spécimens exposés là-bas – et aussi de retrouver son lézard sur la couverture du livre de Lance Grande. De son côté, lorsqu'il repense à son cheval stocké dans la buanderie, Jim Tynsky raconte : «J'y allais de temps en temps juste pour le regarder. Je l'adorais... C'est la chose la plus chouette que j'ai jamais trouvée. Probablement aussi le plus beau fossile jamais découvert.»

Outre sa petite taille, ce cheval de l'aube présente plusieurs différences avec ses congénères d'aujourd'hui : au lieu de sabots, il possède ainsi trois orteils sur les pattes arrière et quatre devant. Ces particularités sont typiques de l'Éocène, explique Steve Brusatte, paléontologue à l'université d'Édimbourg. «C'est à ce moment-là que nous commençons à voir de nombreux mammifères qui nous paraissent aujourd'hui familiers, poursuit-il. Des animaux dont on reconnaît les formes et les caractéristiques : des chevaux, des chauves-souris, des baleines, des primates... Mais pas tout à fait pareils à ceux d'aujourd'hui. Un peu comme si on les observait dans un miroir déformant.» Avec ses orteils, le cheval de Fossil Lake était plus adapté à son environnement, marécageux à l'époque de l'Éocène. ➳

MEDECINS SANS FRONTIERES

LEGS ET ASSURANCES-VIE

Pour que demain les plus fragiles aient toujours leurs médecins

À 11 mois, Phemba souffrait d'une forme virulente de rougeole : prise en charge par nos équipes en République démocratique du Congo, elle a survécu. C'est grâce à votre générosité que nous sommes présents chaque jour pour soigner ceux qui en ont tant besoin. Les legs et assurances-vie nous donnent des moyens d'agir considérables, pour poursuivre notre mission, comme nous le faisons depuis plus de 50 ans.

OBTENEZ UNE BROCHURE legs et assurance-vie gratuite et confidentielle
en scannant ce code ou en renvoyant ce coupon, sans affranchir votre enveloppe,
à Médecins Sans Frontières Libre réponse - Autorisation 10617 75884 - Paris Cedex 18

MES COORDONNÉES ☐ M ☐ Mme

Prénom : ..... Nom : .....

Adresse : .....

Code postal : |_|_|_|_|_| Ville : .....

E-mail : .....@.....

Téléphone : |_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|

Reconnue d'utilité publique, Médecins Sans Frontières est habilitée à recevoir des legs, donations, assurances-vie exonérés de droits de succession.

Catherine Béchereau, chargée des relations testateurs, répond à vos questions en toute discrétion.

TÉL : 01 40 21 29 09
E-MAIL : relations.testateurs@paris.msf.org

14-34 avenue Jean-Jaurès 75019 Paris

leguez.msf.fr

Les informations recueillies dans ce formulaire sont destinées au département de la collecte de dons et aux tiers mandatés par MSF à des fins de gestion interne et pour faire appel à votre générosité. Elles ne sont conservées que pendant la durée strictement nécessaire à la réalisation de ces finalités. Ces données peuvent faire l'objet d'un transfert, notamment vers un pays en dehors de l'Union Européenne, qui sera encadré par les garanties appropriées requises par la réglementation sur la protection des données. Conformément au RGPD et à la Loi Informatique et Libertés, vous disposez de droits sur vos données (accès, rectification, suppression, limitation, portabilité, opposition) quant à leur traitement et à leur utilisation à des fins de prospection, que vous pouvez exercer en nous écrivant par e-mail à donateurs@paris.msf.org ou par courrier à 14-34 avenue Jean Jaurès - 75019 PARIS. Pour plus d'information, vous pouvez consulter notre politique de confidentialité disponible sur notre site internet.

LECS2302

➳ Tandis que grâce à ses sabots, l'imposant cheval moderne peut se déplacer sur les surfaces plus dures et sèches que l'on rencontre dans de nombreux habitats. Ce qui ne veut pas dire que l'un a évolué vers l'autre, souligne Lance Grande. Il est déjà difficile de tirer des conclusions sur des périodes distantes d'un millénaire, c'est d'autant plus vrai quand on parle de 52 millions d'années. Quoi qu'il en soit, toutes les espèces d'équidés nord-américains, dont le cheval de l'aube, ont fini par disparaître, bien avant que n'arrivent, avec les bateaux de Christophe Colomb, en 1493, les spécimens modernes à sabots dont l'éventuel lien évolutif avec eux continue de faire débat.

Contraint par des considérations matérielles, Jim Tynsky a dû se résigner à laisser son cheval quitter la buanderie. «Je ne cherchais pas vraiment à le vendre, explique-t-il. Mais un jour, ma femme a dit qu'il le fallait, pour payer nos factures.» Alors, en 2018, il a emballé son bien le plus précieux et l'a emmené à Tucson, où se déroule chaque année le plus grand salon mondial de fossiles et de pierres précieuses. Arvid Aase rêvait de ce cheval pour son musée de Fossil Butte, mais il n'en avait pas les moyens. Alors, il a prévenu un de ses amis, Kirk Johnson, un paléobotaniste intéressé de longue date par le fossile, et qui avait pris la tête du musée national d'Histoire naturelle du Smithsonian, à Washington, où se montait une exposition intitulée *La Nuit des temps*. «Kirk Johnson m'a appelé, se rappelle Jim Tynsky, et m'a dit qu'il était très intéressé.» Il a fallu encore sept mois de tractations – le temps que Kirk Johnson trouve un donateur anonyme et que Jim Tynsky consulte Roland Lewis, le propriétaire de la carrière et donc d'une part des revenus tirés du cheval. «Je l'adorais, répète Jim Tynsky. Si j'avais été riche, jamais je ne l'aurais vendu.» Il aurait préféré le prêter au musée de Fossil Butte, «pour aller lui rendre visite de temps en temps». Mais il assume désormais son choix. «Il est bien là où il est, se convainc-t-il. Il y a quoi, un million de visiteurs par an, au Smithsonian ? Ils en prennent soin, là-bas.» L'argent lui a permis de rembourser le prêt de sa maison et de vivre plus confortablement. Pour Roland Lewis, le montant de la transaction – à six chiffres – a été un point d'achoppement. «J'étais vraiment réticent à le laisser partir pour si peu, dit-il. Mais je me suis dit que puisqu'enfin le Smithsonian était intéressé, c'était là qu'il devait aller.»

Grâce à la vente du cheval de l'aube, une somme à six chiffres, Jim a pu finir de payer sa maison

Fouille de nuit pour Rick Hebdon, dans la carrière Warfield Fossil. «J'ai longtemps été mon meilleur client, explique-t-il. Les meilleurs fossiles, je les gardais pour moi.»

Ainsi, le cheval de Jim Tynsky a pu se glisser dans *La Nuit des temps*, l'exposition organisée à Washington, à son lancement en 2019. D'après Kirk Johnson, plus de cinq millions de visiteurs le voient chaque année dans sa nouvelle demeure. Parmi eux, la belle-fille de Jim Tynsky, institutrice, qui y emmène parfois sa classe. Jim, lui, n'y est pas allé. Mais de temps à autre, il fait une visioconférence avec les écoliers pour leur parler de sa trouvaille. Il a désormais 71 ans, la poigne toujours puissante mais sujette à l'arthrite, comme ses genoux. Ces derniers temps, il a suivi un traitement contre le cancer. La seule sortie qui le motive encore, c'est d'aller de sa maison, à Kemmerer, jusqu'à la carrière, puis de rentrer chez lui et se débarrasser de la poussière. Peu après notre rencontre, il était à Fossil Ridge, burin et marteau en main, à fendre une couche rocheuse, révélant un bel événement de mortalité massive. Avec, toujours, l'espoir de dénicher un nouveau trésor. ■

RICHARD CONNIFF

GEO HORS-SÉRIE Le chat et nous
Mars-avril 2023 GEO HORS-SÉRIE

GEO HORS-SÉRIE

TOP MODEL
Pourquoi
il fascine les
photographes

Hommes - félins
UNE LONGUE HISTOIRE
D'AMOUR ET DE HAINE

LE CHAT ET NOUS

DRESSER MINET ?
**On peut
toujours rêver !**

Chats voyageurs
EN VOITURE MINOUCHE

JEU VIDÉO
**Dans la peau
d'un supermatou
chez les robots**

ACTUELLEMENT CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

Toute la presse est sur
prismaSHOP.fr

GEO, À LA RENCONTRE DU MONDE

PHOTOS : CHARLES FRÉGER – TEXTES : ANNE CANTIN

Dans la peau

Le photographe français Charles Fréger a sillonné l'Inde pour immortaliser les costumes portés lors des festivités religieuses. Sous l'opulence des couleurs et des formes, des citoyens ordinaires, issus souvent des castes les plus pauvres. Le temps d'une danse ou d'un défilé, ils incarnent des divinités. Un jour de gloire, où ils sont vénérés.

des dieux

Rien de grotesque dans ces mascarades : ce sont des témoignages de vénération. Parmi ces deux habitants de Delhi, l'un (à gauche) incarne Krishna lors d'une danse de dévotion consacrée à ce dieu, l'autre (à droite) représente Kali (dans une version à 27 têtes) lors d'une prière, dédiée à la déesse, qui dure toute une nuit.

Typiques de l'est de l'Inde, les Bhari Gaan sont des représentations théâtrales racontant des épisodes du *Râmâyana,* l'épopée fondatrice de l'hindouisme. Les interprètes, des hommes de la communauté tibéto-birmane des Rabha, portent des masques en bois, le plus souvent sans trous pour les yeux. Celui-ci incarne le dieu Hanuman, représenté sous les traits d'un singe ou d'une créature de la forêt.

Hanuman

Cet homme joue une Yakshi, divinité de la végétation dans les contes populaires du Kerala, censée résider dans un palmier. Lequel apparaît comme une belle demeure aux yeux des hommes concupiscents qu'elle séduit pour mieux les punir. Dans cet État, le Kolam Thullal, une danse interprétée lors des fêtes religieuses du printemps, met en scène plusieurs esprits malveillants comme elle.

Yakshi

Gopis

Ces danseuses interprètent le Mayur Nritya, une chorégraphie racontant un épisode des amours du dieu Krishna et de Radha, son amie d'adolescence : cette dernière, se languissant de son amant, croit reconnaître sa présence dans la danse de deux paons dans la forêt. Par cette performance, les artistes, appelées les gopis, rendent un culte à Krishna, dont elles incarnent les dévotes.

Shiva

À Puri, une des sept villes saintes de l'Inde, les hommes qui défilent lors du Sahi Jatra, procession célébrant la naissance du roi Râma, sont souvent des pratiquants des arts martiaux ou des acrobates. En effet, les lourdes structures en papier mâché qu'ils enfilent pour incarner dieux (ici Shiva, le dieu destructeur) et personnages du *Râmâyana* exigent une condition physique hors pair.

Kali

Une statue sainte de Kali serait apparue spontanément dans la petite ville de Kulasai (dans le Tamil Nadu). Ses habitants vouent à la déesse un culte fervent. Lors du festival Kulasai Dussehra, de nombreux dévots incarnent Kali, dansant frénétiquement au son du tambour et frappant aux portes pour demander l'aumône. Le défilé se termine sur la plage par un plongeon dans la mer.

Parmi les adultes, quelques enfants. Ils représentent les dieux dans leur jeune âge, tel ce garçon qui endosse le rôle d'une des divinités les plus vénérées en Inde, Krishna, lors de la danse Chhau (inscrite au patrimoine immatériel de l'Unesco). Dans la région de Seraikela, les masques se distinguent par leur simplicité, dépourvus du décorum et des excès observés ailleurs.

Krishna

Virabhadra

En octobre et novembre, dans l'État de Karnataka ont lieu les Veeragase, processions lors desquelles au moins huit danseurs parcourent les rues pour narrer les aventures mythologiques de Virabhadra (une émanation de Shiva). L'interprète qui personnifie cette divinité hindoue locale (ici, dans le village de Kenchanapura) doit jouer sur trois registres : la colère, le chagrin et la joie.

Hanuman et Sugriva

Chaque année, dans le village de Bishnupur (Bengale-Occidental), paysans et artisans se griment pour rejouer, plusieurs jours de suite, un épisode du *Râmâyana* : la bataille épique qui a opposé le roi Râma à son ennemi le roi Ravana. Ces deux être velus sont des alliés de Râma : Hanuman, un de ses plus fervents dévots, et Sugriva, le roi des singes.

Bhasmasura

Chez les Sahariya (un groupe ethnique présent dans la région du Baran, au Rajasthan), des représentations dansées et chantées sont données lors des mariages et autres cérémonies festives. L'une d'elles raconte la défaite du démon Bhasmasura, incarné ici par deux hommes costumés, selon la tradition, de plumes de paon, de feuilles et de branchages.

[ENVIE **D'AILLEURS**]

DOSSIER COORDONNÉ PAR ALINE MAUME

P. 58

UNE MOSAÏQUE D'UNIVERS OÙ LA VIE FOISONNE...

P. 70

«LE COSTA RICA, UN MODÈLE À SUIVRE»

P. 72

UN TERRITOIRE EN VERT ET CONTRE TOUT

P. 74

RENDEZ-VOUS EN TERRE BRIBRI

P. 78

PÉNINSULE D'OSA, LA NATURE MAJUSCULE

P. 86

SOUS LES MASQUES DES BORUCAS, L'HISTOIRE

P. 94

SUR LA PISTE DU QUETZAL

P. 96

10 EXPÉRIENCES À VIVRE AU PAYS DE LA *PURA VIDA*

Getty Images

Le cône quasi parfait de l'Arenal (1 720 m) se dévoile dans l'aube naissante. La forêt tropicale qui entoure le volcan star du pays est protégée par un parc national.

LE Costa Rica DÉROULE LE TAPIS VERT

ICI, LA NATURE EST REINE ET LES HABITANTS ONT FAIT DE SA PRÉSERVATION LEUR CREDO. ENTRE CARAÏBES ET PACIFIQUE, NOTRE REPORTER A EXPLORÉ CE PETIT ÉTAT QUI CONCENTRE 5 % DE LA BIODIVERSITÉ MONDIALE ET QUI, PAR BIEN DES ASPECTS, MONTRE L'EXEMPLE.

TEXTE : SÉBASTIEN DESURMONT

Le parc national de Tortuguero, dans le nord-est du pays, mérite sans conteste son surnom de «petite Amazonie» du Costa Rica avec ses 19 000 hectares formant un labyrinthe de rivières et de forêts primaires.

Une mosaïque d'univers où la vie foisonne…

MANGROVES, FORÊTS TROPICALES, LAGUNES, RÉCIFS CORALLIENS…
L'ÉTONNANTE DIVERSITÉ DES ÉCOSYSTÈMES REND CE
PETIT PAYS UNIQUE ET ACCUEILLANT POUR UNE RICHE BIODIVERSITÉ.

Getty Images

Alamy / hemis.fr

Le Refuge national de vie sylvestre de Caño Negro, 10 000 hectares dans le nord du pays, abrite des espèces aux talents insoupçonnés, à l'image de ce basilic vert (*Basiliscus plumifrons*), aussi appelé lézard Jésus-Christ car il court sur l'eau sur ses pattes arrière pour échapper à ses prédateurs !

Curiosité de la lagune : certains lézards marchent sur l'eau !

Alessandra Meniconzi

Il y tombe 6 000 millimètres de pluie par an. La forêt tropicale humide domine dans le parc national de Tortuguero, qui doit son nom aux tortues (luth et vertes) venant y nidifier. Pour s'y rendre, préférer février («seulement» 22 jours de pluie en moyenne) à novembre, où il pleut sans discontinuer.

La forêt tropicale de Tortuguero est la plus arrosée du pays

Greg Lecoeur

Aujourd'hui sanctuaire ultra-sélect (il faut un permis pour y poser le pied), l'île Cocos, à trente heures de bateau de la côte Pacifique, fut jadis le paradis des pirates. Mais le vrai trésor est dans ses eaux où foisonnent les espèces de coraux et de poissons, tels ces élégants zancles cornus (*Zanclus cornutus*).

L'île Cocos protège un des plus beaux aquariums de la planète

Andre Gilden / Alamy / hemis.fr

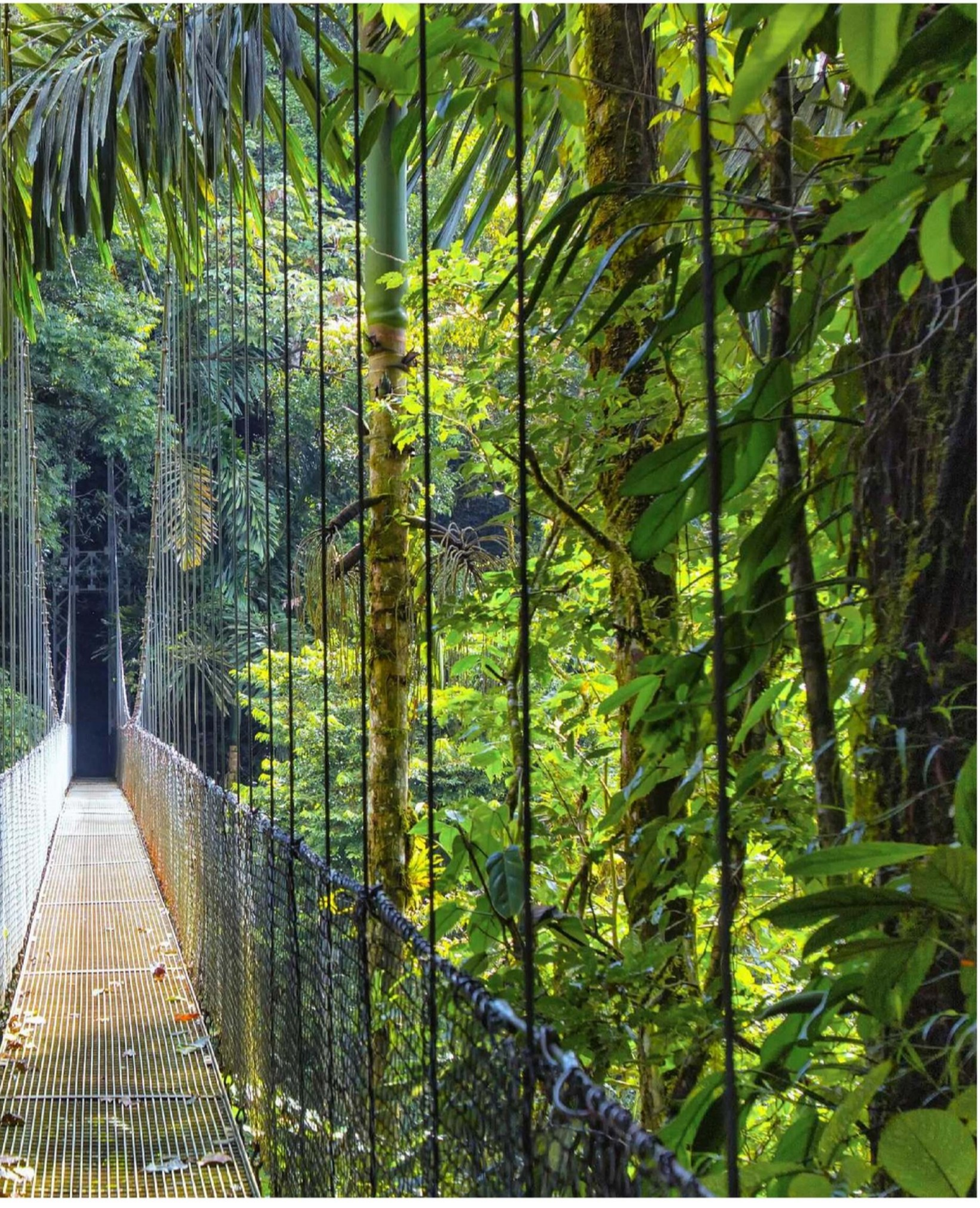
Une foule hétéroclite d'espèces se camoufle ici, entre les racines de palétuviers et dans la vase, à l'embouchure du *río* Tárcoles qui court dans le nord-ouest du pays. Crocodiles, crabes, tortues, hérons tigrés ou encore tyrans du Panama (un inoffensif passereau) font partie des habitants de cette mangrove.

Une faune timide se cache dans la mangrove du *río* Tárcoles

Au sein du parc national du volcan Arenal, une quinzaine de ponts suspendus comme celui-ci permettent d'explorer la forêt d'altitude en ayant la sensation de flotter sur la canopée. Quelque 2000 espèces végétales s'épanouissent dans cet océan émeraude qui entoure le plus célèbre volcan du pays.

La canopée de l'Arenal se révèle, à 25 mètres au-dessus du sol

Jean-Pierre Lescourret / hemis.fr



 PROPOS RECUEILLIS PAR SÉBASTIEN DESURMONT

Le Costa Rica, un modèle à suivre

Pascal Girot-Pignot

DIRECTEUR DE L'ÉCOLE DE GÉOGRAPHIE DE L'UNIVERSITÉ DU COSTA RICA, CE FRANÇAIS DE 61 ANS FUT L'UN DES NÉGOCIATEURS DE LA DÉLÉGATION COSTARICAINE LORS DES DERNIÈRES COP. IL RÉPOND À GEO SUR LA STRATÉGIE DE CET ÉTAT PIONNIER EN MATIÈRE DE LUTTE CONTRE LE RÉCHAUFFEMENT CLIMATIQUE.

Karla Richmond Barbon

Mondialement réputé pour sa politique de conservation, le Costa Rica est un paradis de biodiversité. Mais n'est-ce pas d'abord à sa géographie singulière qu'il le doit ?

L'isthme centraméricain est en effet très particulier : par sa position entre deux océans et deux continents, le Costa Rica bénéficie d'une exceptionnelle diversité biologique. Son relief escarpé, au centre du pays, favorise une séparation entre les paysages sous influence des Caraïbes et ceux baignés par le Pacifique. D'où une impressionnante variété de microclimats. Enfin, le volcanisme et l'instabilité tectonique ont permis le développement de nombreuses espèces endémiques. Ces éléments font que ce territoire, pourtant grand comme un dixième de la France, abrite près de 5 % de la flore et de la faune terrestres mondiales.

Qu'est-ce qui a contribué à maintenir cette nature exceptionnelle ?

En matière de conservation, le Costa Rica est un modèle à suivre pour plusieurs raisons, mais il y en a une qui fait toute la différence : le temps long. L'effort de préservation est le fruit d'une volonté politique forte qui s'est exprimée dès le début des années 1970. Grâce à des dirigeants visionnaires, l'État a donné la priorité au développement durable, à l'énergie verte, au reboisement, à la protection des espèces. Aujourd'hui, 27 % du territoire bénéficie d'un statut protégé. En 2021, la sanctuarisation des eaux de l'île Cocos, sur 150000 kilomètres carrés, a considérablement étendu la taille des aires marines.

Donc cette dynamique se poursuit ?

En ce moment, c'est plus compliqué. La pandémie a mis le pays en difficulté sur le plan économique. Les aides internationales et les programmes de coopération qui accompagnaient les politiques vertes sont également en recul. Une autre menace pèse : les services environnementaux sont en grande partie financés par la taxe nationale sur les carburants. Or, ce principe du pollueur-payeur atteindra bientôt sa ➳

limite, car la part des véhicules roulant à l'essence va se réduire. Il va falloir trouver d'autres ressources.

Le reboisement du pays est une autre réussite. Quelle en a été la recette ?
Ce n'était pas gagné ! Les forêts couvraient jadis 75 % du Costa Rica. Puis, durant la seconde moitié du XXe siècle, un déboisement systématique a eu lieu, surtout au profit des cultures de bananes ou d'ananas. À la fin des années 1950, le pays avait un des taux de déboisement les plus élevés d'Amérique centrale et était descendu à 1/5e de couvert forestier. Dans les années 1990, le gouvernement a pris des mesures pour inverser la tendance. Un choix courageux, récompensé en 2021 par le prix Earthshot, remis lors de la COP26 par le prince William. La loi interdit désormais toute coupe d'arbres sans plan de gestion détaillé. Un programme de subventions pousse les propriétaires fonciers à entretenir leurs domaines et à replanter. En trente ans, la part des forêts a plus que doublé, et le Costa Rica est en passe d'atteindre son objectif : une couverture représentant 60 % du territoire d'ici à 2030.

Le pays s'est aussi lancé dans un plan de décarbonation de son économie d'ici à 2050. Où en est-on ?
Outre les 98 % d'électricité issus d'énergies renouvelables, cet effort de décarbonation a déjà eu des impacts positifs : les entreprises locales – notamment les hôtels – ont compris qu'en menant des audits sérieux sur leurs pratiques, elles pouvaient faire d'importantes économies d'eau et d'énergie. Hélas, la poursuite de ce processus est un peu en suspens. Le nouveau président [Rodrigo Chaves Robles, élu en avril 2022] n'a pas donné de signal fort dans le sens de la continuation, et c'est inquiétant.

Dave Stamboulis / Alamy / hemis.fr

Eau, vent (ici, des éoliennes à Santa Rosa dans le nord-ouest du pays), volcans, biomasse et solaire : le Costa Rica combine de nombreuses sources d'énergie «vertes».

La priorité actuelle est de sortir de la crise économique : la part de la population vivant sous le seuil de pauvreté est passée de 20 à 25 % ces deux dernières années. Le chômage est reparti à la hausse pour atteindre 12 %.

Sur quoi le Costa Rica doit-il encore progresser ?
Sur le traitement des eaux usées, le réseau des égouts... L'autre point noir, c'est l'abandon des investissements dans les transports publics. Le réseau ferré s'est détérioré, alors qu'il y a cent ans, il transportait marchandises et passagers de la côte Caraïbe au Pacifique. Un projet de train roulant à l'électricité verte, approuvé sous la présidence de Carlos Alvarado (2018-2022), a été freiné par la nouvelle administration à cause de son coût élevé. C'était la clé de voûte du Plan de décarbonation visant à accélérer la mobilité à émissions réduites. Son ajournement est un autre signal inquiétant d'un changement de cap sur le climat.

Le pays a été classé le plus heureux au monde par le *Happy Planet Index*, en 2019. Le doit-il à ses efforts de préservation de la nature ?
C'est une question d'autant plus intéressante que les politiques environnementales sont parfois perçues comme une contrainte. Moi qui vis ici depuis 1986, je constate au contraire que ces choix ont un impact positif sur la façon dont les cinq millions de Costaricains appréhendent l'avenir. Ce petit pays, qui a inscrit dans sa Constitution le «droit à un environnement sain», peut s'enorgueillir d'être porté depuis longtemps par un état d'esprit progressiste. Imaginez que l'école est ici obligatoire depuis 1870 ! La dissolution de l'armée en 1949, autre sujet de fierté, a permis d'orienter les dépenses vers l'éducation, la santé, et d'imposer une vision pacifiste au cœur d'une Amérique centrale marquée par les régimes autoritaires. La population a un taux d'alphabétisation élevé et un sens civique développé qui contribuent à faire mieux accepter les choix opérés en faveur de l'environnement. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR SÉBASTIEN DESURMONT

VERS LES 100 % D'ÉLECTRICITÉ RENOUVELABLE

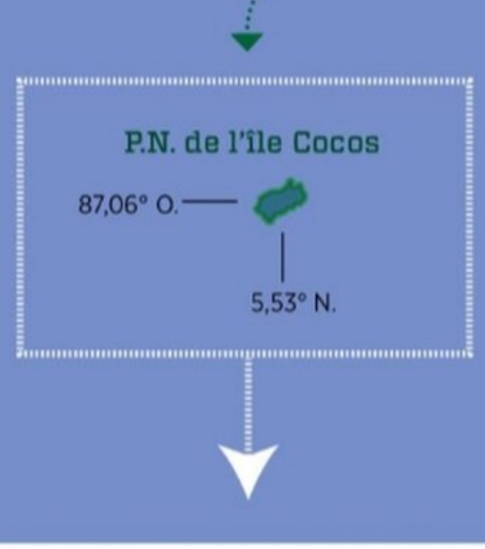
Sans pétrole ni charbon, le Costa Rica a choisi de tirer parti de ses rivières (l'hydroélectricité est en tête du mix électrique), du vent (l'éolien est en deuxième position) et des volcans. La plupart des centrales géothermiques se trouvent sur les flancs du **volcan Miravalles.** Solaire et biomasse représentent une part moindre de la production du pays, qui talonne l'Islande en matière d'électricité «propre».

LE PARADIS DES CENTENAIRES

Au Costa Rica, où l'espérance de vie est de 81 ans, même le troisième âge est encore vert… Notamment dans la **péninsule de Nicoya,** qui compte une quarantaine de centenaires pour 132 000 habitants.

Le secret de leur longévité tiendrait à leur alimentation et à leur mode de vie. Les générations suivantes, plus sujettes à l'obésité et au diabète, pourraient toutefois ne pas vivre aussi longtemps.

Un territoire en vert et contre tout



5 % DE LA BIODIVERSITÉ MONDIALE

La situation du pays sur l'isthme américain en fait un couloir biologique extraordinaire. Cent soixante nouvelles espèces sont recensées en moyenne chaque année au Costa Rica. Dans les eaux profondes qui entourent **l'île Cocos,** les biologistes marins ont récemment découvert des spécimens jusqu'alors inconnus de crevettes et de coraux.

116 VOLCANS DONT 5 ACTIFS

Situé sur la ceinture de feu du Pacifique, le Costa Rica est une terre hautement volcanique. Parmi les cinq volcans encore actifs, l'Arenal est le plus célèbre, mais le **volcan Poás** (2 704 m), à une heure de la capitale San José, est le plus surveillé, notamment en raison des vapeurs sulfureuses toxiques qu'il émet. Entre 2017 et 2019, son activité intense a conduit les autorités à en interdire l'accès aux visiteurs.

UN QUART DU TERRITOIRE CLASSÉ ZONE PROTÉGÉE

Le pays compte 9 refuges nationaux de vie sylvestre, 12 réserves forestières, 13 réserves biologiques et naturelles, et 30 parcs nationaux dont 3 sont inscrits par l'Unesco sur la liste du patrimoine mondial de l'humanité, à l'instar du **parc La Amistad.** Partagé entre le Costa Rica et le Panama, il est l'un des rares exemples dans le monde d'aire protégée transfrontalière.

NICARAGUA
COSTA RICA
PANAMA
Mer des Caraïbes
R. de vie sauvage Barra del Colorado
P.N. Tortuguero
Puerto Viejo
P.N. Juan Castro Blanco
Poás
P.N. Braulio Carrillo
P.N. Poás
Barva
Siquirres
Batán
Matina
Alajuela
Irazú
P.N. Barbilla
Moín
Puerto Limón
P.N. Irazú
P.N. Turrialba
San José
Turrialba
Bajo Pacuare
Cartago-Aguacaliente
Paraíso
P.N. Tapantí
P.N. Cahuita
R. de vie sylvestre Gandoca-Manzanillo
P.N. La Cangreja
P.N. Los Quetzales
San Gerardo de Dota
Cordillère de Talamanca
P.N. Chirripó
P.N. Manuel Antonio
San Isidro de El General
Parc international La Amistad
P.N. Marino Ballena
El Diquis
Baie de Drake
Réserve biologique de l'île del Caño
Agujitas
P.N. Piedras Blancas
P.N. du Corcovado
péninsule d'Osa
P.N. : Parc National
R. : Refuge
25 km

Carte : Hugues Piolet

TEXTE ET PHOTOS : SÉBASTIEN DESURMONT

Rendez-vous en terre bribri

NOTRE JOURNALISTE S'EST ENFONCÉ DANS LA FORÊT TROPICALE POUR ALLER À LA RENCONTRE DU PLUS GRAND PEUPLE AUTOCHTONE DU COSTA RICA. LES BRIBRIS ONT SAUVÉ DE L'OUBLI LEURS TRADITIONS, AU CŒUR DESQUELLES ON TROUVE... LE CACAO.

La pirogue ressemble à celle de Tintin dans *L'Oreille cassée*. Même forme fuselée taillée dans le tronc d'un vieux cèdre. Autour, le même ciel sépia et les mêmes forêts spongieuses résonnant de cris d'oiseaux servent de toile de fond alors que l'embarcation progresse sur la rivière émeraude. Au pied de la cordillère de Talamanca, près de la côte caraïbe, j'entre ce matin en terre bribri comme on avance dans une bande dessinée. Pour rendre plus improbable encore cette expédition, mon guide, Haniel Rodríguez, 30 ans, m'annonce qu'il est «le prince des Bribris». Oui, le dernier descendant de sang royal de la plus grande communauté autochtone du pays, avec environ 15 000 «sujets» répartis en une vingtaine de clans. En 2015, des chercheurs de l'École d'histoire de l'université du Costa Rica ont attesté officiellement son rang : d'après un arbre généalogique dont les racines plongent dans la nuit des temps précolombiens, son père Aquile Rodríguez, la soixantaine, serait bien l'actuel souverain. Il descendrait du dernier cacique couronné, Antonio Saldaña, mort empoisonné en 1910 et lui-même héritier d'un roi rebelle décapité en 1814 pour avoir fait marcher son armée sur Cartago, la capitale coloniale de l'époque.

DERRIÈRE UN RIDEAU DE JUNGLE, LE HAMEAU APPARAÎT, JUCHÉ SUR PILOTIS

Me voilà donc entre de bonnes mains. Depuis les plages de Puerto Viejo de Talamanca, dans l'extrême sud-est du pays, où les Bribris étaient jadis chez eux, il faut rouler pendant une heure vers l'intérieur des terres. Là, un village nommé Bratsi cache un semblant d'embarcadère. Des hommes, machette à la ceinture, parlant le bribri – deuxième langue officielle du pays après l'espagnol – chargent la pirogue. Je prends place en m'accroupissant entre les sacs de chips et les jerricans d'huile. Puis les deux bateliers larguent les amarres. Débute alors un combat de titan contre les courants. Assis à la poupe, l'un écope l'eau qui passe sans cesse par-dessus bord tout en tirant le maximum d'un moteur 15 CV qui fait un bruit de tondeuse à gazon. L'autre est debout, à la proue, armé d'un long bâton qu'il manie avec la dextérité du gondolier afin d'éviter que l'embarcation ne se fracasse sur les rochers à fleur d'eau. Quarante minutes passent ainsi, le cœur battant, dans les rapides. «Les seules vraies routes sont nos rivières», s'excuse le prince Haniel, en s'essuyant le visage. Et encore doit-on se réjouir qu'en cette fin de saison des

Cette jeune Bribri trie les fèves torréfiées et pilées du cacao. Aliment de base de la communauté, ce dernier a aussi des fonctions thérapeutiques et religieuses.

pluies, les affluents du Sixaola soient exceptionnellement bas. Le grand fleuve sert de frontière entre le Costa Rica et le Panama, mais pour les Bribris, il coule au milieu de leur territoire. Depuis bientôt cinquante ans, un accord transnational les dispense d'ailleurs de passeport pour voguer d'un pays à l'autre.

Le territoire où Haniel m'emmène se nomme Yorkin, du nom de la rivière qui l'inonde régulièrement. Accostage sur la rive boueuse. Derrière un rideau de jungle, un hameau apparaît, tout entier juché sur pilotis. Des maisons de bois et de palmes tressées, des poules gambadant sur les terrasses et des hamacs tendus entre les piliers. Pas d'électricité, ni d'eau courante. Quelque 90 familles vivent ici. L'école, l'église et le dispensaire trônent à l'entrée. Tout comme Rolando Morales, 30 ans, qui m'attend, droit dans ses bottes en caoutchouc. Il est le président du Conseil bribri, sorte de maire officieux. «Une institutrice vient faire cours tous les matins, un curé passe de temps à autre, et un médecin envoyé par le district de Talamanca consulte ici deux fois par mois, souligne Rolando. Mais en réalité, pour ce qui est de nos croyances, de nous soigner, ou d'apprendre notre langue, nous savons nous débrouiller.»

Autour de son cou pend une amulette en pierre qui témoigne de sa véritable fonction : Rolando est un *oköm*, un «docteur des funérailles», l'une des huit charges qui constituent les piliers de la société bribri (voir encadré). «Pendant plus de dix ans, j'ai appris auprès des anciens à mener l'une de nos cérémonies les plus importantes», explique-t-il. Lors des décès, comme pour les naissances et ➳

LES HUIT PROFESSIONS SACRÉES DE LA SOCIÉTÉ BRIBRI

BULU' LE ROI

C'est le cacique de la tribu. L'actuel souverain n'a aucun rôle officiel et ne règne pas.

USÉKÖL LE GRAND PRÊTRE

Ce leader spirituel est considéré comme l'intermédiaire de Sibù, la divinité principale. Cette charge n'est plus effective, les Bribris ayant été en majorité convertis par les missionnaires catholiques.

TSÖKÖL LE CHANTEUR

Ce personnage clé connaît l'ensemble des textes psalmodiés et des chants. C'est un conteur, gardien des récits mythologiques et des légendes d'autrefois.

BIKÁKLA LE MAÎTRE DES CÉRÉMONIES

Il se charge des préparatifs, de placer les participants au sein de l'*usurë* (le temple circulaire), et du service du chocolat.

ÓKÜM LE DOCTEUR DES FUNÉRAILLES

Il est le seul à pouvoir toucher le corps d'un défunt. Plus de dix ans d'apprentissage sont nécessaires auprès des anciens pour acquérir les connaissances qui permettent de préparer le corps, de déterminer les «causes spirituelles» du décès et de mener la cérémonie.

AWÁ LE MÉDECIN TRADITIONNEL

Il maîtrise la botanique et les rituels de guérison. Son savoir, transmis oralement, est immense. La formation débute dès l'enfance.

SIÕ'TÃMI LA GARDIENNE DE LA PIERRE SACRÉE

Cette femme garde les pierres magiques dont se sert l'*awá* pour guérir. Quand un chamane meurt, elle les transmet à son successeur.

TSURU'ÖKÖM LA CHOCOLATIÈRE

Elle doit être une «veuve, libérée de père et de mère» et se charge de préparer le chocolat sacré pour les grandes célébrations (naissance, puberté, funérailles).

Le breuvage est épais, amer, épicé, avec une longueur en bouche interminable

À Yorkin, toutes les maisons sont construites sur pilotis. Ici, l'école, qui accueille des élèves de maternelle et de primaire.

→→ le passage à la puberté, les Bribris font encore un usage sacré du cacao, s'en enduisant le corps et le buvant tel une potion. Pour de nombreuses sociétés précolombiennes d'Amérique centrale, le breuvage des dieux est un philtre symbolique qui sert à se purifier et à gagner en force.

Ce matin, j'ai beaucoup de chance : on torréfie à tour de bras. Les notes cacaotées envahissent l'*alawö*, la «maison de vie». C'est là que tout le monde mange, discute, joue avec les enfants, règle les différends. Pour y entrer, il faut se déchausser. Le feu crépite dans un coin. À tour de rôle, Vanessa, Jamina, Zenaïda et Kimberley, les jeunes femmes préposées pour la journée à la préparation des repas, se relaient pour surveiller la cuisson du riz, des blettes, du yucca bouilli et du poulet, tout en travaillant, l'une à l'ouverture des cabosses, l'autre au tri des fèves, la troisième à les faire griller, et la dernière à les passer dans un moulin pour obtenir une pâte brune que l'on dilue dans l'eau bouillante. On me tend un verre. Le breuvage est épais, amer, épicé, d'une longueur en bouche interminable. «Nos crus étaient déjà réputés au XVII[e] siècle, souligne Míriam Morales, 54 ans, l'une des sœurs de Rolando. Puis au XX[e] siècle, notre production est devenue une filière à part entière.» Hélas, tout s'arrêta net à la fin des années 1970. En cause : la moniliose du cacao, un champignon qui ravage encore les plantations d'Amérique centrale. «La malédiction», comme on l'appelle ici, décima 97% des pieds en moins de deux ans ! «On a planté à la place des ananas et des bananes pour le compte des grandes multinationales fruitières», poursuit Míriam. Aujourd'hui, si l'on sert encore du chocolat fait maison, c'est grâce aux femmes de Yorkin, qui ont décidé, il y a une trentaine d'années, de replanter des cacaoyers selon les méthodes ancestrales d'agroforesterie.

LES ANCIENS N'ONT PAS VU D'UN BON ŒIL L'ARRIVÉE DE VISITEURS

Chez les Bribris, société matrilinéaire, ce sont les femmes qui prennent les décisions graves. «En 1992, il devenait urgent d'agir, car le territoire se vidait et nos traditions autour du chocolat se mouraient», témoigne Bernarda, 50 ans, une autre sœur de Rolando. Les femmes décidèrent d'ouvrir l'univers des Bribris aux visiteurs (pour 200 euros le séjour d'une nuit, repas et trajet inclus) et de faire découvrir leur mode de vie, leurs croyances et les secrets de confection du cacao. «Cette révolution a profondément déplu aux anciens, reconnaît Bernarda. Mais nos choix se sont avérés salvateurs.»

Depuis, le territoire de Yorkin reçoit chaque année environ 1 500 visiteurs. «Les revenus que nous tirons de l'accueil et de la vente d'artisanat permettent de faire vivre le village, d'investir dans de nouveaux cacaoyers et de maintenir l'école, malgré l'éloignement», souligne Bernarda. Voire de reconstruire, comme en 2008 lorsque le hameau et les plants de cacao furent balayés par une crue du fleuve Yorkin. Inimaginable il y a quelques décennies, même l'accès à l'*usurë*, ce temple circulaire où se tiennent les cérémonies, est désormais possible – à condition de le demander avec insistance. Au centre du sanctuaire, le feu sacré a laissé un grand rond noir. Des bancs de cèdre et un large hamac sont disposés en cercle. Une pierre usée, où l'on pile le cacao pour les grands jours, dit combien ce rituel est revivifié.

Mais le crépuscule approche... Une lampe à huile dans la main, Rolando m'indique où se trouve la «maison des invités». Là, je passerai une nuit blanche à écouter les cris des chauves-souris et les hululements des chouettes, en me balançant dans un hamac accroché entre deux piliers... Comme un apprenti bribri. ■

SÉBASTIEN DESURMONT

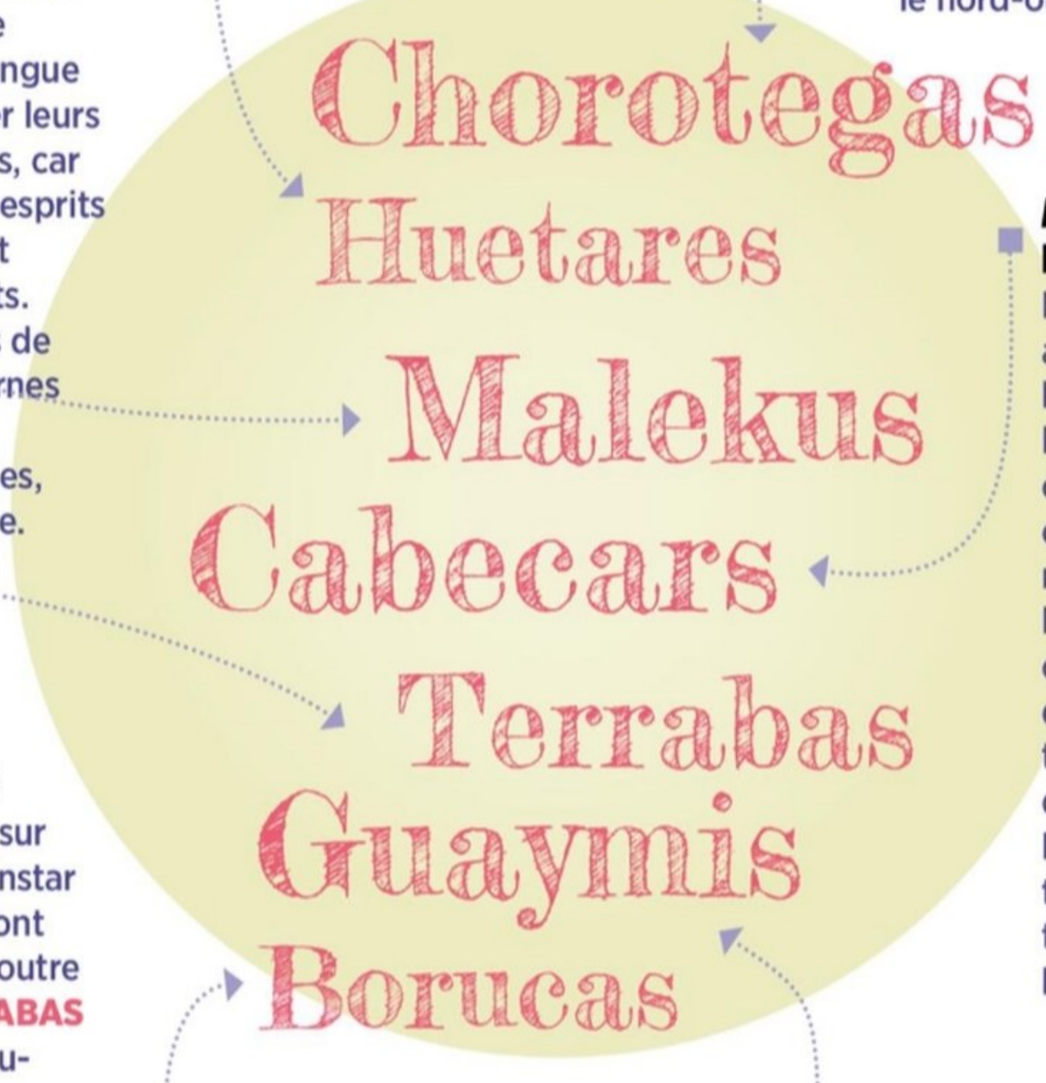
LES AUTRES PEUPLES PREMIERS DU COSTA RICA

AU XVIE SIÈCLE, 400 000 AMÉRINDIENS PEUPLAIENT L'ACTUEL COSTA RICA. EN 2023, ILS NE SONT PLUS QUE 63 000.

ISOLÉS DANS LES MONTAGNES DU NORD du Costa Rica, les **MALEKUS** ont gardé une forte autonomie culturelle, au moins jusqu'au début du XXe siècle, car ils n'ont pas été assujettis pendant la période coloniale. De nos jours, les 1 000 derniers Malekus parlent encore majoritairement leur langue et continuent d'enterrer leurs morts près des maisons, car dans leur tradition, les esprits des défunts influencent positivement les vivants. Ils ne consomment pas de viande d'animaux à cornes ou d'animaux marins qui, dans leurs croyances, appartiennent au diable.

ILS ONT LONGUEMENT MENÉ BATAILLE contre les Espagnols pour récupérer leurs terres, dans le centre du pays. La langue des **HUETARES** (1 800 personnes) s'est éteinte au XVIIIe siècle mais ils ont conservé leur connaissance des plantes médicinales.

C'ÉTAIT LE PLUS GRAND GROUPE ETHNIQUE du pays avant l'arrivée des Espagnols. Les **CHOROTEGAS** (aujourd'hui 1 400 personnes) ont perdu leur langue et connu un processus de métissage important. Leurs descendants vivent aujourd'hui majoritairement dans la péninsule de Nicoya, dans le nord-ouest du Costa Rica.



AVEC ENVIRON 14 000 REPRÉSENTANTS, ils forment le deuxième peuple autochtone le plus nombreux du Costa Rica après les Bribris, dont ils sont cousins. Les **CABECARS,** qui occupaient des zones très reculées des deux côtés de la cordillère de Talamanca, ont moins souffert que d'autres de l'acculturation tant leur territoire était loin de tout. Ils ont ainsi conservé leur langue et leurs traditions. Organisés en clans, ils transmettent oralement leur histoire au travers de contes.

ILS MAÎTRISENT L'ART DE LA SCULPTURE SUR BOIS sur le bout des doigts, à l'instar des Borucas, dont ils sont d'ailleurs voisins. Mais outre les masques, les **TERRABAS** savent ciseler des instruments de musique (tambours, flûtes, maracas) et de très solides canoës. Leur peuple ne compte plus, aujourd'hui que 750 représentants. À l'époque coloniale, leurs ancêtres avaient été déplacés par les Espagnols. Ils ne parlent presque plus leur langue originelle et ont perdu la plupart de leurs traditions.

LE JAGUAR EST L'ANIMAL LE PLUS VÉNÉRÉ par les **BORUCAS,** peuple de 2 500 personnes réputé dans tout le pays pour ses masques (voir notre reportage p. 86). Dans le village de Mano de Tigre, un rocher porte même, dit-on, l'empreinte du mythique félin, chargé par les dieux de protéger les habitants des envahisseurs venus d'Espagne.

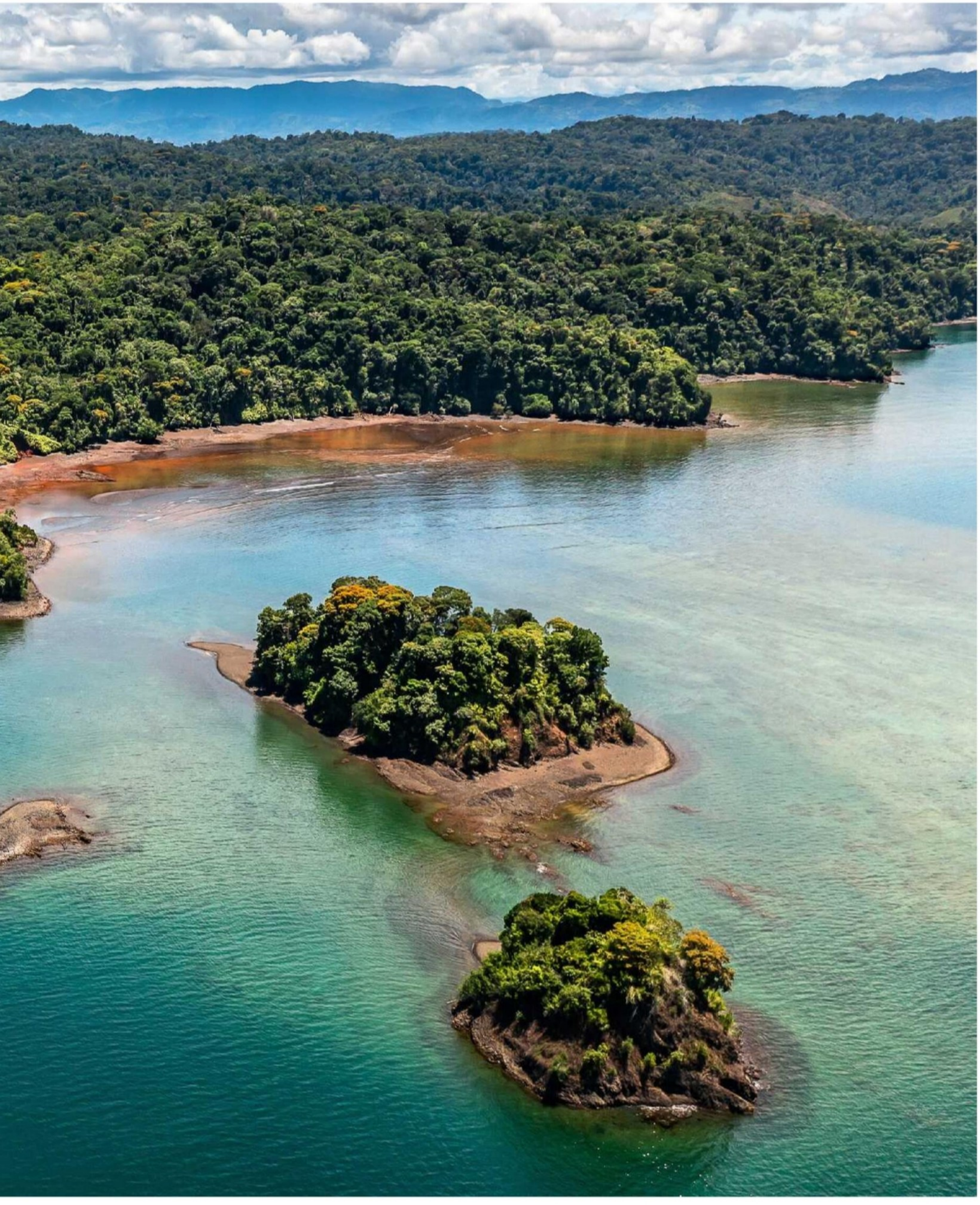
LES FEMMES PORTENT LEUR TENUE TRADITIONNELLE au quotidien et sont les seules Amérindiennes du pays à le faire. Leur habit se compose de larges chemises de couleur unie avec des motifs géométriques sur la poitrine et les manches. Les **GUAYMIS** (ou Ngöbes), sont aujourd'hui environ 5 000 dans le sud du pays et sur la péninsule d'Osa. Ils parlent leur langue et conservent un fort attachement à leur culture.

TEXTE : SÉBASTIEN DESURMONT

Péninsule d'Osa, la nature majuscule

NOTRE REPORTER EST PARTI EXPLORER LA FIERTÉ DU PAYS : UNE TERRE D'UNE RICHESSE INFINIE POUR LA FAUNE ET LA FLORE, OÙ SE CÔTOIENT FORÊTS HUMIDES, MANGROVES, MARÉCAGES ET LAGUNES.

Greg Lecoeur



En lisière du golfe Dulce, qui sépare Osa du reste du Costa Rica, commence aussitôt l'empire de la forêt primaire.

Eefje Verbeek / Getty Images

Greg Lecoeur

Sur ce territoire où prospère la vie sauvage, en particulier quatre espèces de singes arboricoles dont le capucin à tête blanche (en h.), l'homme avance presque en intrus. On peut marcher des jours, le long de ces côtes isolées sans croiser personne (en b.).

À 35 minutes de coucou de San José, c'est la promesse d'une aventure hors norme

Surgissant entre deux nuages, l'étroite piste s'étire, en contrebas, au milieu d'une jungle sans limite. Le petit Cessna fait rugir son moteur avant de piquer du nez. Haut les cœurs ! L'atterrissage sur le minuscule aérodrome de Bahia Drake dit à lui seul ce que seront les prochains jours au cœur de la péninsule d'Osa : une aventure hors norme dans l'une des zones les plus sauvages d'Amérique centrale. Depuis la capitale, San José, le coucou n'a pourtant mis que trente-cinq minutes pour rejoindre ce croc de 1 800 kilomètres carrés qui mord le Pacifique, dans le sud-ouest du Costa Rica. À bord, neuf places. Mais ce matin, un seul passager : moi !

Tout près de la frontière panaméenne, Osa reste une terre en marge, dépourvue de route bitumée. Vu du ciel, c'est une colossale tache verte ourlée de longues plages de sable noir et entrelardée de cours d'eau qui se répandent en une multitude de méandres sortant souvent de leur lit, transformant les lieux en un impossible bourbier. Sur les cartes, la péninsule a la forme d'une patte de chèvre tapant nerveusement les eaux placides du grand océan, soulignent les habitants. Manière de dire qu'elle n'est pas toujours facile à vivre. Il est vrai qu'ici l'homme avance presque en intrus : forêts humides, mangroves, marécages, lagunes... La variété des écosystèmes fait de cet antipode le refuge de 463 espèces d'oiseaux, 10 000 d'insectes, 120 d'amphibiens et reptiles, 140 de mammifères. La péninsule représente 0,001 % de la surface du globe, mais 2,5 % de sa biodiversité, selon Osa Conservation, ONG œuvrant à sa protection. «Ce record lui a valu le titre d'endroit le plus biologiquement intense de la planète», affirme Andy Whitworth, son directeur.

LE CHAUFFEUR ATTENDU SE SERAIT-IL FAIT DÉVORER PAR UN PUMA ?

Les forêts tropicales primaires d'ici, les dernières du Costa Rica, sont un rêve éveillé pour les ornithologues, car elles abritent les plus grandes populations d'aras rouges et de vautours noirs d'Amérique centrale. Elles sont aussi le royaume du jaguar et du puma, des paresseux à deux ou à trois doigts, et de nombreuses espèces menacées, comme le pécari à lèvres blanches (une sorte de sanglier) ou la phyllobate à bande, une grenouille à la peau toxique croassant sur les rives du golfe Dulce. Lequel sépare la péninsule du reste du pays et forme l'un des quatre seuls fjords tropicaux du globe, unique site connu où des populations de baleines à bosse du nord et du sud se rencontrent pour mettre bas. «C'est simple, il n'y a pas d'autre endroit sur terre comme celui-là», résume Trond Larsen, coauteur du livre de référence *Osa: Where the Rainforest Meets the Sea* (non traduit). Et l'écologue de détailler : «La forêt s'épanouit jusqu'à la limite de marée haute, au plus près du Pacifique. Cela permet de maintenir des habitats humides très rares.» À quoi s'ajoute une autre singularité : un visiteur peut marcher des heures, voire des jours, le long de ces côtes isolées sans rencontrer personne, ou presque.

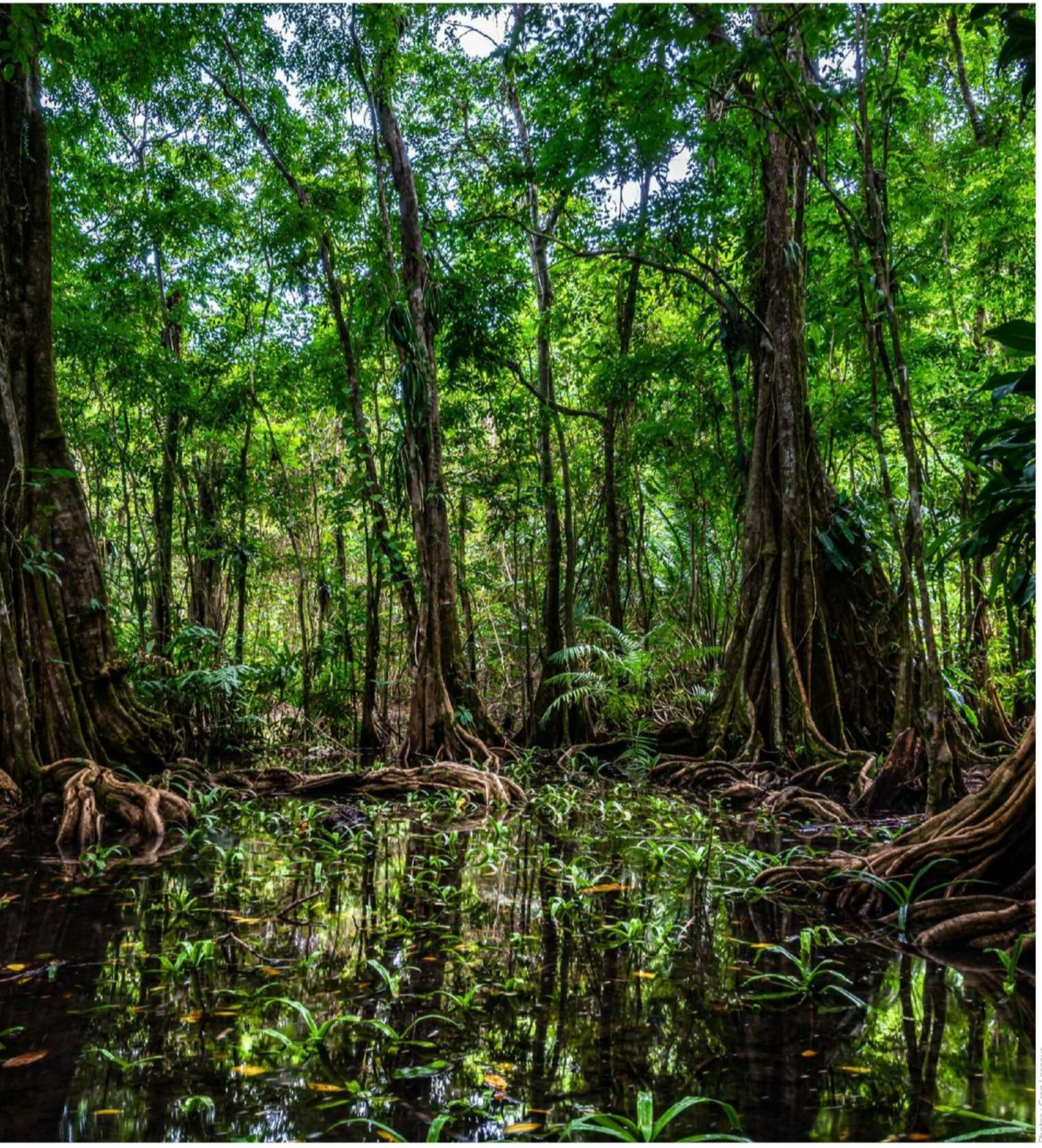
Pour l'instant, c'est au bout de la piste d'atterrissage qu'il n'y a personne... Le chauffeur attendu s'est-il fait dévorer en chemin par un puma ? Son véhicule s'est-il embourbé (un classique) ? L'unique salle de l'aérodrome est vide, à l'exception d'un policier mutique qui sue sous son gilet pare-balles, la main sur son revolver. Dehors, il n'y a que la forêt. Et ce drôle de silence fait de grésillement d'insectes et de bruissement de branches... Un calme singulier, épais comme la moiteur de l'air. Les oiseaux y ajoutent leurs trilles matinaux. De temps à autre, des singes hurleurs poussent ➳

des râles caverneux. Mais le 4x4 arrive enfin. Deux minutes de route suffisent pour comprendre : la piste est dans un sale état. Après quelques kilomètres, elle est coupée par un gué que les pluies de la nuit ont changé en un torrent limoneux. Mâchoire crispée, le conducteur accélère. L'eau brune tape sur les portières et macule le pare-brise. Le reste du chemin est à l'avenant. Une heure à être bringuebalé en longeant le littoral nord, où s'étend la baie de Drake, ainsi nommée parce que le corsaire anglais y aurait accosté en 1579. Au bout de la route, Agujitas, le principal village, 1 000 habitants. Un air de Far West. Jusque dans les années 1970, seuls quelques aventuriers et trafiquants occupaient le coin. Aujourd'hui, la plupart des voyageurs séjournent là. Écolodges et pensions bon marché se partagent la vue sur mer. C'est aussi là que débute le Drake Bay Trail, un sentier côtier de 17 kilomètres, ponctué de ponts de corde et d'anses désertes. Six heures de marche mènent à San Josecito, la plus belle plage d'Osa, empire de centaines de bernard-l'ermite vite effarouchés.

Le lendemain, réveil avant l'aube, sous peine de passer à côté du foisonnement matinal du parc national du Corcovado. Sur 42 600 hectares (quatre fois Paris), il se découvre obligatoirement accompagné d'un guide. À 5 heures du matin, Faustino Pomares Pavón, 49 ans, sonne le départ, chaussé, comme chacun ici, de bottes en caoutchouc et armé d'une longue jumelle monoculaire. L'accès au parc se fait par bateau. Débarquement pieds nus dans les vagues. Une fois sur le sable, ordre est donné de remettre illico ses chaussures. «Vu la chaleur, les fers de lance, des serpents à la morsure mortelle, seront de sortie, prévient Faustino. Et interdiction de toucher troncs et feuilles : certains végétaux sont très urticants, d'autres servent de cachette à un tas de bestioles venimeuses.» Pour l'instant, le spectacle est magique et les espèces, inoffensives : des morphos, jolis papillons bleus, virevoltent ; une colonne de fourmis transporte des fragments de feuilles dix fois plus grosses qu'elles ; un colibri à long rostre butine une fleur écarlate ; un toucan qu'on ne trouve plus que dans la région, l'araçari de Frantzius, avec son long bec arc-en-ciel et son superbe plumage jaune, rouge et noir ; puis des primates entrent en scène. «Le Corcovado est le seul des 27 parcs nationaux du pays à voir cohabiter quatre espèces de singes, et ils sont là, au complet, juste au-dessus de notre tête», indique le guide. En effet, en cherchant bien, le très discret singe-écureuil se partage les frondaisons avec le capucin à tête blanche. On aperçoit aussi l'ombre velue des singes hurleurs. Et enfin, plus haut dans les branchages, le singe-araignée, reconnaissable à sa longue queue en forme de crochet. Ne manque que le tapir de

Interdiction de toucher les végétaux : certains sont très urticants !

Le moindre tronc, la moindre feuille cache ici des surprises, tel ce lézard. Quelque 120 espèces de reptiles et d'amphibiens ont été répertoriées à Osa.



Photos : Greg Lecoeur

Voisin du Corcovado, le parc de Piedras Blancas protège une extraordinaire forêt tropicale humide primaire, dense et envoûtante.

Priorités du Costa Rica : reboiser, reboiser et reboiser encore

Sur la balançoire, en famille. Comme ce jeune et sa mère, de nombreux paresseux à gorge brune et à trois doigts *(Bradypus variegatus)*, une espèce assez commune, vivent dans le parc du Corcovado.

Baird. Un mastodonte de 300 kilos, court sur pattes, au museau allongé. Dans le parc, on en compte 400, dont on repère les bouses rondes comme des boules de pétanque.

Difficile d'imaginer que cette forêt si profuse a failli disparaître. Pourtant, au début des années 1970, avec l'achèvement du tronçon sud de la route panaméricaine, elle devint une terre à prendre. En quelques mois, le nombre d'habitants doubla pour atteindre 6 000, principalement des paysans sans terre. Lesquels défrichèrent pour cultiver, ou s'adonnèrent à l'orpaillage, très polluant. Avec la revente des bois précieux et l'envolée du cours de l'or, l'argent afflua. Chasse et pêche au gros se développèrent, attirant de riches touristes américains. Très vite, les scientifiques sonnèrent l'alerte. Et une féroce bataille débuta. Ici, personne n'a oublié le nom de Nicolás Wessberg, militant écologiste venu de Suède dans les années 1950, à qui l'on doit la création de plusieurs réserves. En juillet 1975, il fut retrouvé mort dans la jungle du Corcovado. Assassiné par son guide, sans doute pour protéger les intérêts des chercheurs d'or et des bûcherons. Ce fut un électrochoc : le parc fut créé dans la foulée. «160 familles furent déplacées et des centaines d'hectares replantés», raconte Ocduber Cruz Segura, 60 ans. Cet écogarde fit partie des déplacés. «J'avais 12 ans, se souvient-il. Mes parents reçurent une somme en compensation, et une parcelle nous fut allouée.»

Osa est aujourd'hui la plus belle vitrine de la politique environnementale du Costa Rica, dont le reboisement à l'échelle nationale est la priorité. Objectif : retrouver le couvert forestier d'avant 1920 et le début de la production de bananes, d'ananas, puis d'huile de palme. Mais un autre chantier occupe aussi les autorités : la lutte contre le braconnage et l'orpaillage. Des brigades spéciales se relaient pour des tournées de douze jours au plus profond de la forêt, navigant au GPS, passant les nuits dans des hamacs tendus entre deux arbres, afin de traquer les 300 à 600 chercheurs d'or illégaux – une estimation qui serait repartie à la hausse durant la crise sanitaire. Malgré tout, un cercle vertueux s'est enclenché. «Les efforts entrepris depuis plusieurs décennies ont favorisé le maintien de la faune, voire son retour», insiste Andrew Whitworth, de Osa Conservation. Selon l'ONG, les populations de pumas, d'ocelots, de jaguarondis et de pécaris augmentent.

Goldstein / Andia

En mer aussi, les efforts ont payé. Cap sur la réserve biologique de Isla del Caño, à 20 kilomètres à l'ouest de la baie de Drake. Le bateau file vers le large, escorté par les dauphins. À la barre, Alvaro Pacheco, 32 ans, un plongeur passionné. L'île de 326 hectares apparaît à l'horizon. Le visiteur n'a pas le droit de s'aventurer au-delà de la plage où l'on s'amarre et d'une terrasse d'observation que l'on rejoint par un court sentier. Un garde veille à ce que personne ne s'aventure dans les bosquets de *Brosimum utile*, cet «arbre à lait» que des populations venues d'ailleurs auraient planté ici entre 1500 et 700 avant notre ère. Son latex blanc était jadis utilisé pour des remèdes thérapeutiques et des rituels sacrés. D'ailleurs, une bizarrerie confirme que les lieux servaient sans doute pour des cérémonies religieuses et abritaient d'importantes sépultures : les archéologues ont retrouvé deux lourdes sphères d'un mètre de diamètre, taillées dans du granite, étranger à l'île.

Les 5 800 hectares marins protégés autour de l'île del Caño sont une merveille. Masque et tuba suffisent pour voir poissons-perroquets, tortues imbriquées, bancs de vivaneaux et de carangues... Et même un bébé requin dont l'ombre zigzague parmi les blocs de coraux. Le nageur se sent alors tout petit, poussière du monde, tant la beauté et la richesse de la nature le dépassent... Une fois de plus. ■

SÉBASTIEN DESURMONT

COMMENT ORGANISER SON EXPÉDITION

LE BON ACCÈS

Deux solutions : une *avioneta* («petit avion») avec atterrissage à Bahia Drake, ou le bateau, au départ de Sierpe. Navigation sur la rivière du même nom, au cœur de la mangrove. L'idéal ? Arriver par les airs, repartir sur l'eau !

LE BON MOMENT

La saison la plus sèche court de décembre à mai. Pluies torrentielles entre septembre et novembre. Pour voir les baleines à bosse, c'est de fin décembre à mars pour celles venant du nord, et de juillet à septembre pour celles qui viennent du sud.

LE BON GUIDE

Obligatoire pour entrer dans le parc national. Bien se faire préciser la taille du groupe (si possible pas plus de six personnes) et l'itinéraire. La prestation comprend le trajet en bateau jusqu'à l'une des deux entrées du parc. Plutôt que San Pedrillo, la plus proche, privilégier l'entrée de Sirenas, plus éloignée mais plus foisonnante.

LE BON ÉQUIPEMENT

Ici, tous portent des bottes en caoutchouc. La boue fait partie du décor. Prévoir des chaussures montantes, une chemise à manches longues et un pantalon pour éviter les piqûres (moustiques, araignées...) et le contact avec certaines plantes urticantes. Un tee-shirt de nage pour le *snorkeling*. En arrivant, s'offrir l'indispensable dépliant plastifié *Morning Walk*, avec les images des espèces remarquables.

TEXTE : SÉBASTIEN DESURMONT – PHOTOS : VINCENT ESCHMANN

Sous les masques des Borucas, l'histoire

CHAQUE ANNÉE, LES AMÉRINDIENS BORUCAS COMMÉMORENT LA LUTTE DE LEURS ANCÊTRES CONTRE LES CONQUISTADORS LORS D'UN GRAND FESTIVAL. MAÎTRES DANS L'ART DES MASQUES, ILS INCARNENT LES ESPRITS DE LA FORÊT DRESSÉS FACE AUX ENVAHISSEURS.

Les masques borucas – comme ici celui de la harpie féroce, un aigle aujourd'hui éteint au Costa Rica – puisent dans un panthéon païen inspiré de la faune.

Photos : Vincent Eschmann / Zeppelin

La communauté boruca, jadis présente sur un vaste territoire du Costa Rica au Panama actuels, ne compte plus que 2 500 membres.

Tout est dans la taille imposante du mollet. C'est à ce détail anatomique que l'on distingue les meilleurs sculpteurs de masques chez les Borucas, l'un des huit peuples autochtones du Costa Rica. Telle est la première leçon que l'on reçoit en se rendant chez Lourdes Frasser Rojas, 56 ans. Sa maison-atelier se situe en retrait d'un hameau sans charme nommé lui aussi Boruca, au cœur de la communauté, dans la vallée du Térraba, dans le sud du pays. Une région où les routes goudronnées restent rares, où la terre est aussi rouge que les forêts sont vertes et où se dupliquent derrière chaque vallon les mêmes villages silencieux aux modestes cases en béton serrées autour du terrain de foot, de l'église, de l'école et de la *pulpería* (épicerie). Pieds nus sur la terre battue, Doña Lourdes est assise sur une vieille chaise pliante, le corps penché en avant. Sa peau de bronze perle de sueur et ses yeux sombres fixent ardemment le morceau de balsa blond qu'elle est en train de façonner. Serré entre ses genoux comme dans un étau, l'objet prend peu à peu les traits d'un jaguar, l'esprit suprême de la forêt, un des totems les plus sacrés. «Il symbolise la souplesse et l'intelligence du

Pour les jeunes, porter le masque d'un guerrier ou d'un esprit de la forêt s'apparente à un rite de passage à l'âge adulte. Pour les anciens, c'est une façon de transmettre un pan de leur histoire.

Lors de la *Fiesta de los Diablitos*, christianisme et anciennes croyances animistes se mêlent. Ce sont les conquistadors qui nommèrent *diablitos* («petits diables») ces païens en qui ils voyaient des démons.

Entre les genoux de Doña Lourdes, le bois prend peu à peu les traits du jaguar

guerrier», explique-t-elle, tandis que son ciseau à bois s'enfonce dans ce matériau tendre. Tout semble si facile... Pourtant, savoir ciseler les visages des divinités et des esprits protecteurs de la nature réclame des années de pratique. D'où les mollets... Contractés des heures durant alors que les copeaux s'amoncellent au sol, ils se musclent à mesure que l'expérience s'accroît. «Les avoir gros et saillants est une fierté !», s'esclaffe Lourdes.

Le jaguar symbolise l'esprit guerrier des Borucas.

Sa remarque est loin d'être une boutade, car le masque, pour les Borucas, est bien plus qu'un témoignage folklorique de leur présence sur l'isthme centraméricain depuis quinze mille ans. À l'instar des autres premières nations du pays, qui ne représentent plus que 2,5 % de la population costaricienne, ces anciens semi-nomades forment de nos jours une minorité d'à peine 2 500 membres. Pourtant, tous les Ticos (surnom des Costaricains) connaissent leurs masques extravagants. Peints de couleurs vives et parfois sertis de plumes ou de feuillages, ces derniers représentent des figures issues de la faune locale (grenouille, singe, toucan, puma...). Ils sont devenus l'un des souvenirs favoris des touristes. On en trouve partout, jusqu'aux caisses des stations-service ou des supérettes. Aucun risque de tomber sur une pâle contrefaçon : chaque pièce est signée de la main de l'artiste.

Mais les masques borucas sont avant tout les stars de la *Fiesta de los Diablitos*. Officiellement reconnue en 2017 comme patrimoine immatériel du pays, cette «fête des petits diables» se tient chaque année au cœur de la réserve, du 30 décembre au 2 janvier, et met inlassablement en scène la lutte des Borucas face aux conquistadors. «Une manière de rappeler que nous sommes ceux que les Espagnols n'ont jamais réussi à mater», assure Lourdes Frasser Rojas. Les historiens le confirment : en 1502, l'arrivée de ➳

Le masque du taureau incarne l'envahisseur espagnol auquel les Borucas donnèrent jadis du fil à retordre. Il sera roué de coups à l'issue de la fête. Les adolescents du village de Boruca, eux, cherchent leur place entre tradition et nouvelles technologies.

Christophe Colomb donna son nom au pays : la *costa rica*, la côte riche, tant les marins étaient ébahis par les parures en or portées par les indigènes. Les colons entreprirent de faire main basse sur ces richesses, mais au bord du fleuve de Térraba, rien ne se passa comme prévu... En 1562, le gouverneur Juan Vázquez de Coronado, las de guerroyer en vain, résumait son désarroi face aux indomptables Borucas par une formule restée dans les mémoires : «Ils sont plus grands que n'importe quel Espagnol !»

Chaque année, la fête attire des milliers de spectateurs, dont de nombreuses figures politiques. Pendant que le reste du pays se met sur son 31 pour le réveillon de la Saint-Sylvestre, les Borucas, eux, peaufinent leurs costumes. Le premier jour, des hommes masqués font la tournée des maisons, mimant le recrutement des guerriers, avalant à chaque escale une rasade d'alcool de maïs, un tord-boyaux «maison». Les jours suivants, processions et danses s'enchaînent jusqu'au

Un masque de diablito, *surnom assumé des Borucas.*

combat final où les guerriers masqués mettent à mort – symboliquement – l'envahisseur. Dans cette drôle de corrida, un participant est chaque année désigné pour porter le masque du taureau, incarnation du Vieux Continent, autrement dit, du vaincu. Bardé de chaînes tel un supplicié, le personnage cornu reçoit une pluie de coups et d'insultes. Après quoi, son masque brûle dans un grand feu de joie.

Dans les années 1940, l'archéologue et ethnologue américaine Doris Z. Stone, spécialiste de l'Amérique centrale précolombienne, vint enquêter sur ce peuple de durs à cuire. Dans son livre *The Borucas of Costa Rica* (1949, non traduit en français), elle décrit cette «danse tauromachique» qui remonte, affirme-t-elle, à l'époque coloniale. Dans cette manifestation qui mêle résilience et reconstruction historique, les masques piochent dans la mémoire animiste d'une tribu christianisée depuis belle lurette. «Tout ce que l'on taille est un symbole, explique Doña Lourdes. La loutre incarne l'esprit de l'eau, le papillon, celui des anciens, le singe, la nature qui soigne. Chaque masque est un acte de résistance pour sauver nos traditions.»

La fête est aussi le meilleur moment de l'année pour faire des affaires. Avec l'afflux de spectateurs, les ventes de masques explosent. Pour Lourdes, une des rares femmes à exercer ce métier, ce succès est «une belle revanche». Sur la pauvreté, d'abord. Orpheline à l'âge de 5 ans, privée d'études faute d'argent, elle rêvait que ses quatre enfants soient, dit-elle, «des Amérindiens

Sous ce jaguar, un collégien s'amuse. À l'école, deux jours par semaine sont dédiés à l'apprentissage de la langue et des traditions borucas.

La loutre ? Elle représente l'esprit de l'eau. Le singe ? La nature qui soigne

instruits et diplômés, la première génération à être vraiment libre». Grâce aux revenus tirés de son art, «ils sont gérant d'entreprise, comptable, professeur et styliste», énumère fièrement Lourdes. Pour aider les femmes à suivre son exemple, elle a fondé en 2000 l'association So Cagrú («les matrones guerrières» en brunca, la langue des Borucas), qui fait vivre une quinzaine de familles. Sa communauté revient de loin. En 1977, la *Ley Indígena*, loi sur les premières nations du Costa Rica censée protéger leurs droits sur leurs terres, fit des réserves une propriété de l'État, et de leurs habitants, des locataires à titre gracieux. Pensé pour éviter les expropriations, le texte poussa en réalité les gens à l'exode rural, car ils ne pouvaient plus se prévaloir de leurs terres comme caution. Les investissements agricoles s'effondrèrent et les Borucas partirent pour les plantations des multinationales fruitières ou à San José, la capitale. «Aujourd'hui, c'est la vente d'artisanat qui leur permet de rester, voire de revenir, observe le guide Keyler Valverde Duran, fin connaisseur des cultures autochtones de son pays. Elle représente plus de 80 % des revenus de la communauté.»

Aux masques s'ajoutent les tissages, affaire exclusive des femmes depuis des générations. Même modernisés pour plaire aux acheteurs, ils conservent leur couleurs traditionnelles : le rouge, obtenu à partir du tek, le jaune avec du curcuma, l'orange grâce au roucou, un fruit à épines... Pour obtenir le violet, teinte la plus recherchée, il faut des murex. Ces coquillages, pour se défendre, expulsent un liquide blanc, qui, une fois fermenté et exposé au soleil, vire au mauve, et dont était tirée jadis la pourpre impériale pour les empereurs romains. Les Borucas vont sur la côte pacifique une fois l'an afin d'en capturer. Signe que, décidément, ils n'ont rien perdu de leur superbe. ■

SÉBASTIEN DESURMONT

Toucan, hibou, reptiles... toute une faune en un visage.

TEXTE : SÉBASTIEN DESURMONT

Sur la piste du quetzal

DANS LA CORDILLÈRE DE TALAMANCA, IL FAUT SE LEVER TÔT ET DISPOSER D'UN EFFICACE RÉSEAU D'INFORMATEURS POUR AVOIR UNE CHANCE D'ADMIRER CET OISEAU AUSSI SOMPTUEUX QUE MYTHIQUE.

Au Costa Rica, on a coutume de dire que «le quetzal ne se montre qu'à ceux qui le méritent». Pour apercevoir le plus mythique des volatiles, il est vrai que quelques qualités s'imposent : de la détermination, une sacrée dose de patience, un goût prononcé pour les réveils aux aurores et une bonne résistance aux températures frisquettes... Il est 4 h 30 du matin à San Gerardo de Dota, village de 220 habitants à 2194 mètres d'altitude dans la cordillère de Talamanca, au cœur du pays. Dans la nuit finissante, il fait 4 °C et le *río* Savegre, dont on assure qu'il est le cours d'eau le plus pur d'Amérique latine, souffle son haleine glacée. Francisco Mirabelli, 52 ans, passionné d'oiseaux et de ciels étoilés, semble ne ressentir ni le froid ni la fatigue. Son téléphone dans une main, un café fumant dans l'autre, ce colosse à la carrure de rugbyman est tout occupé à son enquête. Car, pour espérer entrevoir le bout de la queue d'un quetzal resplendissant (*Pharomachrus mocinno*), il faut aussi une âme de détective. Hier soir, à peine arrivé sur le terrain, l'inspecteur Mirabelli a déjà interrogé tous ceux qu'il croisait... D'abord, une aubergiste, alors qu'elle lui servait une succulente truite au beurre, la spécialité du coin. Puis le réceptionniste de l'hôtel, sur un ton plus musclé. Et enfin, le barman, en posant sur le comptoir une poignée de *colones* (la devise costaricaine) censés lui délier la langue. Ce matin, il continue d'envoyer des messages aux lève-tôt qui constituent son réseau d'informateurs. À chaque fois, la même question : «Où l'as-tu vu pour la dernière fois ?»

C'est que le trogonidé au plumage flamboyant est du genre volage. Dérangé, il change de perchoir. «Voilà pourquoi il est en net recul partout en Amérique centrale sauf au Costa Rica, où l'on protège depuis longtemps son habitat naturel, les forêts de nuages typiques des montagnes en milieu tropical», explique Francisco. Classé «quasi menacé», l'oiseau sacré des civilisations précolombiennes (mayas, toltèques, aztèques) se fait de plus en plus rare au Mexique, où il était considéré autrefois comme la personnification de Quetzalcóatl (le serpent à plumes), une divinité de premier plan. Au Guatemala, il s'est presque volatilisé – un comble quand on songe qu'il figure sur les armoiries du pays et donne son nom à sa monnaie.

UN TEXTO SIBYLLIN RELANCE LA FILATURE : «VA CHEZ RAÚL»

Au Costa Rica, à l'abri des hautes cimes, les autorités lui ont au contraire réservé un refuge de 5000 hectares, le bien nommé Parc national Les Quetzals. On peut aussi l'observer dans la cordillère de Tilarán, dans le nord-ouest du pays. Si bien que le Costa Rica héberge de nos jours la plus importante population, avec au moins 600 couples.

Chez le quetzal resplendissant (*Pharomachrus mocinno*), seul le mâle arbore ces coloris éclatants et des plumes caudales pouvant mesurer jusqu'à 60 centimètres.

Juan Carlos Vindas / Getty Images

Dans le couple justement, c'est pour le mâle que les foules se pressent. La femelle, au costume plus terne, se fait voler la vedette par le beau gosse de la forêt à l'attribut hors norme : une longue queue fine et souple qui ondule au vent. De cette traîne d'émeraude jadis recherchée pour les diadèmes des caciques, provient son nom : *quetzal* en langue nahuatl (hier parlée au Mexique et en Amérique centrale) signifie «la longue plume verte incroyable». À quoi s'ajoutent un dos vert électrique, une crête aux reflets d'or, un bec jaune vif, un ventre rouge... Tout est séduisant chez cet as de la drague qui, lors des parades amoureuses entre mars et juin, opère des vols stationnaires au-dessus de la canopée en poussant des vocalises.

Mais ce matin, l'oiseau rare semble aussi muet qu'invisible. Rien dans les avocatiers, son arbre favori. Rien près de la rivière où il aime prendre le frais. Alors que le jour se lève dans un opéra de gazouillis, on tend l'oreille : aucun *kwah-kwah-kwah*, chant reconnaissable entre mille tant il évoque le jappement d'un chiot. Pas plus de *aiy-aiy-aiy* suraigus, son cri d'alarme. Et zéro *wee-wee-wee*, ce couplet grave que poussent en chœur le mâle et la femelle lorsqu'un prédateur approche du nid. Bref, l'enquête patine. Les minutes passent à grelotter quand un texto sibyllin sur le téléphone du Sherlock Holmes du *bird-watching* relance la filature : «Va chez Raúl.» Pas une minute à perdre. Démarrage en trombe. Arrêt devant une *pulpería*, épicerie typique des campagnes costaricaines, où attend un vieil homme. Visage fermé, bonnet noir enfoncé jusqu'aux sourcils, polaire couleur camouflage. Pas un sourire, pas un mot. De la tête, Raúl Quesada Arias, 72 ans, fait signe de le suivre. Passé son jardin, il faut gravir un raidillon boueux pour dépasser les nuages. Là-haut, le ciel est bleu. L'indic s'arrête net. D'autres sont arrivés avant. Sur un promontoire, face à un avocatier géant, des photographes armés de téléobjectifs trépignent. Reprenant son souffle, Raúl parle enfin : «Depuis six mois, le plus beau mâle que l'on puisse voir vient ici prendre son petit déjeuner.» Moyennant quelques billets glissés discrètement, Raúl montre l'endroit. Le quetzal est devenu sa poule aux œufs d'or. Dans la jumelle monoculaire, une silhouette colorée apparaît. Francisco, la larme à l'œil, fait la mise au point pour le visiteur qui l'accompagne : «*Amigo*, regarde bien et n'oublie jamais ce que tu vas voir, dit-il solennellement. Voici, pour toi qui le mérites, le plus bel oiseau de la planète Terre.» ■

SÉBASTIEN DESURMONT

10 expériences à vivre au pays de la *pura vida*

NORD

1 / UNE RANDONNÉE CHEZ «LA VIEILLE»

Voir le Costa Rica sans approcher un volcan en activité ? Impensable ! Le parc national, peu fréquenté, du Rincón de la Vieja (le «Coin perdu de la vieille»), qui culmine à 1895 m, impressionne par ses fumerolles, geysers et mares de boues bouillonnantes, témoignages d'une vie géothermique trépidante. Et après avoir crapahuté sur les sentiers, on se délasse dans les sources chaudes...

2 / LA DESCENTE DU SARAPIQUÍ

Même si un séisme en 2009 a modifié son cours, ce fleuve qui irrigue deux parcs nationaux reste le royaume du rafting, avec quantité de rapides sillonnant une végétation exubérante. Sensations fortes garanties !
Mais c'est aussi l'occasion d'observer sous un angle inédit la faune et la flore, en particulier les nombreux oiseaux visibles sur les rives, comme le très rare ara de Buffon.

NORD-EST

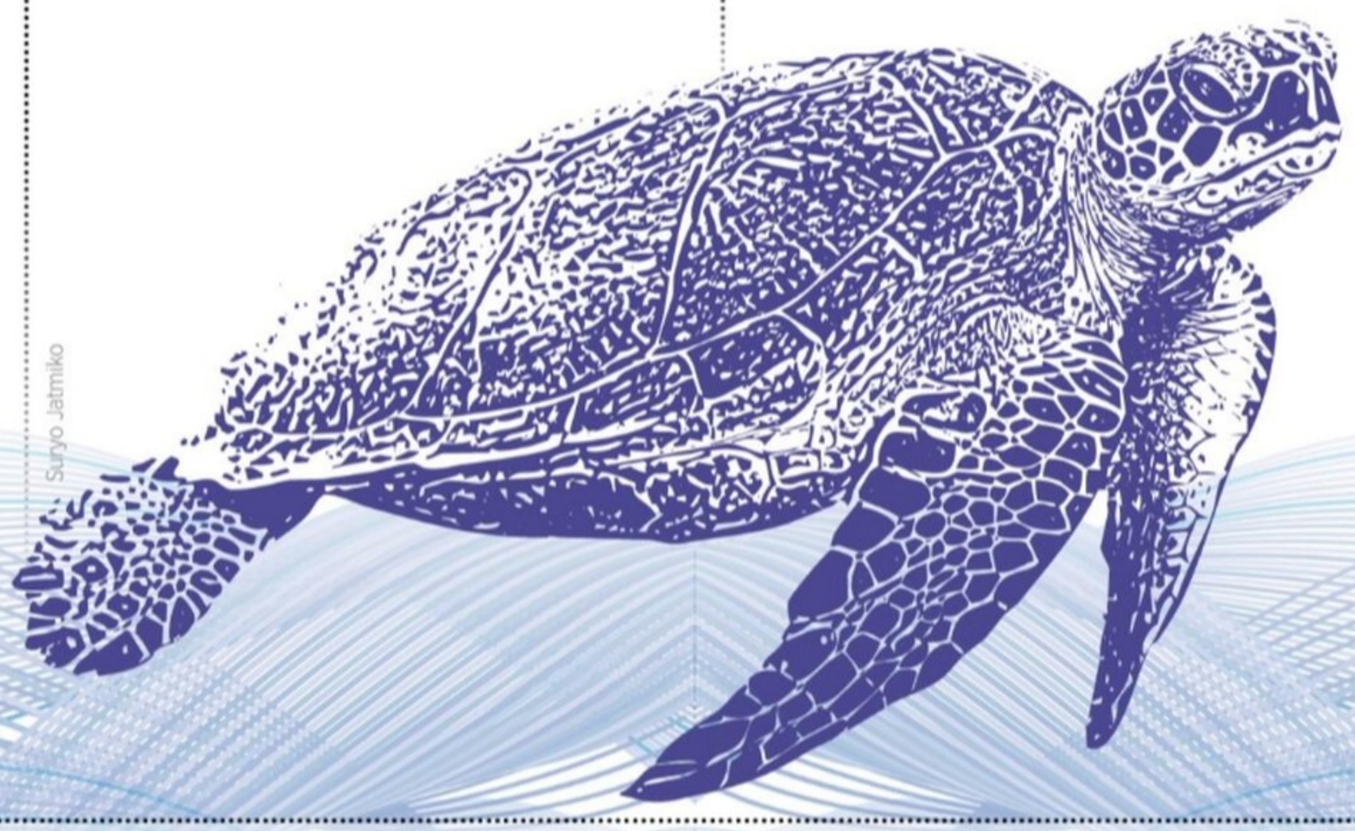
3 / UN VILLAGE AU CHEVET DES TORTUES DE MER

Se rendre à Parismina, hameau de pêcheurs coincé entre le parc de Tortuguero et la mer des Caraïbes, est une aventure : on n'y accède qu'en remontant un fleuve en bateau. Là, les plages sont le refuge des tortues luths, tortues vertes et tortues imbriquées, protégées par différents programmes auxquels on peut participer. L'Association sauvons les tortues de Parismina (Astop) gère notamment une écloserie. *parisminaturtles.org*

NORD-OUEST

4 / UNE PÉNINSULE À L'ABRI DES FOULES

Avec ses longues plages désertes, la péninsule de Nicoya est le refuge ultime. En longeant le littoral, on s'aventure sur le long croissant de sable gris qui borde la bourgade de Sámara. Un site à l'abri des foules, très loin de l'affluence sur les plages du nord de la péninsule. Plus au sud, la réserve naturelle de Cabo Blanco, longtemps interdite à tout visiteur, l'est encore le lundi et le mardi, afin que la nature se repose.



Suryo Jatmiko

CENTRE

5 / À LA DÉCOUVERTE DES MEILLEURS CRUS

À San Pablo, la *finca* La Chumeca fait pousser un arabica d'exception depuis cinq générations. Jorge Ureña Pacho, 31 ans, sombrero sur la tête, y raconte le métier de caféiculteur d'élite. Tout commence par une dégustation dans les règles de l'art : café dosé au milligramme et eau bouillante purifiée. Puis on arpente les cultures en terrasses qui offrent des panoramas magnifiques sur la région. Réservations : *chumecacafenatural@gmail.com*

6 / UNE HACIENDA PLEINE D'HISTOIRE

Dans les vallons verdoyants de San Cristóbal, La Lucha Sin Fin («La Lutte sans fin»), ancienne propriété de José Figueres Ferrer (1906-1998) est un musée autant qu'un lieu de pèlerinage. Président du Costa Rica à trois reprises, «Don Pepe» a aboli l'armée en 1949 et instauré un régime social-démocrate. Visiter sa demeure permet d'entrer par la petite porte dans l'histoire du pays. *museodonpepe.cr*

7 / DANS L'ANCIENNE CAPITALE COLONIALE

Fondée en 1563, Cartago, la première capitale du pays, plusieurs fois détruite par des séismes, mérite une escale. Outre les ruines cyclopéennes de sa première église, son immense basilique abrite la Negrita, la Vierge noire, sainte patronne du pays. À la sortie de la ville, on se perd dans la vallée d'Orosí, avec pour toile de fond les volcans Irazú et Turrialba, et on se promène au jardin botanique Lankester, riche d'un millier d'espèces d'orchidées.

8 / L'UNE DES PLUS BELLES VUES QUI SOIT

À San Gerardo de Dota, la réserve privée (il en existe une centaine dans le pays) du Savegre Hotel, un écolodge installé au pied d'une superbe forêt de chênes multicentenaires, a balisé plusieurs sentiers permettant de se lancer à l'assaut du Cerro de la Muerte (la «montagne de la Mort») à 3 451 m. Par ciel dégagé, on y profite d'une vue panoramique à couper le souffle, avec le Pacifique d'un côté, et la côte caraïbe de l'autre. *savegre.com*

OUEST

9 / UN PEU DE FARNIENTE SAUVAGE SUR LA PLAGE DE PALO SECO

Seule une piste en terre relie ce ruban de sable couleur chocolat au reste du monde. Outre les oiseaux, innombrables dans la mangrove, l'île Damas, accessible en kayak, abrite une faune fascinante : paresseux, iguanes vert, fourmiliers nains... Les surfeurs y sont les bienvenus !

Jon Arnold Images / hemis.fr

SUD-EST

10 / UNE IMMERSION DANS LA «PETITE JAMAÏQUE» DE PUERTO VIEJO

Dans cette ville qui accueille de nombreux immigrés jamaïcains, on vit à l'heure afro-caribéenne, se régalant des *rice & beans* et des *patties* (une sorte d'*empanadas*). De là, on s'aère sur les plages du parc de Cahuita ou de Gandoca-Manzanillo. C'est aussi depuis Puerto Viejo que s'organisent les excursions à la rencontre des Amérindiens bribris.

ILS NOUS ONT AIDÉS POUR CE VOYAGE

Les Maisons du Voyage, agence spécialiste du Costa Rica nous a aidés à réaliser ce dossier. Labellisée ATR (Agir pour un tourisme responsable), elle propose une grande variété de voyages sur mesure ou en circuit accompagné. L'un d'entre eux, Costa Rica Intime, retrace l'itinéraire de notre reporter. *maisonsduvoyage.com/amerique/costa-rica* ; Air France dessert l'aéroport de San José en direct depuis Paris jusqu'à cinq fois par semaine en A350 (émissions de CO_2 et empreinte sonore réduites) *airfrance.fr*

TEXTE : QUENTIN MÜLLER – PHOTOS : MATTIA VELATI

PATRIMOINE

À LA RESCOUSSE DES JOYAUX DU YÉMEN

Des cités millénaires ravagées, des musées archéologiques bombardés, des antiquités volées… La guerre civile qui a éclaté en 2014 n'épargne rien ni personne. Ni la population qui fait face à une effroyable crise humanitaire, ni les vestiges qui témoignent du glorieux passé de l'ancienne Arabie heureuse. Des trésors inestimables qu'ONG et institutions tâchent pourtant de sauver.

Tout est calme aujourd'hui dans les petites rues pavées de Shibam, fondée 300 ans avant notre ère… Mais en 2019, des attentats ont fragilisé les fondations d'édifices centenaires…

Dans l'Hadramaout, pour ne pas être engloutis par les *wadis* qui sortent souvent de leur lit à la saison des pluies, les hameaux ont été érigés en hauteur, comme ici, Haid Al-Jazil, bâti en argile et en paille.

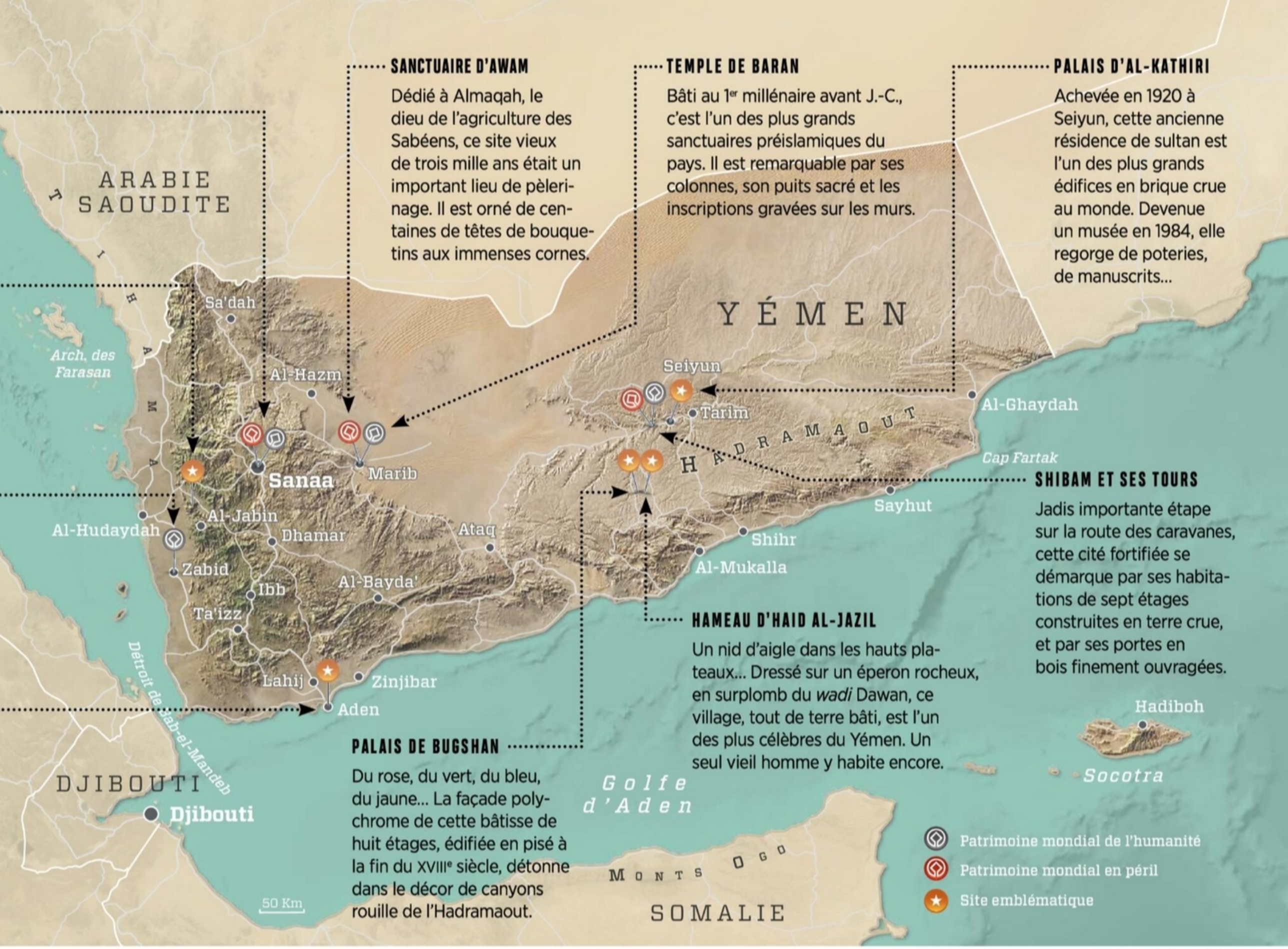
DES MAISONS EN TERRE, PERCHÉES TELLES DES FORTERESSES, VEILLENT SUR LES CANYONS

La lumière est déclinante et la grande orbe au loin nimbe le trône de la reine de Saba d'une lueur safranée. Pour le week-end, le vieux gardien a ouvert les grilles du temple de Baran, non loin de Marib, une ville historique du centre du Yémen. Un garçon promène son troupeau de moutons. Un couple prend la pose devant les six piliers du panthéon. Et des femmes en niqab noir observent leurs enfants courir entre les ruines... Le site, inscrit en janvier par l'Unesco sur la liste du patrimoine mondial en péril, fait partie de l'ancien royaume de Saba (VIIIe siècle av. J.-C. - IIIe siècle ap. J.-C.). Grâce à la construction, à la même époque, du plus grand barrage du monde, la région, bordée de montagnes arides et d'un désert hostile, fut le foyer florissant de la civilisation yéménite. L'agriculture irriguée par d'ingénieux canaux et les caravanes d'encens et de myrrhe remontant vers le Levant contribuèrent à sa prospérité. Sous l'Antiquité, d'autres royaumes polythéistes s'épanouirent sur le territoire, Ma'în, Qataban, Hadramaout et Himyar, dont les souverains bâtirent, eux aussi, quantité de sanctuaires, panthéons, fortifications... L'avènement des religions monothéistes – le judaïsme au IVe siècle, puis le christianisme au VIe – provoqua l'abandon progressif des temples païens et les sites antiques tombèrent dans l'oubli. Les lieux de culte ne furent pourtant ni détruits ni reconvertis en synagogues ou en églises. Ni plus tard en mosquées, le peuple yéménite, quoique converti à l'islam depuis le VIIe siècle, ne leur vouant aucune hostilité. Rashad al-Faisal est venu à Marib avec des amis visiter le cœur archéologique de son pays pendant ses congés. Le jeune programmeur web porte à la ceinture un *jambiya* au fourreau vert. Les motifs de son poignard traditionnel, à l'utilité plus symbolique que guerrière, indiquent qu'il appartient à une tribu des hauts plateaux, dans le nord-ouest, près de Sanaa, la capitale. «Nous voulions admirer le trône de la reine bien sûr, mais aussi le fameux temple d'Awam et ses têtes de bouquetins figées dans la pierre [à quelques kilomètres de Baran], les vestiges du barrage et de remparts, explique Rashad. Cette architecture ancienne donne à réfléchir sur notre passé.»

Or ce passé est aujourd'hui violemment mis à mal par la guerre civile qui tourmente le Yémen [voir encadré].

LA PISCINE EST VIDE, LA BOUTIQUE DE SOUVENIRS, FERMÉE... DANS LES HÔTELS, LES RÉFUGIÉS ONT REMPLACÉ LES TOURISTES

Le gouvernorat de Marib se retrouve quasiment sur la ligne de fracture d'un pays de 30 millions d'habitants scindé en deux, avec un nord-ouest contrôlé d'une poigne de fer par des rebelles, appelés Houthis, qui ont pris le pouvoir grâce à un violent coup d'État fin 2014, et un sud-est où s'est réfugié le gouvernement légitime en déroute. Au-delà, c'est tout le patrimoine qui souffre. Outre le célèbre barrage, dont les vannes ont été bombardées, des sites majeurs ont été endommagés : la vieille ville de Sanaa, la citadelle millénaire de Kawkaban, le musée archéologique de Dhamar, aux milliers de pièces rares englouties sous les décombres à la suite de raids aériens, comme celui d'Aden, installé dans le majestueux palais du Sultan, qui a perdu une de ses ailes à cause des combats... La guerre aspirant les fonds publics, la restauration du patrimoine est reléguée au bas de la



Carte : Guillaume Sciaux

pile des préoccupations et beaucoup de monuments sont laissés à l'abandon. Heureusement, ONG, citoyens et donateurs privés se mobilisent pour préserver «le plus original et le plus riche héritage du Proche-Orient», selon Mounir Arbach, historien belgo-syrien, directeur de recherche au CNRS. «C'est le patrimoine de toute la civilisation arabe qui est en péril, insiste-t-il. Ces temples, ces maisons gratte-ciel, ces barrages, ces villes antiques, ces artefacts archéologiques sont uniques au monde. Et ils appartiennent à l'histoire de l'Humanité...»

Marib, limité à une simple rue avant 2014, est depuis devenu un espace urbain aussi important que chaotique. Des dizaines de camps de déplacés se sont greffés sur les flancs de noires collines volcaniques qui entourent le centre : là, d'inextricables réseaux de câbles électriques slaloment entre les maisons en parpaings, et des tas de gravats jonchent le sol. Les commerces de gilets porte-munitions, de *jambiya*, d'alimentation ou de bibelots attirent une clientèle originaire d'un peu partout dans le pays : la région alentour est en effet passée de 440 000 à 2,8 millions d'habitants, les citoyens lambda s'y réfugiant au rythme des frappes aériennes et de la répression menée par les Houthis.

Dans les jardins de l'hôtel Bilquis, un employé en veston observe les familles de déplacés qui pique-niquent dans le rare havre de végétation paisible de la cité. «Avant la guerre, on était très souvent complet au niveau des chambres, et ces pelouses étaient remplies de tentes occupées par des touristes étrangers», regrette-t-il. Jusqu'au début du XXe siècle, la ville était le point de chute des voyageurs américains, anglais, français ou italiens avides de visiter les trésors antiques de l'ancienne Arabie heureuse. Aujourd'hui, les piscines de l'hôtel sont vides et le mobilier montre de sérieux signes de fatigue. Dans la boutique de souvenirs, qui a fermé ses portes, les cartes postales ont ➳

Quelques piliers marquent encore l'entrée du temple de Baran, l'un des plus fameux vestiges de l'antique royaume de Saba. C'est là, dit-on, que se trouvait le trône de la légendaire reine.

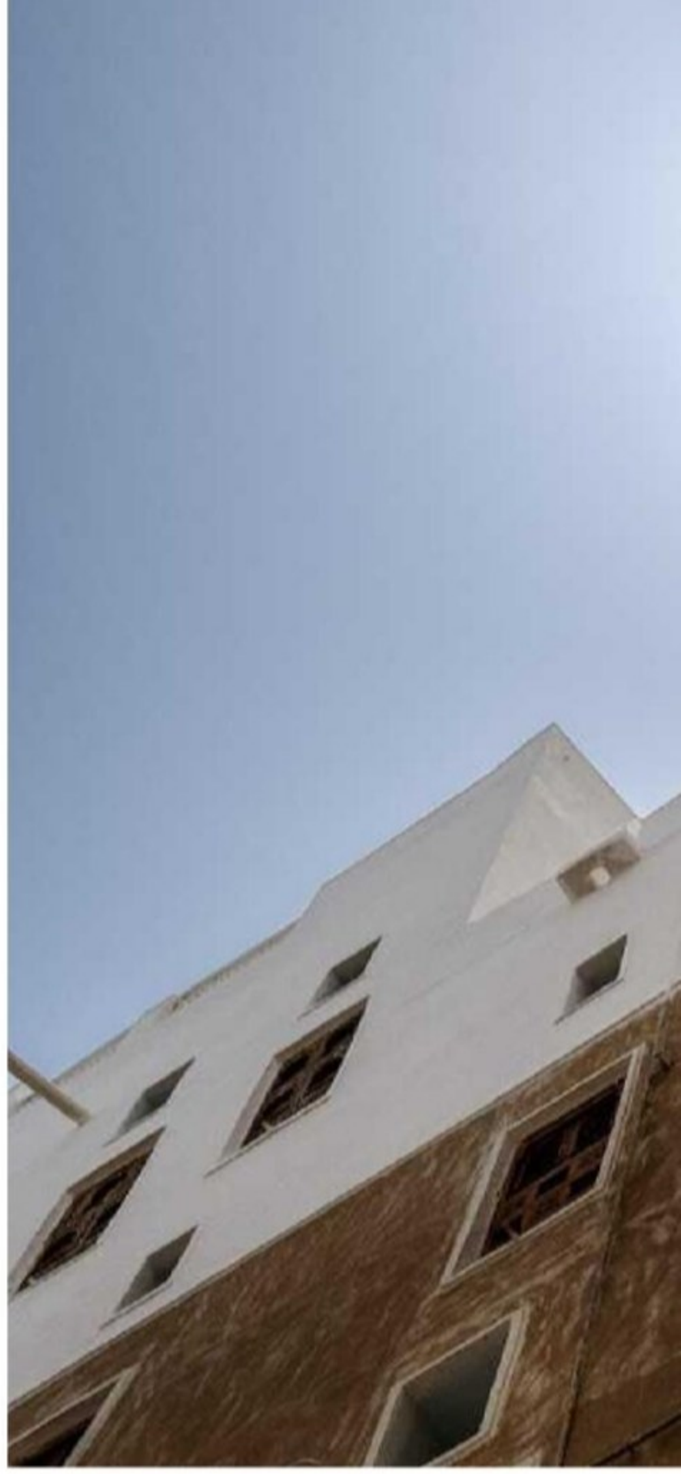
LA REINE DE SABA A-T-ELLE EXISTÉ ?

Son nom dans le monde arabe : Bilqîs. C'était une femme charismatique, raffinée, intelligente. Une femme de pouvoir, peut-être métisse. Et qui aurait régné sur un territoire immense : le royaume de Saba. Un fief situé à l'origine, vers le VIIIe siècle avant notre ère, à Marib et à Sirwah, dans le centre du Yémen, mais dont les ramifications se seraient par la suite étendues jusqu'en Éthiopie et en Somalie, avant sa disparition, au IIIe siècle après J.-C. La souveraine de Saba est mentionnée dans les textes sacrés des trois religions monothéistes, qui racontent sa visite, les bras chargés d'or et d'épices, à Salomon, et comment elle aurait posé des énigmes à ce roi réputé pour sa sagesse. Pourtant, aucun fondement historique ne vient corroborer l'existence de Bilqîs. On ne trouve nulle trace d'elle dans l'épigraphie antique. «Il n'y a même aucune preuve de l'existence d'une reine tout court à la tête d'un royaume d'Arabie du Sud», insiste l'archéologue du CNRS Jérémie Schiettecatte. Pour l'instant... Car les historiens poursuivent leur enquête.

jauni, les porte-clés et autres reproductions miniatures des monuments sont recouverts d'un manteau de poussière. Quant aux brochures touristiques, elles semblent avoir arrêté le temps...

Seul point positif pour les sites antiques : la guerre aurait enrayé la razzia d'objets archéologiques qui sévissait jusque-là. «Les zones qui étaient les plus pillées, comme Al-Jawf, situé au nord de Marib, Sirwah, à l'ouest, et Harib au sud ne le sont pas actuellement car les combats se déroulent précisément là-bas», affirme Jérémie Schiettecatte, un archéologue du CNRS spécialiste de la péninsule arabique. Les dernières constatations tirées d'images satellitaires attestent en effet l'absence d'excavations récentes. En revanche, sur eBay ou Facebook, on trouve encore aujourd'hui, pour quelques milliers d'euros, des stèles et des statuettes du royaume de Saba, souvent volées pendant l'âge d'or du brigandage, entre la fin des années 1990 et 2008. Les plus grosses pièces subtilisées à l'époque, elles, sont toujours exfiltrées en douce du pays. Ce fut le cas notamment du bouquetin de bronze du temple de Mariama, site que les archéologues n'avaient pas pu fouiller en raison des risques pour leur sécurité. Exposée en France en 2018 et au Japon en 2019, la statuette, issue d'un pillage, appartient désormais aux al-Thani, famille régnante du Qatar. «On voit les pièces dérobées les plus prestigieuses réapparaître dans des salles des ventes à Paris, Genève, Londres ou New York, puis dans les collections privées de personnes fortunées, raconte Jérémie Schiettecatte. Il suffit que plusieurs galeries complaisantes fassent affaire en se revendant l'objet à tour de rôle pour constituer un historique de certificats de propriété qui vont permettre de dresser un pedigree et de brouiller les pistes de sa réelle provenance...»

SUR INTERNET ET DANS LES SALLES DES VENTES, APPARAISSENT DES STATUETTES ANTIQUES DÉROBÉES ENTRE 1990 ET 2008



Totalement absents de Marib, les visiteurs internationaux fascinés par l'histoire et la géographie du Yémen sont, pour certains, de retour depuis 2019 dans l'Hadramaout, la région voisine, épargnée par la guerre. Ils peuvent atterrir à Seiyun, la capitale régionale, directement depuis Le Caire, en Égypte, sans passer par Sanaa, la capitale, toujours aux mains des Houthis. En phase d'atterrissage, l'appareil survole pendant de longues minutes une mer de lait avant que d'étranges petites irrégularités ne se dessinent sur ce sol d'apparence satiné. Ces aspérités forment ensuite des rigoles, qui finissent par se creuser pour laisser apparaître un impressionnant réseau de *wadis* et de canyons rouges, dont les falaises évoquent parfois une forme humaine. Une autre planète. Après plusieurs jours de pluies diluviennes causées par la mousson, les routes dans les gorges de Seiyun sont inondées. Enfants et adultes se baignent dans les piscines naturelles ainsi créées, barbotant entre des arbustes épineux et la roche rougeâtre. Les véhicules les plus légers sont escortés dans les torrents par des hommes poussant simultanément les quatre roues pour éviter qu'ils ne se retournent. Sur chaque flanc de canyon, des habitations en terre, perchées telles des forteresses. Certaines sont blanchies à la chaux, sur laquelle se greffent parfois des motifs colorés de bleu, d'orange ou de jaune. Ici, l'architecture semble hésiter entre le style renaissance français, les maisons troglodytes de la planète Tatooine dans *Star Wars* et les manoirs draculesques des

Tels des acrobates (en h.), des artisans repeignent à la chaux la façade d'un édifice centenaire. Toutes bâties en brique crue, les maisons «gratte-ciel» de Shibam sont très vulnérables aux intempéries. L'Unesco, qui a inscrit en 2015 cette cité historique sur la liste du patrimoine mondial en péril, finance depuis 2020 un vaste plan de restauration. L'institution a ainsi chargé des ouvriers spécialisés de former des dizaines de jeunes habitants (en b.) à leur savoir-faire.

À Tarim, les Bédouins, comme ce garçon qui veille sur les dromadaires de sa famille, peuvent encore aller et venir librement. Mais jamais sans arme !

Des enfants exécutent une danse tribale à Al-Juba. Depuis cette photo, la ville, située sur la ligne de front, a été prise par les rebelles Houthis.

Une remise de diplômes pour des femmes à l'université ? C'était impensable en 2015-2016, quand la ville d'Al-Mukalla était tombée sous la coupe d'Al-Qaïda.

Virées à cheval ou en quad, lâchers de cerfs-volants… Des familles viennent chaque jour se divertir sur la plus longue plage d'Aden.

DANS LE PAYS SCINDÉ EN DEUX, ON REPREND GOÛT À LA VIE… MAIS LA GUERRE EST ENCORE LÀ

Le vendredi, le miniparc d'attractions de Marib grouille de monde, et notamment de déplacés ayant fui le régime houthi. La ville est aussi située au cœur de l'antique royaume de Saba, dont les ruines sont inscrites depuis cette année au «patrimoine mondial en péril».

Un homme s'empresse de débarquer sa magnifique prise du jour au marché aux poissons d'Aden. Les pêcheurs aguerris comme lui savent qu'ils ne peuvent désormais plus jeter leurs lignes et filets n'importe où : beaucoup de zones du littoral ont été militarisées…

Carpates. En réalité, elle puise son inspiration dans la mémoire des commerçants et caravaniers de l'Hadramaout, subjugués lors de leurs voyages lointains par les palais indiens et indonésiens, et qui s'en inspirèrent une fois regagnées leurs pénates...

À mesure que l'horizon se dégage au fond du *wadi* Dawan, apparaît au loin Shibam. La «Manhattan du désert» comme on l'appelle communément. Les Yéménites ont coutume de dire que les immeubles de cette ville furent édifiés bien avant ceux de New York et qu'ils sont les plus vieux de la péninsule arabique. Sept étages maximum certes, mais ce n'est pas un mince exploit quand on sait que ces tours sont en terre crue. La cité a été inscrite par l'Unesco sur la liste du patrimoine mondial en 1982, quelques années après que Pier Paolo Pasolini lui eut donné un coup de projecteur en la choisissant comme décor de son film *Les Mille et une nuits*. «Shibam existe depuis 300 ans avant notre ère, mais cela ne signifie pas que les maisons datent de cette époque ; en fait, elles sont sans cesse renouvelées car elles s'affaissent avec le temps, précise Salma Samar Damluji, professeur d'architecture du monde islamique à l'université américaine de Beyrouth. Peuplée par de riches marchands, elle était jadis la capitale commerciale de l'Hadramaout. Les caravanes avaient l'habitude d'y faire étape pour échanger les marchandises qui transitaient par le désert ou l'océan Indien, puis repartaient ensuite vers Djeddah (Arabie saoudite) ou Damas (Syrie)...»

Au soleil couchant, une lumière chaude vient éclairer les façades ocre et blanches des édifices. «L'expansion de Shibam s'est faite de manière verticale et non horizontale, surtout pour ne pas empiéter sur les terres agricoles situées au nord», poursuit Salma Samar Damluji. Chaque étage a son utilité : derrière la porte d'entrée, toujours construite en bois précieux et décorée avec talent et minutie, le rez-de-chaussée sert au stockage des denrées. Le premier, lui, permet d'abriter les bêtes la nuit, le deuxième est un espace de négociations et de transactions entre hommes, tandis que le troisième et le quatrième sont réservés à la famille. «Les maisons n'ont pas de cour intérieure mais des puits de lumière appelés *shamsa*, et les plafonds, délibérément hauts, comportent des ouvertures pour évacuer la chaleur qui monte, insiste l'experte. Grâce à l'articulation des fenêtres, on peut regarder dehors sans être vu en retour. C'est très ingénieux.»

Quelque 2 800 personnes à peine vivent à Shibam aujourd'hui : avant même que n'éclate le conflit, la cité s'était vidée de la moitié de ses habitants, partis en quête de travail en Arabie saoudite. «Si la guerre s'éternise et le tourisme ne repart pas comme autrefois,

L'IMBROGLIO YÉMÉNITE

DÉJÀ 377 000 MORTS ET 4,3 MILLIONS DE DÉPLACÉS, SELON LES NATIONS UNIES. EN MOINS D'UNE DÉCENNIE, LA GUERRE CIVILE A FAIT BIEN DES RAVAGES ET ENGENDRÉ UNE GRAVE CRISE HUMANITAIRE. VOICI CINQ CLÉS POUR MIEUX COMPRENDRE CE QUI SE JOUE ACTUELLEMENT DANS CE QUE L'ON APPELAIT AUTREFOIS L'ARABIE HEUREUSE.

QUELLES SONT LES RAISONS DU CONFLIT ACTUEL ?

Fin 2014, le gouvernement yéménite sortait de trois années de grands tumultes. Les manifestations du Printemps arabe avaient sapé son autorité. Des musulmans d'obédience zaydite (une branche du chiisme, majoritaire dans le Nord, alors que le reste du pays est dominé par les sunnites), en conflit contre le gouvernement depuis dix ans, en ont profité pour fomenter un coup d'État. Se faisant appeler Houthis en mémoire de leur chef Hussein Badreddine al-Houthi, tué lors de combats en 2004, ils dénonçaient une marginalisation des zaydites par les autorités, la corruption des élites politiques et leur collusion avec les États-Unis. Ils ont réussi à prendre la capitale, Sanaa, et forcé le président Abd Rabbo Mansour Hadi et son gouvernement à la fuite.

LES PUTSCHISTES ONT-ILS DES APPUIS À L'ÉTRANGER ?

L'Iran, à large majorité chiite, arme et conseille les Houthis du fait de leur relative proximité religieuse, mais surtout de leur ennemi commun, l'Arabie saoudite. C'est pourquoi en 2015, le royaume saoudien a formé une coalition avec les Émirats arabes unis, à laquelle se sont associés une dizaine de pays arabes (Égypte, Koweït, Soudan...), pour soutenir militairement – notamment grâce à des frappes aériennes – l'ex-gouvernement yéménite, reconnu par la communauté internationale.

Les rues d'Aden ont retrouvé l'animation d'antan (en h.), mais portent encore les séquelles des bombardements de la coalition et des combats de rue qui ont permis de repousser l'assaut des Houthis en 2015. Au nord de Marib en revanche, la bataille fait toujours rage, et des fermiers, tels les membres de cette tribu (en b.), ont pris les armes pour contrer l'avancée des putschistes.

QUELS SONT LES TERRITOIRES OCCUPÉS PAR LES REBELLES ?

Depuis 2015, les Houthis règnent sur presque tout l'ouest du pays, une zone qui coïncide presque avec les frontières de l'ancien Yémen du Nord (1962-1990). La ville de Marib reste l'ultime bastion gouvernemental au nord, résistant aux assauts des insurgés. De féroces batailles y ont eu lieu en 2021, avant qu'une trêve ne vienne calmer les offensives en avril 2022.

QUELLE EST LA NATURE DU RÉGIME MIS EN PLACE DEPUIS 2015 ?

Les Houthis, qui tiennent toujours la capitale, ont instauré un pouvoir théologique dur, liberticide et obscurantiste. Depuis 2021, leur ministère de la Santé et de la Population a prohibé l'utilisation de la contraception et a encadré le prix des dots, facilitant de surcroît le mariage des fillettes. Depuis 2022, les femmes doivent être accompagnées d'un tuteur pour voyager. L'opposition politique est interdite et violemment réprimée. La plupart des journaux ont disparu. Les arrestations et condamnations sont souvent arbitraires, tandis qu'en prison, la pratique de la torture s'avère fréquente. La peine de mort a également été rétablie.

QU'EST DEVENU L'ANCIEN GOUVERNEMENT CENTRAL ?

Il s'est réfugié dans un premier temps à Aden, sur la côte méridionale. Puis ses membres ont finalement fui en Arabie saoudite et en Égypte. Car la guerre civile a aussi fait ressurgir des velléités d'indépendance de l'ancien Yémen du Sud (1967-1990). En 2019, un groupe nommé Conseil de transition du Sud (CTS) a pris les armes contre son propre gouvernement pour contrôler Aden et le sud du pays. Voulant éviter une dislocation du front contre les Houthis, l'Arabie saoudite a tenté de réconcilier les indépendantistes du sud et le gouvernement en exil. Les uns et les autres coopèrent difficilement depuis, dans un cadre reconnu par l'ONU. Une dissension qui explique en partie pourquoi les rebelles Houthis contrôlent toujours les terres conquises depuis leur coup d'État.

Lors de la mousson, cette étendue sableuse, aire de jeux préférée des enfants, se mue en un indomptable torrent. Seul un mur d'enceinte protège alors la cité millénaire de Shibam des fortes crues...

D'ÉNORMES FISSURES STRIENT LES TOURS DE LA «MANHATTAN DU DÉSERT», QUI MENACENT DE S'EFFONDRER À TOUT MOMENT

➳ on a peur que la ville ne se dépeuple complètement et ne devienne un site historique fantomatique, insiste Hassan Aideed, chargé de la préservation historique de Shibam pour l'Unesco. Or il sera impossible de continuer à rénover la cité sans sa population.» En s'infiltrant depuis les toits-terrasses jusqu'aux fondations, les eaux de pluie, qui augmentent en intensité avec le réchauffement climatique, abîment les immeubles en brique crue, au risque de provoquer leur effondrement. Plusieurs attentats, perpétrés en 2019 par les djihadistes d'Al-Qaïda qui tentent de profiter du chaos général pour s'imposer dans le pays, ont par ailleurs fragilisé les fondations de maints édifices centenaires.

En 2020, l'Unesco a donc lancé d'urgence un vaste plan de restauration, embauchant 46 artisans spécialisés et formant plusieurs dizaines de jeunes Shibamis à ce savoir-faire. En cette après-midi étouffante d'août, Awad al-Salem Hatif, un agriculteur de 41 ans, est justement venu jeter un œil à l'avancée des travaux dans l'immeuble qu'il a été contraint de quitter. Tandis qu'au deuxième étage des ouvriers s'affairent pour consolider le plafond, Awad, ému à la vue de la renaissance de la maison de son grand-père, récite un vieux poème hadrami intitulé *Le Vœu jaune* : «Porte de la boue pour toi et lâche la boue devant toi. [...] Dépasse-toi car construire une maison dans l'enceinte de la ville jaune [Shibam] est le plus grand exploit de la vie d'un homme.»

Abu Haitam, lui, n'a pas cette chance : l'homme de 74 ans aux joues creuses et aux côtes saillantes pointe d'énormes fissures sur sa maison. La porte d'entrée ne ferme plus tant la base de l'immeuble s'est affaissée. «Nous sommes deux familles de sept à vivre ici alors que ça fait dix ans que l'édifice s'effondre progressivement, et peut nous tuer à tout moment, se lamente-t-il d'une voix étranglée. J'ai alerté l'Unesco, mais ils n'aident pas, ils ne favorisent que les puissants, exactement comme l'État yéménite !» Le lendemain, l'homme en colère et d'autres propriétaires de demeures délabrées font irruption dans les locaux de l'Organisation des Nations unies. Le ton monte. Un ingénieur de la mission de rénovation, Salem Saleh ba-Ya Shout, tente de les calmer : «On a donné la priorité à des immeubles dans un état bien pire ! Une fois qu'ils seront réparés, ce sera votre tour...» Une commission uniquement composée de Shibamis a été chargée par l'Unesco de décider quels bâtiments réhabiliter, et dans quel ordre. Mais avec la guerre et le retard dans le déblocage des budgets, seuls 28 édifices ont été sauvés pour l'instant sur le demi-millier que compte la ville.

L'Unesco est aussi impliquée dans le sauvetage d'une mythique cité portuaire fondée il y a trois millénaires : Aden, qui porte les stigmates de plusieurs guérillas urbaines. La ville, où s'était réfugié le président légitime en 2014, a d'abord essuyé une offensive ratée des Houthis en 2015, puis des assauts des djihadistes de Daech et Al-Qaïda en 2016. Depuis 2019, elle est sous contrôle du Conseil de transition du Sud (CTS), un groupe qui a pris les armes dans l'espoir de restaurer les frontières de l'ancien Yémen du Sud, jadis réputé plus progressiste. Aujourd'hui, Aden a retrouvé un semblant de calme – malgré la présence de cellules clandestines houthis, qui assassinent chefs militaires, militants et journalistes...

Dans le bien nommé quartier du Cratère (*Kraytar* en arabe), situé dans la caldeira d'un volcan éteint, voitures et petites calèches tirées par des ânes se croisent incessamment. Là, les rues sont bordées de splendides édifices, vestiges d'un passé glorieux. Du temps du protec-

torat britannique (1839-1963), les conflits tribaux avaient peu à peu cessé, et Aden, située sur un verrou stratégique, à proximité du fameux détroit de Bab-el-Manded reliant la mer Rouge à l'océan Indien, s'était considérablement enrichie. Les plus belles demeures du Cratère étaient la propriété de commerçants dont le négoce était alors devenu florissant – des Juifs pour la plupart, dont les derniers ont fini par partir après la création d'Israël.

Une de ces maisons, typique avec sa façade d'un blanc éclatant parée de colonnes et sa grande terrasse circulaire close en bois finement ouvragé, fait justement l'objet d'une rénovation. Composée surtout de femmes, l'équipe d'artisans s'est attelée à dégager de magnifiques motifs en bois recouverts de... ciment ! «C'était du teck venu d'Inde, un matériau rare et cher, précise l'architecte mandatée par l'Unesco pour superviser des travaux, Hagan Haidar, 40 ans. Mais au vu du contexte, les Adénites, pragmatiques, parent au plus pressé pour que leurs maisons tiennent encore debout. Nous, qui réhabilitons actuellement une vingtaine de bâtisses, nous essayons de reproduire, le plus fidèlement possible, la splendeur passée de ces édifices...»

C'est aussi dans le Cratère qu'habitait Arthur Rimbaud, lui qui fit d'Aden son port d'attache à la fin de sa vie, à partir de 1880. Une plage du sud de la ville porte d'ailleurs son nom. On dit que c'est là que le Français avait l'habitude de se baigner. Mais aujourd'hui, pour avoir le droit de s'y rendre, il faut être accompagné par un soldat du CTS, les indépendantistes ayant jalonné le littoral de bases armées. Dans la crique, gisent de vieux moteurs de bateaux et des restes de coques. Des jeunes barbotent dans l'eau, d'autres font de l'exercice sur le sable fin pendant que des anciens, allongés nonchalamment sur des tapis de sol, palabrent en mastiquant du *qat* – des feuilles séchées d'un arbuste que l'on consomme un peu partout au Yémen pour ses effets euphorisants. De temps en temps, la quiétude est rompue par des mitrailleuses en action pour dissuader les pêcheurs un peu trop proches des zones militarisées. Des tirs de sommation qui, pour tous, résonnent comme un avertissement : la guerre est toujours là. ■

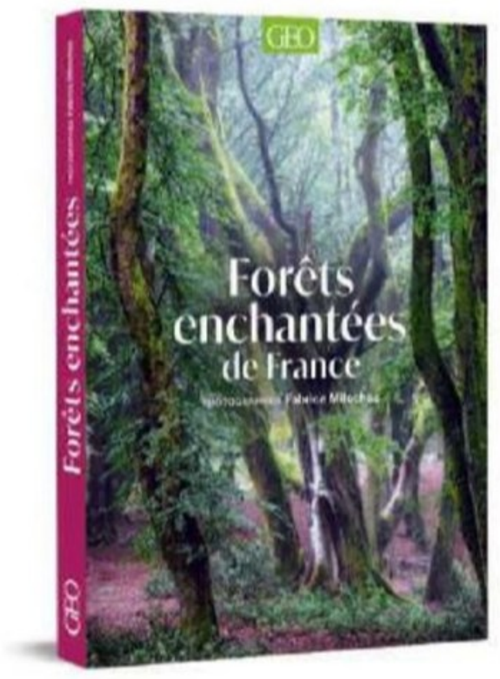
QUENTIN MÜLLER

GEO ÉDITIONS

FORÊTS ENCHANTÉES

La France hors des sentiers

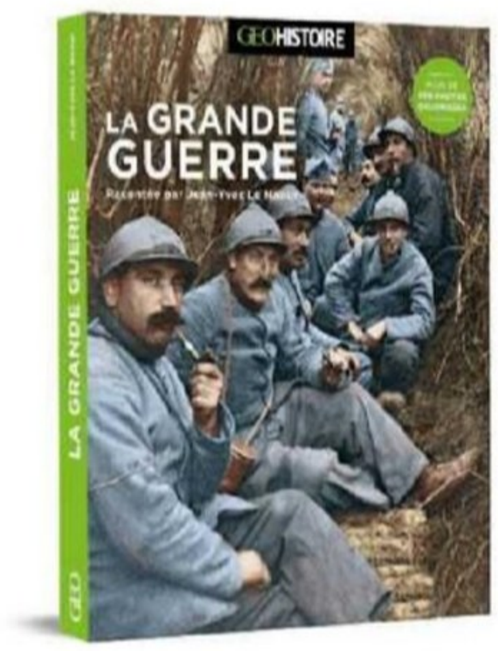
Prix 29,95€



Partir à la découverte des forêts enchantées de notre pays à travers de magnifiques photographies ! Avec ce beau livre, richement illustré, partez à la découverte de la forêt, lieu de vie, de légendes, de contes et de mystères ! On s'aperçoit en effet que, dans chaque région dotée d'une de ces forêts, les populations se la sont appropriée par le biais d'explications diverses (géants, fées, sorcières ...).

Editions GEO - Format : 23, 3 x 30 cm - Nombre de pages : 224 pages

Prix 24,99€



LA GRANDE GUERRE

Les étapes clés de la première guerre mondiale.

Cet ouvrage donne au lecteur des repères chronologiques, qui permettent de mieux comprendre le déroulement des opérations et les grandes étapes de cette sombre période, tout en plongeant dans le quotidien de ceux qui l'ont vécue. Les 300 photographies de ce livre sont issues de la revue illustrée Le Miroir, qui publiait des clichés envoyés au jour le jour par les combattants.

Éditions GEO Histoire - Format : 22,6 x 27 cm - Nombre de pages : 384 pages

TINTIN N°14 + TINTIN ET LES MÉCHANTS

L'aventure par la voie des rails

Prix 21,98€

©Hergé-Tintinimaginatio-2022

Dès la 1ère case, la fascination d'Hergé pour les trains conduit Tintin sur la voie des rails... Ses péripéties se poursuivent alors au fil des albums pour l'emmener en Chine ou en Écosse, à Chicago ou dans la cordillère des Andes. Images rares, rencontres exceptionnelles et bande dessinée, c'est toute une épopée ferroviaire qui vous attend dans ce nouveau numéro de la revue trimestrielle !

Éditions GEO - Format : 20,5 x 28,8 cm - Nombre de pages : 144 pages

Prix 16,95€

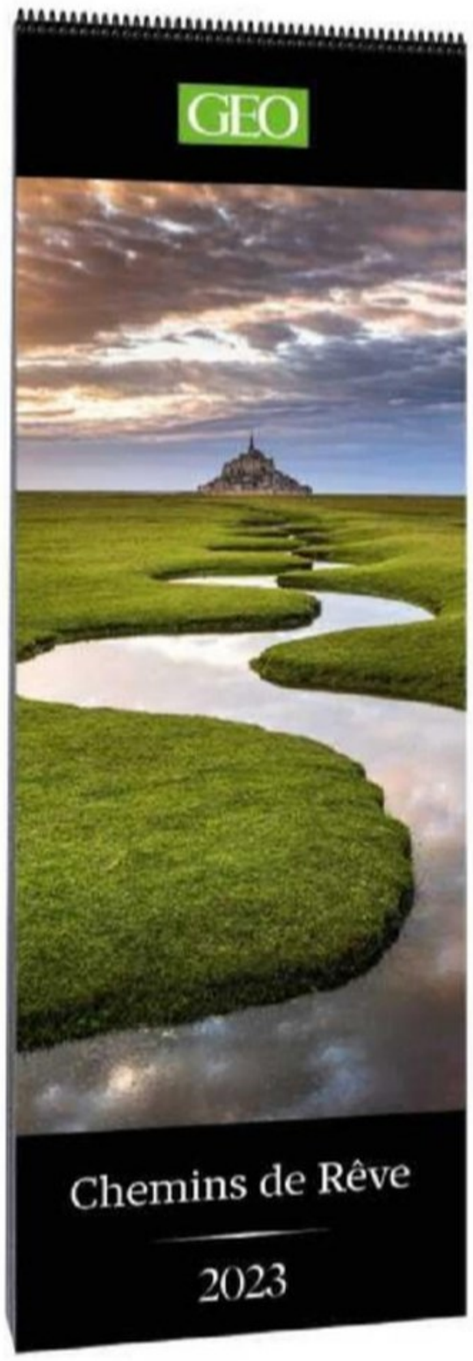
ESCAPE GAME - AU CŒUR DE L'EGYPTE

Êtes-vous prêt à relever les nombreux défis ?

Plongez au cœur de l'Égypte, dans la vallée des Rois et à Abou Simbel, pour percer le secret des pyramides et des pharaons ! Cette nouvelle boîte de jeux GEO vous propose trois escape games inédits dans le désert égyptien, sur les traces de Toutankhamon, Cléopâtre, Ramsès II et Néfertari.

Éditions GEO - Format : 20 x 25 x 5 cm - 120 cartes + 1 livre de 32 pages

NE PASSEZ PAS À CÔTÉ DE NOTRE SÉLECTION DU MOIS !



© Christophe Courteau / Naturagency

CALENDRIER VERTICAL GEO 2023

Chemins de rêve

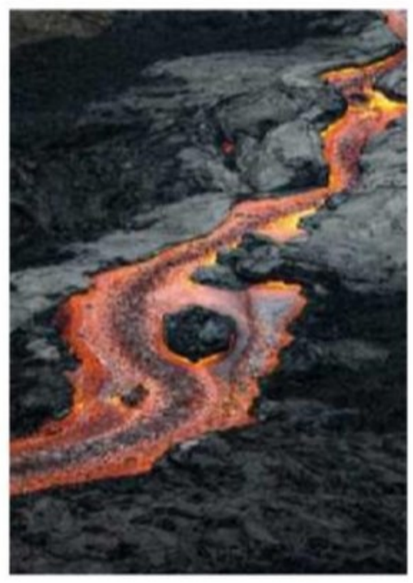
Geo vous invite dans un périple traversant la savane du Botswana jusqu'aux îles Lofoten en Norvège, en passant par les falaises de Portimão au Portugal. Plongez dans un univers magique et enchanteur à la découverte de ces points de vue sublimes. Le calendrier vertical GEO 2023 "Chemins de rêve" et ses 12 photographies vous feront découvrir les chemins sous tous leurs états dans différents lieux du Monde et vous accompagneront toute l'année.

Éditions GEO - Format géant : 24 x 69 cm - Pages : 14

Prix

31,30€

au lieu de 32,90€



POUR COMMANDEZ, C'EST FACILE !

À découper et à retourner dans une enveloppe à affranchir à :
Les Éditions GEO - 62066 Arras Cedex 9

Mes coordonnées : ☐ Mme ☐ M.

GEO529V

Nom* _____

Prénom* _____

Adresse* _____

_____

Code postal* _____ Ville* _____

E-mail* _____

☐ Par chèque à l'ordre de GEO.

Ou directement en ligne si vous souhaitez régler par carte bancaire ou Paypal.

1 Je me rends sur le site boutique.prismashop.fr

2 Je clique sur Clé Prismashop — **Situé en haut à droite de la page sur ordinateur** / **Situé en bas du menu sur mobile**

3 Je saisis la clé Prismashop GEO529 Voir l'offre

COMMENT S'ABONNER AU MAGAZINE GEO ?

❑ **Je suis déjà abonné(e) au magazine GEO** et je profite automatiquement des tarifs privilégiés.

❑ **Je m'abonne** et je profite immédiatement des réductions réservées aux abonnés.
J'ajoute au montant de ma commande **69€** au lieu de ~~78€~~ (1 an -12 numéros version papier + numérique + accès aux archives numériques).

❑ Je ne suis pas abonné(e) et je règle donc mes achats au prix non abonnés.

Nom de l'ouvrage	Réf.	Qté.	Prix unitaire en €	Total en €
Forêts enchantées	14077	.....	29,95€	.....
La grande guerre	14103	.....	24,99€	.....
Tintin n°14 + Tintin et les méchants	14109	.....	21,98€	.....
Escape game, Au coeur de l'Egypte	14093	.....	16,95€	.....
Calendrier vertical GEO 2023	14008	.....	31,30€ au lieu de ~~32,90€~~	.....

Participation aux frais d'envoi	+ 5,50 €
❑ **Je m'abonne à GEO aujourd'hui** (1 an - 12 numéros)	+ 69 €

Total général en € : .....

*Obligatoire, à défaut votre commande ne pourra être traitée. Offre valable dans la limite des stocks disponibles en France Métropolitaine jusqu'au 31/12/2023. Photos non contractuelles. La loi ne nous autorise pas à accorder une remise supérieure à 5% sur ces produits. Nous nous engageons à vous livrer dans un délai de 3 semaines. Vous disposez d'un droit de rétractation dans un délai de 14 jours à compter de sa réception pour nous le retourner à vos frais, dans son emballage d'origine, et selon votre souhait, nous nous engageons à vous le remplacer ou à vous le rembourser - pour en savoir plus voir les Conditions Générales de Ventes sur www.prismashop.fr. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978 modifiée, vous disposez à tout moment d'un droit d'accès, de rectification, d'effacement, de limitation du traitement, de portabilité des données qui vous concernent, et d'opposition au traitement pour des motifs légitimes, en écrivant au DPO de Prisma Média au 13, rue Henri Barbusse 92230 Gennevilliers Ou cil@prismamedia.com. Dans le cadre de votre abonnement ou si vous avez accepté la transmission de vos données à des partenaires du Groupe Prisma Media, vos données sont susceptibles d'être transférées hors UE. Ces transferts sont encadrés conformément à la réglementation, par le mécanisme de certification Privacy Shield ou par les Clauses Contractuelles types.

[UNE PLANÈTE À PROTÉGER]

TEXTE : SYLVAIN MOREAU – PHOTOS : JEAN-MARIE HEIDINGER

BRETAGNE

LA MYSTÉRIEUSE INVASION DES POULPES

DES BRAS VISQUEUX ORNÉS DE VENTOUSES À L'ASSAUT DES CÔTES BRETONNES… DEPUIS 2021, DE QUIBERON À BREST, LE LITTORAL EST COLONISÉ PAR UNE ARMÉE DE PIEUVRES VORACES ET FUTÉES. UNE AUBAINE POUR LES PÊCHEURS ET UN DÉFI POUR LES SCIENTIFIQUES. ENQUÊTE SUR UN CURIEUX PHÉNOMÈNE.

Un céphalopode tente de s'évader en s'agrippant à la jambe d'un marin… L'espèce avait quasi disparu de Bretagne depuis soixante ans.

Erwan Le Guilloux (à d.) et son second ont équipé leur coquillier, le *Dishual,* pour traquer les poulpes. Une reconversion forcée qui touche beaucoup de pêcheurs bretons.

Mal-mené par le roulis des vagues qui s'apprêtent à déferler sur les côtes du sud du Finistère, Jean-Baptiste Fuchs se penche au-dessus du bastingage. Le matelot saisit le piquet orné de trois fanions jaunes et noirs qui marque le début d'une filière d'une vingtaine de pots à poulpes. Saisissant le bout qu'on lui tend, son patron démarre le vire-casier permettant la remontée des pièges à un rythme régulier. Le ballet des deux marins est parfaitement réglé, leurs gestes, sûrs : Erwan Le Guilloux tend les récipients en plastique à son jeune collègue, qui les range consciencieusement les uns à côté des autres sur le pont du *Dishual,* sans même prendre le temps d'en inspecter le contenu. Ici et là, on aperçoit pourtant des ventouses... «Quand les poulpes sont dedans, c'est inutile d'essayer de les sortir ; ils sont beaucoup trop bien accrochés !», prévient Jean-Baptiste, alias «JB», qui part aussitôt attraper le récipient suivant. À peine le pêcheur a-t-il le dos tourné qu'un bras brunâtre se déroule, tâtant le bois du navire. Un deuxième suit quelques secondes plus tard, puis un troisième. Et d'un coup d'un seul, la pieuvre (l'autre nom du poulpe) se lance hors de son repaire, bientôt rejointe par des congénères échappées des pots voisins. Dans une vision digne d'un film de science-fiction, les corps visqueux se meuvent au milieu des cadavres d'étoiles de mer, à la recherche d'une brèche vers le grand bleu... JB interrompt alors son énième aller-retour pour décoller les évadées du pont en tirant dessus d'un coup sec et les jeter dans le grand bac prévu pour la pêche du jour. Outre quelques tourteaux et homards, une grosse poignée de crevettes et une caisse de rougets barbets, maquereaux et autres pageots, le *Dishual* rapporte, ce jour-là, quelque 300 kilos de poulpes au port de Loctudy. Un chiffre tout à fait correct au lendemain du gros coup de vent qui a contraint les skippers de la Route du Rhum à retarder leur départ en ce mois de novembre 2022, mais bien éloigné des 600 kilos pêchés lors d'une seule session une dizaine de jours plus tôt.

Depuis l'été 2021, nombreux sont les bateaux bretons à venir traquer le poulpe dans cette zone grande comme un mouchoir de poche, quelque part entre l'île aux Moutons et l'archipel des Glénan, au large du Finistère, où ces céphalopodes ravagent les bancs de coquillages. D'autres équipages se concentrent plutôt autour de Belle-Île ou de Groix. Après quelques mois de ➳

Grand solitaire,
Octopus vulgaris passe
sa courte vie
tapi dans les fonds,
à guetter ses proies

Manger, se reproduire et mourir... Ce carnassier passe l'essentiel de ses deux à trois ans d'existence seul, à l'affût de sa nourriture (crustacés...), qu'il capture grâce à ses huit bras.

Hennick Sorensen / Getty Images

Getty Images

➳ tâtonnements durant lesquels le mollusque a été remonté au hasard des casiers et des filets déployés en mer, les marins du coin se sont mis à le viser spécifiquement, encouragés par sa profusion et alléchés par les débouchés rémunérateurs promis par le marché espagnol. Les débarquements d'*Octopus vulgaris*, hier anecdotiques, sont devenus communs sur les criées de la région, depuis Quiberon, dans le Morbihan, jusqu'à Brest, à la pointe du Finistère (voir carte). Une abondance qui, à terre comme en mer, bouleverse les équilibres. Et interroge les scientifiques.

«Le volume est tel qu'on les vend par piles de dix caisses», constate Lucie Dufresnoy, responsable de la criée de Concarneau, dans le Finistère, où près de 1 200 tonnes de poulpes ont été débarquées au cours de l'année 2022. Soit deux fois et demie plus que l'année précédente, et 40 fois plus qu'en 2020 ! Elle s'étonne surtout de la constance des prix : «Ça ne bouge pas : le "taille 1" [deux à trois kilos] se vend 8 à 8,50 euros et le "super" [plus de trois kilos] se situe aux alentours de 9 à 9,50 euros. Ça ne fluctue jamais de plus de 50 centimes, quand le prix de la langoustine peut varier de 5 ou 6 euros du jour au lendemain. C'est totalement incompréhensible !»

Les marins l'ont d'abord perçu comme un envahisseur... En fait, l'animal vaut de l'or

Aux premiers signes de prolifération de l'animal dans les eaux bretonnes, les pêcheurs l'ont d'abord considéré comme une espèce invasive à éliminer. Ce qu'ils ignoraient alors, c'est qu'ils mettaient en fait la main sur un inestimable magot. Sur les quais de la région, on évoque des revenus exorbitants – quitte à enfreindre les règles, comme celle limitant à 400 par bateau le nombre de pièges à poulpe simultanément mis à l'eau. Certains parlent, sous couvert d'anonymat, de revenus mensuels supérieurs à 10 000 euros pour de simples matelots. Et plus encore pour leurs patrons. Une ruée vers l'or. Ce que le pêcheur Laurent Deniel, 41 ans, croisé sur un ponton de Concarneau, résume ainsi : «Celui qui dit que le poulpe ne lui a pas changé la vie est un menteur !» Lui-même a reconverti son dragueur de 9,60 mètres, au nom prédestiné d'*Octopus* – «comme le méchant de Batman», précise-t-il – pour la traque ➳

C'est à l'aide de filets (en b. à d.), de pots (en b. à g.) ou de casiers que les marins bretons pêchent le poulpe.
Des campagnes de plus en plus fructueuses tant la population de céphalopodes a explosé ces deux dernières années :
en une seule sortie en mer, les deux équipiers du *Dishual* en remontent toujours plusieurs centaines de kilos…

Des tonnes de pieuvres sont débarquées chaque jour à la criée de Concarneau. Une manne providentielle, car ces prises sont vendues à un bon prix, peu sujet aux fluctuations.

➳ des poulpes : «Ils se trouvent souvent sur les gisements de coquillages, explique-t-il. Il y avait tellement de casiers dans ces zones que je ne pouvais plus passer la drague... Il a bien fallu que je fasse autre chose.» Sans grands regrets, toutefois. Car le quadragénaire l'admet volontiers : «Forcément, j'aurais fini par m'y mettre, parce que ça rapporte et que ce serait bête de ne pas en profiter, surtout par les temps qui courent...»

Erwan Le Guilloux, 44 ans, a dû se résoudre à suivre le même chemin avec son coquillier polyvalent. «On était les premiers à se plaindre et à réclamer des réunions pour régler ces conflits sur l'occupation de l'espace maritime, raconte-t-il. Il y a une zone qui est normalement réservée aux dragueurs mais même nous, nous avons posé des pièges à poulpes dessus.» Mal placées par les marins ou déviées par les courants, les filières de casiers et de pots s'entremêlent régulièrement. Tant et si bien que le patron pêcheur de Loctudy a pris la décision de ne plus travailler de nuit, malgré de meilleurs rendements. «Le rapport bénéfices-risques n'en vaut pas la peine, estime-t-il. C'est le Far West : il y a des lignes partout ! On court un risque à avoir un tel bazar sur l'eau.» Avant d'opter pour la pêche commerciale, Erwan Le Guilloux a bourlingué de l'Afrique à l'Antarctique, au cours d'un long cursus d'études en biologie marine. De ces années passées avec les scientifiques, il a conservé un sens aigu de l'observation et de l'analyse. Pourtant, il peine à expliquer l'invasion soudaine du poulpe dans sa zone de pêche.

Et il n'est pas le seul. Martial Laurans, biologiste à l'Ifremer, l'Institut français de recherche pour l'exploitation de la mer, planche justement sur le sujet. Depuis trente ans, pas une semaine ou presque ne passe sans que ce passionné ne plonge dans les eaux de la mer d'Iroise, qui baignent le Finistère. «Les premiers poulpes que j'ai vus remontent à une dizaine d'années, dit-il. Depuis, plongeurs et pêcheurs en sortent de plus en plus. En fait, c'est un retour progressif, et non une arrivée soudaine.» Le chercheur a trouvé trace de documents qui suggèrent une présence de la pieuvre dans les flots bretons remontant à plus d'un siècle, puis a relevé «des périodes sans aucun signalement». Une présence intermittente qui lui pose question, et pour laquelle il pointe le très rigoureux hiver 1962-63 comme un tournant : «Ce fut sans doute un fait majeur. Suite à cet hiver-là, beaucoup d'espèces sont devenues bien moins abondantes : les étrilles, les coquilles Saint-Jacques...» En Bretagne, le poulpe a alors disparu des radars. Jusqu'à son retour, donc, au début des années 2010. «On peut penser qu'il a mis tout ce temps-là pour revenir et recoloniser certains endroits», poursuit Martial Laurans.

Un scénario qu'approuve Julien Dubreuil, biologiste marin et chargé de mission pour le Comité régional des pêches maritimes et des élevages marins de Bretagne : ➳

Un élève brillant mais turbulent

Utilisation d'outils, ruses pour échapper à ses prédateurs et parties de chasse spectaculaires… La pieuvre fait preuve de capacités cognitives exceptionnelles. Voici quatre de ses points distinctifs :

Une coordination parfaite. Particulièrement flexible, le poulpe n'emmêle jamais ses bras. Et pour cause : s'il ne dispose que d'un cerveau pour coordonner ses huit membres, il possède autant de ganglions nerveux que de tentacules, ce qui permet à chaque entité, en initiant une prise de décision, d'agir de façon autonome. «Les poulpes vont plutôt utiliser l'avant du corps pour saisir des objets, et l'arrière pour se déplacer, précise Lisa Poncet, doctorante à l'université de Caen-Normandie. Leurs bras permettent de récupérer des informations tactiles, mais aussi gustatives et olfactives. On peut dire qu'ils "goûtent" leur environnement avec leurs ventouses.»

Un don pour le cache-cache. Parmi les comportements observés, la capacité de camouflage du poulpe est sans doute la plus étonnante. «Il peut très facilement changer de couleur grâce à des cellules, les chromatophores, sortes de sacs de pigments, souligne Dominique Barthelemy, conservateur du milieu vivant à Océanopolis, à Brest. Si le poulpe veut devenir foncé, les sacs s'étalent jusqu'à devenir jointifs ; s'il a besoin de devenir blanc, il rétracte le contenu des sacs, laissant apparaître sa chair immaculée.» Bluffant.

Un sens de l'adaptation inouï. Selon Lisa Poncet, l'intelligence du poulpe réside surtout dans sa mémoire, dans son apprentissage spatial et social «très similaire à ce que l'on retrouve chez les mammifères», ainsi que dans son adaptation totale à son environnement. Pour se nourrir de coquillages, par exemple, «il est capable de forer un petit trou dans la coquille et d'injecter un paralysant pour qu'elle puisse s'ouvrir plus facilement, et il sait qu'il ne faut pas que ce paralysant soit injecté au même endroit selon les espèces ciblées !»

Un côté un peu distrait. Lisa Poncet, qui étudie deux espèces de céphalopodes, *Octopus vulgaris* et *Sepia officinalis* (la seiche commune), décrit la pieuvre comme un élève brillant, mais chahuteur et indiscipliné. «Quand on lui "pose des questions", comme de distinguer un rectangle vertical d'un rectangle horizontal afin d'obtenir une récompense, le poulpe est beaucoup plus brouillon que la seiche, qui a un côté calme et réfléchi. *Octopus vulgaris* se montre plus curieux, très explorateur. Et c'est même parfois difficile d'obtenir son attention !»

Henrick Sorensen / Getty Images

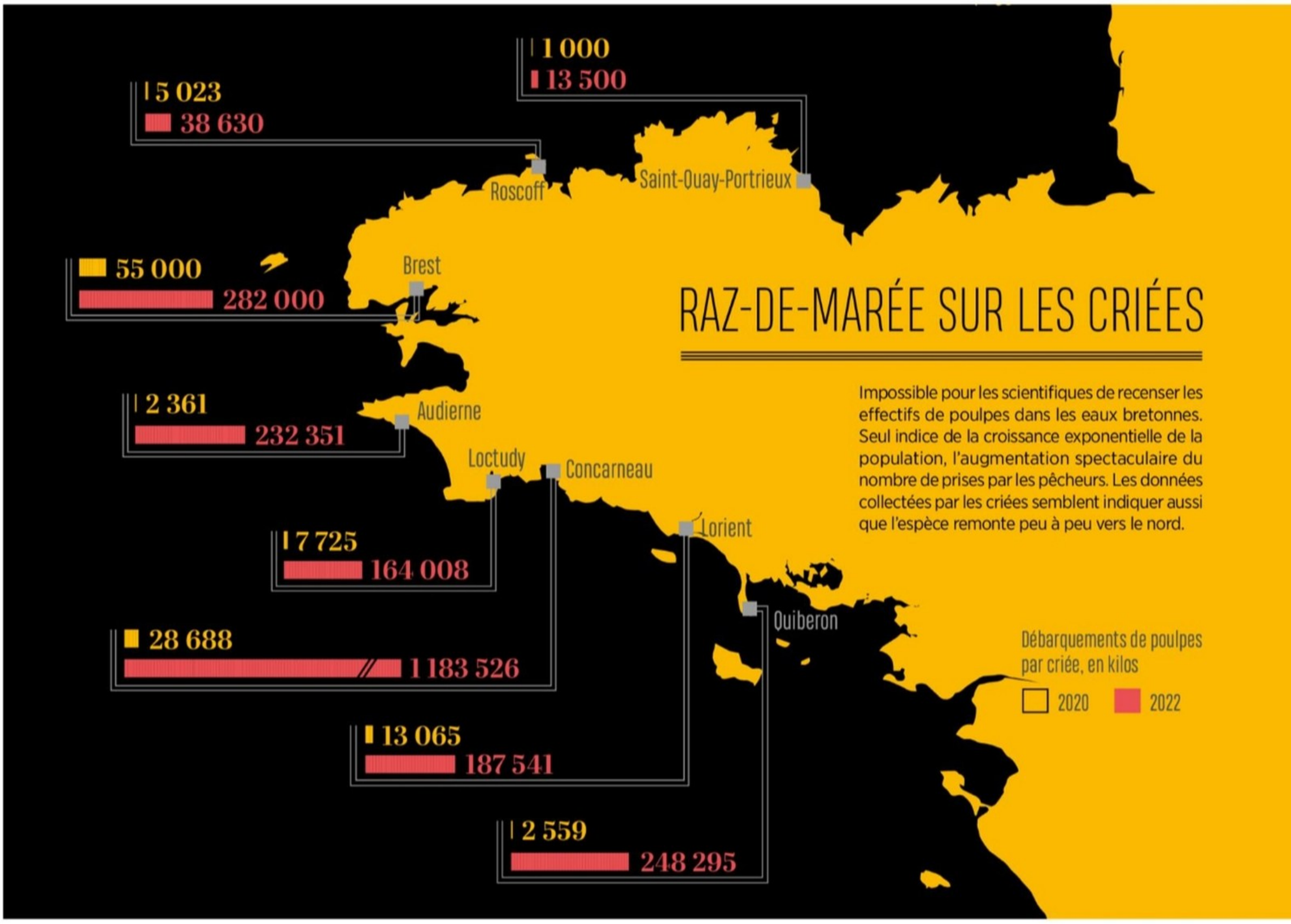
D'un appétit sans bornes, la pieuvre fait des razzias... Adieu praires et ormeaux !

➳ «Depuis une décennie, on constatait des débarquements, mais c'était anecdotique, à peine quelques centaines de kilos par-ci par-là en fonction des ports, témoigne-t-il. Et soudain, en 2021, on a observé une explosion démographique chez *Octopus vulgaris*.» Un phénomène d'autant plus étrange qu'une autre pieuvre, *Eledone cirrhosa*, également présente dans la région mais beaucoup moins recherchée par les pêcheurs, ne paraît pas se multiplier de la même façon... Comment expliquer alors cette prolifération du poulpe commun ? Le réchauffement climatique, qui affecte les océans et va de pair avec une acidification des eaux, serait-il favorable au céphalopode ? Faudrait-il chercher du côté du dérèglement de la chaîne alimentaire ? La pieuvre profiterait-elle de la très faible présence, dans la zone, de ses prédateurs, congres, murènes, dauphins, marsouins et phoques ? Plutôt que ces pistes, évoquées dans un premier temps, Martial Laurans et Julien Dubreuil privilégient aujourd'hui celle de l'«effet de seuil», résultat de la combinaison d'un nombre d'adultes suffisamment important, de conditions du milieu favorables à une excellente reproduction, ainsi que d'une bonne disponibilité de nourriture. Pour Julien Dubreuil, «le gros point d'interrogation, ce sont les modalités exactes de la conjugaison de tous ces facteurs».

Jean-Paul Robin, docteur en océanologie biologique et spécialiste de la migration des céphalopodes, écarte lui aussi l'hypothèse d'une migration massive et soudaine de la pieuvre. «Dans la famille des céphalopodes, les poulpes sont sans doute les plus sédentaires», explique-t-il. Il note deux exceptions à cette particularité : «D'abord lors de l'éclosion des œufs : les juvéniles sont planctoniques, c'est-à-dire qu'ils ont la capacité de se positionner verticalement dans la colonne d'eau mais restent tributaires des courants horizontaux pour leurs déplacements, dit-il. Ensuite en fonction de la saison : les poulpes ont tendance à aller davantage en profondeur en hiver, afin de se protéger de la dessalure liée aux précipitations. Mais on parle là de petits déplacements, qui ne se font que sur quelques milles nautiques !»

Mois après mois, les scientifiques accumulent des données et des connaissances qui, à terme, devraient leur permettre de projeter la durée, l'ampleur et les conséquences de cette prolifération dans les eaux bretonnes. Au cours de ses excursions sous-marines,

Getty Images



Martial Laurans a eu l'occasion d'observer longuement l'animal, que son œil exercé repère facilement : «Sauf exception, le poulpe ne se trouve jamais dans la colonne d'eau, où il s'exposerait sans doute trop aux prédateurs. C'est un animal benthique, c'est-à-dire qui vit sur le fond, où il met à profit ses impressionnantes capacités de mimétisme [voir encadré p. 123].»

Scientifiques et pêcheurs semblent s'accorder sur le fait que les pieuvres se plaisent à fréquenter les fonds sablonneux, où elles font des festins de mollusques et de crustacés. «En matière d'alimentation, le poulpe est assez opportuniste : il se nourrit de ce qui est le plus facile à attraper», avance Dominique Barthelemy, conservateur du milieu vivant à l'aquarium d'Océanopolis, à Brest, qui pointe notamment le goût de la bête pour la déprédation. Autrement dit, l'animal adore se repaître de proies déjà capturées dans les casiers et les filets des pêcheurs. «Si le poulpe avait une devise, ce serait "manger le plus possible pour grandir le plus vite possible"», s'amuse l'expert.

Car la vie d'une pieuvre est courte : deux à trois ans maximum. Et au cours de cette brève existence, chaque individu connaît effectivement une croissance exponentielle : une larve peut très vite atteindre sept ou huit kilos pour les plus gros spécimens. Le hic ? Les coquilles Saint-Jacques des Glénan ont déjà fait les frais de cet appétit sans bornes, en disparaissant quasi complètement. Et celles de la rade de Brest, où le poulpe a débarqué en 2022, sont promises au même sort. On ne peut pas encore tirer de conclusions pour ce qu'il adviendra de ses autres proies, mais la voracité d'*Octopus vulgaris* inquiète les pêcheurs, qui ont déjà vu les ormeaux, praires et couteaux se raréfier ces derniers mois. «Il y a une appréhension, c'est sûr. On ne sait pas de quoi demain va être fait», admet Erwan Le Guilloux, qui redoute de retrouver un écosystème ravagé le jour ➳

Cornée, iris, cristallin, rétine et, en prime, deux paupières : les yeux des poulpes sont aussi évolués que ceux des vertébrés. L'animal possède ainsi une vision remarquable, de près comme de loin, même s'il ne distingue pas les couleurs.

A. Martin / Getty Images

Une fois triés par poids, les céphalopodes sont stockés dans les chambres froides des criées. La plupart seront ensuite exportés en Espagne, un pays où la demande ne faiblit pas.

Le problème ? L'écosystème est déséquilibré par une espèce qui prend le pas sur toutes les autres

➳ où, peut-être tout aussi soudainement qu'il était venu, le céphalopode disparaîtra de Bretagne.

Car, à l'image de ce qui a déjà pu être observé au large du Sénégal et de la Gambie à partir de 1986, «on sait que la population de poulpes peut augmenter d'un coup, pour ensuite diminuer», prévient le biologiste Julien Dubreuil. En cause : la courte espérance de vie de l'animal, qui favorise mécaniquement une grande variabilité de la biomasse. «Les capacités de l'écosystème ne sont pas extensibles, poursuit le spécialiste. Il faut de la nourriture pour repaître ce grand nombre de poulpes et, à un moment, celle-ci va se trouver en quantité limitée.» Julien Dubreuil se garde de tirer des conclusions hâtives sur la durée de la surabondance d'*Octopus vulgaris*, mais s'inquiète déjà : «Le problème, c'est que le milieu est déjà complètement déséquilibré, avec une espèce qui prend le pas sur toutes les autres...»

Un constat valable dans les fonds marins mais aussi dans les criées, où le poulpe vampirise les ventes, au risque de chambouler les équilibres économiques. «Tous les pêcheurs vont sur le poulpe car c'est facile et ça rapporte, résume Lucie Dufresnoy, la responsable de la criée de Concarneau. Mais les poissonniers, eux, n'ont plus de poisson à vendre et ont peur de mettre la clé sous la porte.» Un discours alarmiste, mais qui pourrait s'avérer prémonitoire. «Quand le poulpe aura disparu du jour au lendemain comme il l'a fait dans les années 1960, les pêcheurs vont se remettre au poisson, mais pour le vendre à qui, si toutes les poissonneries ont fermé ?», s'interroge-t-elle.

Pour l'heure, le poulpe breton déferle encore sur les étals espagnols. La Bretagne, elle, paraît toujours bouder l'étonnant animal dont elle ignore tout ou presque. «La pieuvre n'est pas encore entrée dans la culture locale, constate Martial Laurans. Ici, les gens ne savent pas la cuisiner. La seiche, oui, mais pas le poulpe.» Puisqu'il faudra peut-être s'habituer à sa présence flasque sur le littoral, restaurateurs et simples apprentis cuistots sont néanmoins chaque jour un peu plus nombreux à s'intéresser à la bête. Qui sait, peut-être un jour la pieuvre deviendra-t-elle ici la star de livres de recettes et trouvera-t-elle sa place sur les tables de la région... ■

SYLVAIN MOREAU

En librairie et en kiosque

L'INCROYABLE HISTOIRE DE COMPOSTELLE

Cet ouvrage richement illustré présente les grands événements qui ont forgé la légende de Compostelle et propose de découvrir les principales routes qui traversent la France pour rejoindre les Pyrénées, ainsi que les villages, cathédrales, chapelles et autres sites remarquables qui éblouissent chaque année des milliers de pèlerins. Renée Grimaud retrace l'histoire de l'apôtre Jacques le Majeur et son lien particulier avec l'Espagne, avant de raconter les origines du pèlerinage et son formidable essor au Moyen Âge. Guerres de religion, Révolution, industrialisation, aucun bouleversement ne vint à bout de la ferveur des pèlerins qui, aujourd'hui encore, continuent d'affluer vers la cathédrale.

Les Chemins de Compostelle, 19,99 €, chez le marchand de journaux.

VERMEER DANS LE MUSÉE IDÉAL

Une laitière préparant du pain perdu, une dentellière penchée sur son ouvrage… Partenariat GEO–*Le Monde,* la revue *Le Musée idéal* propose de découvrir les pièces d'un musée imaginaire. Elle consacre ainsi sa grande exposition à Johannes Vermeer. Également dans ce numéro, une collection d'estampes japonaises et des dessins méconnus de Victor Hugo.

Le Musée idéal, n° 5, en kiosque, en librairie et à l'abonnement sur *prismashop.fr*, 14,99 €.

À la télé

GEO *Reportage*, votre rendez-vous sur Arte. Le lundi à 9 h 25

6 mars Oscar ou l'art d'apprivoiser les chevaux (52'). *Rediffusion.* En Argentine, pays du cheval, gauchos et grands propriétaires terriens mettent leurs bêtes à rude épreuve pour les dresser. Oscar Scarpati est très connu pour ses méthodes non violentes lui permettant de gagner la confiance des étalons les plus fougueux.

MedienKontor

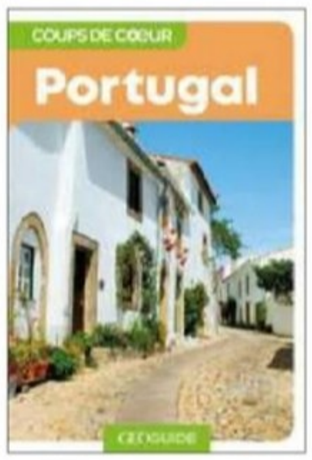
13 mars La grâce des danseuses aveugles de São Paulo (52'). *Rediffusion.* La compagnie Ballet de Cegos est une troupe fondée il y a vingt-cinq ans pour des danseuses aveugles ou malvoyantes. Cette discipline leur donne confiance en elles et un sens du maintien inédit. L'entraînement est difficile mais Geyza Pereira, qui a perdu la vue à l'âge de 9 ans, a pu devenir danseuse étoile.

20 mars Les pignons de cèdre, l'or de la taïga (52'). *Rediffusion.* Les pignons des cèdres de Sibérie sont réputés pour leur goût délicat et leurs bénéfices sur la santé. Mais ils doivent d'abord être cueillis dans les lointaines forêts du massif de l'Altaï qui s'étendent sur quatre pays (Russie, Kazakhstan, Chine et Mongolie). Une tâche ardue, toujours réalisée à la main. À l'automne, des familles entières rejoignent les montagnes pour la cueillette des pommes de pin et de leurs graines oléagineuses.

27 mars Islande, fous de foot de boue (52'). *Rediffusion.* Remporter le championnat national de foot de boue : c'est le vœu le plus cher du village reculé d'Isafjördur (nord-ouest de l'Islande), et de ses 2 600 habitants. Les joueurs ne sont plus tout jeunes mais ils continuent à se vautrer régulièrement dans la gadoue, sur un champ labouré, inondé exprès deux ou trois jours avant le match. Défoulement et adrénaline garantis !

UNE ÉCHAPPÉE AU PORTUGAL

Voici le guide idéal à emporter avec soi lors de votre prochain voyage à la découverte du Portugal. Des vibrants *bairros* (quartiers) lisboètes aux quais romantiques de Porto, des plages du Sud aux vignobles du Nord, des *quintas* roses aux villages blancs, en passant par les palais de Sintra, le port de pêche d'Ericeira, le marché de Cascais ou encore le monastère de Batalha... ne manquez rien de ces trésors ! Nos auteurs voyageurs, qui ont sillonné le territoire lusitanien pour dénicher les meilleures adresses – et les plus authentiques –, livrent leurs bons plans, conseils, anecdotes et itinéraires sur mesure pour vous aider à personnaliser votre séjour... *Boa viagem* !



GEOGuide, *Portugal*, éd. GEO/ Gallimard, en librairie, 13,90 €.

LE CHAT, CE DRÔLE D'ALTER EGO

On l'adule et il joue les indifférents. Depuis qu'il vit à nos côtés, pas vraiment domestiqué mais plus totalement sauvage, le chat a tenu de multiples rôles. Ce hors-série de GEO, qui comblera les amoureux du félin, montre comment, au travers des époques et des cultures, en Grèce, en Chine ou plus près de nous, il a changé de statut, hier simple aide à la lutte contre les rongeurs, aujourd'hui seigneur de nos foyers. Un compagnon que nous cherchons à conformer à nos désirs – souvent en vain –, que l'on emmène en voyage et qui fascine les artistes, photographes, publicitaires ou même créateurs de jeux vidéo.

GEO Hors-série *Le chat et nous*, 7,90 €, en kiosque le 22 février.

Mer en vue!

Qui l'a vécu en a gardé la trace

Dans le numéro d'avril

EN VENTE LE 29 MARS 2023

Nice et l'arrière-pays

GEO vous emmène redécouvrir *Nissa la bella* et ses environs, un art de vivre, une cuisine à nulle autre pareille et même... les coins de baignade secrets des habitants. Avec en prime, une expérience : une nuit dans le plus sauvage des parcs nationaux français, le Mercantour.

Getty Images

GEO

L'ABONNEMENT À GEO

Pour vous abonner ou pour tout renseignement sur votre abonnement

Service abonnement GEO,
62 066 Arras Cedex 9.
Par téléphone depuis la France

0 808 809 063 Service gratuit + prix appel

Depuis l'étranger et DOM-TOM :
0033 1 70 99 29 52 (coût selon opérateur).

L'abonnement à GEO, c'est facile et rapide sur prismashop.fr/geo

Anciens numéros :
prismashop.fr/anciens-numeros-geo

Abonnement pour un an / 12 numéros : 78 €

Editions étrangères :
Allemagne : Tél. 00 49 40 5555 7809 -
e-mail : abo-service@guj.de

ARPP autorité de régulation professionnelle de la publicité

Notre publication adhère à ARPP et s'engage à suivre ses recommandations en faveur d'une publicité loyale et respectueuse du public. Contact : contact@bvp.org ou ARPP, 11, rue Saint-Florentin -75008 Paris

ACPM

Certifié PEFC
Ce produit est issu de forêts gérées durablement et de sources contrôlées
PEFC 10-31-1537 www.pefc-france.org

RÉDACTION GEO

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex
Standard : **01 73 05 45 45**
(Pour joindre directement votre correspondant, composez le **01 73 05** + les 4 chiffres suivant son nom)

Rédactrice en chef : Myrtille Delamarche
Secrétariat : Dounia Hadri (**6061**)
Rédactrice en chef adjointe : Catherine Segal
Directrice artistique : Delphine Denis (**4873**)
Chef de service photo : Valerio Vincenzo
Chefs de service : Anne Cantin (**4617**), Cyril Guinet (**6055**), Aline Maume-Petrović (**6070**), Nadège Monschau (**4713**), Mathilde Saljougui (**6089**)
Service photo : Christine Yvaren (**5930**), chef de service adjointe ; Nataly Bideau (**6062**) et Jackie Péraud (**4591**), chefs de rubrique, Fay Torres-Yap / Bluedot (É.-U.)
Maquette : Thibaut Deschamps (**4795**), Béatrice Gaulier (**6059**), Christelle Martin (**6059**), chefs de studio ; Patricia Lavaquerie, première maquettiste (**4740**)
Premier secrétaire de rédaction : Nicolas Bizien (**5844**)
Cartographe-géographe : Emmanuel Vire (**6110**)
geo.fr et réseaux sociaux : Camille Moreau, chef de rubrique ; Chloé Gurdjian (**4930**), Nastasia Michaels (**4878**) et Lola Talik (**4754**), rédactrices ; Roxane Merlot (vidéo) ; Élodie Montréer, cadreuse-monteuse (**6536**) ; Marianne Cousseran, social media manager (**4594**) ; Claire Brossillon, community manager (**6079**)
Comptabilité : Carole Clément (**4531**)
Fabrication : Stéphane Roussies, chef de groupe (**6340**), Mélanie Moitié, chef de fabrication (**4759**), Jeanne Mercadante, photogravure (**4962**)
Ont collaboré à ce numéro : Christelle Denis, Élodie Descamps, Delphine Dias, Marion Fontaine, Delphine Le Feuvre, Mathilde Ragot

Magazine mensuel édité par PM PRISMA MEDIA

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex
Société par actions simplifiée au capital de 3 000 000 euros d'une durée de 99 ans ayant pour présidente Claire Léost. Son associé unique est : la société d'investissements et de gestion 123 - SIG 123 SAS.

Directrice de la publication : Claire Léost
Directrice exécutive Prisma Media : Pascale Socquet
Directrice de la rédaction : Marion Alombert
Directrice Marketing et Business Développement : Dorothée Fluckiger
Global marketing manager : Hélène Coin **Brand manager :** Noémie Robyns
Directrice des Événements et Licences : Julie Le Floch-Dordain

PUBLICITÉ
Directeur exécutif PMS : Philipp Schmidt (**5188**)
Directrice exécutive adjointe PMS : Virginie Lubot (**6448**)
Directeur exécutif adjoint PMS : Bastien Deleau (**5030**)
Directrice déléguée : Maria Isabelle de Saint Bauzel (**4676**)
Directrice publicité : Diane Mazau
Industry director Automobile : Dominique Bellanger (**4528**)
Planning manager : Sandra Missue (**6479**)
Directeur délégué Creative room : Karl Pilote
Directeur délégué Data room : Jérôme de Lempdes (**4679**)
Directeur délégué Insight room : Charles Jouvin (**5328**)
Directrice des études éditoriales : Isabelle Demailly Engelsen (**5338**)
Directeur marketing client : Laurent Grolée (**6025**)
Directrice de la fabrication et de la vente au numéro : Sylvaine Cortada

MARKETING DIFFUSION
Responsable titres vente au numéro Jacky Telebak (**5663**)

IMPRESSION
Roto France Impression Z.I. Rue de la Maison Rouge 77185 Lognes.
Provenance du papier : Finlande. Taux de fibres recyclées : 0 %.
Eutrophisation : Ptot 0,003 kg/t de papier.

© Prisma Media 2023. Dépôt légal : février 2023, ISSN 0220-8245
Création : mars 1979. Commission paritaire : n° 0923 K 83550

GEO ART en partenariat avec Le Monde

Vivre l'art autrement

La revue trimestrielle
Chez votre marchand de presse et en librairie

ABONNEZ-VOUS ! **Profitez de -15% sur prismashop.fr avec le code MUIDNN5A à saisir dans** Clé Prismashop

Abonnez-vous à GEO au meilleur prix !

[ENVIE **D'AILLEURS**]

[**CE MONDE** QUI CHANGE]

[L'ŒIL **DU PHOTOGRAPHE**]

PRIX DU MAGAZINE : **6€50** PAR MOIS

FRAIS DE LIVRAISON : **0€87** PAR MOIS

NOTRE OFFRE

6€20 / mois

au lieu de ~~7€37~~

12 NUMÉROS/AN

AVANTAGES

QUELS SONT LES AVANTAGES DE L'ABONNEMENT EN LIGNE SUR **PRISMASHOP.FR**

- Version digitale offerte + ses archives
- Paiement immédiat et sécurisé
- Votre magazine plus rapidement chez vous

Chaque mois, GEO **vous invite à vous évader** à la découverte de lieux inattendus, inédits, originaux ; à partir à la rencontre de celles et ceux qui façonnent ces lieux et notre monde. Une découverte à travers des reportages de terrain et **des photographies exceptionnelles, riches en émotions**.

La version digitale est **offerte** en vous abonnant en ligne !

BON D'ABONNEMENT
RÉSERVÉ AUX LECTEURS DE GEO

Je choisis mon abonnement :

OFFRE ANNUELLE - 12N^os (1)

69€ par an
au lieu de ~~88,40€~~
Mon abonnement annuel sera renouvelé à date anniversaire sauf résiliation de ma part

OFFRE MENSUELLE (2)

6€20 par mois
au lieu de ~~7,37€~~
Abonnement sans engagement, arrêt à tout moment

Je choisis mon mode de paiement :

@ EN LIGNE SUR PRISMASHOP — **-15% supplémentaires**

Directement via l'url suivante :
www.prismashop.fr/GEODN529

PAR COURRIER

1 Je renseigne mes coordonnées* ☐M^me ☐M.

Nom* :.....

Prénom* : .....

Adresse* : .....

CP* : ☐☐☐☐☐

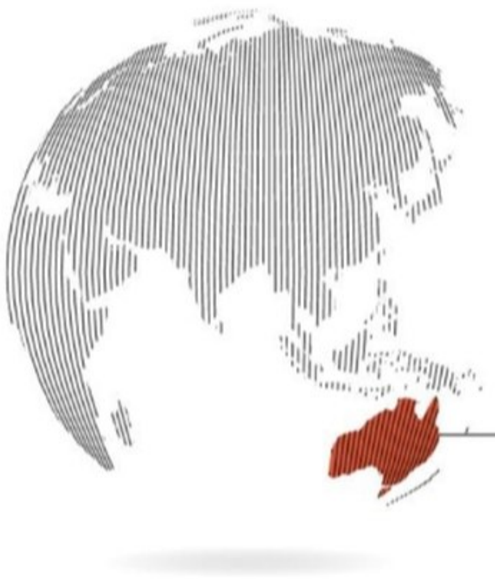
Ville* : .....

2 Je joins un chèque à l'ordre de GEO à renvoyer sous enveloppe affranchie à :
GEO - Service Abonnement - 62066 ARRAS CEDEX 9

PAR TÉLÉPHONE 0 826 963 964 Service 0,20 € / min + prix appel

*Informations obligatoires, à défaut votre abonnement ne pourra être mis en place. (1) Abonnement annuel automatiquement reconduit à date anniversaire. Le Client peut ne pas reconduire l'abonnement à chaque anniversaire. PRISMA MEDIA informera le Client par écrit dans un délai de 3 à 1 mois avant chaque échéance de la faculté de résilier son abonnement à la date indiquée, avec un préavis avant la date de renouvellement. A défaut, l'abonnement à durée déterminée sera renouvelé pour une durée identique. (2) Offre sans engagement : je peux résilier mon abonnement à durée indéterminée à tout moment par appel (voir CGV sur le site prismashop.fr), les prélèvements seront aussitôt arrêtés. Délai de livraison du 1er numéro, 8 semaines environ après enregistrement du règlement dans la limite des stocks disponibles. Les informations recueillies font l'objet d'un traitement informatique par PRISMA MEDIA à des fins de gestion des abonnements, fidélisation, études statistiques et prospection commerciale. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978 modifiée, vous pouvez consulter les mentions légales concernant vos droits sur les CGV de prismashop.fr ou par email à dpo@prismamedia.com. Offre réservée aux nouveaux abonnés de France métropolitaine. Photos non contractuelles. Les archives numériques sont accessibles durant la totalité de votre abonnement.

GEODN529



Usages du monde

CHAQUE MOIS, UNE PLONGÉE DANS CES PETITS RIENS QUI RENDENT L'AILLEURS SI FASCINANT.

TRADITIONS DU MONDE

Retrouvez cette rubrique en podcast sur les plateformes d'écoute et sur GEO.fr

DES AUSTRALIENS BIEN DANS LEURS TONGS

C'est un samedi après-midi ensoleillé comme les Australiens les aiment. Barbecue géant, musique rock, bons vins de la vallée de la Barossa et bières givrées agrémentent cette fête organisée dans le jardin d'une propriété de Point Piper, quartier ultra-huppé de Sydney. Les hôtes, un couple d'avocats d'affaires, n'ont pas lésiné pour recevoir leurs amis, voisins et relations professionnelles, pointures de la finance, figures des médias, artistes... Tout ce que la ville compte de gens influents. Et pourtant, ici, la majorité des convives est pieds nus, ou presque. Car il suffit de baisser le regard vers le gazon impeccablement tondu pour s'apercevoir que cette très chic assemblée reçue en grande pompe est affublée... de tongs !

Ici, la claquette en caoutchouc est bien plus qu'un accessoire. Dans la rue, au café, au supermarché, c'est un emblème national, la quintessence du cool à la sauce australe. Quand on vit *Down Under* («en bas, en dessous», comme on dit souvent en Océanie), il faut bien ça pour garder les pieds sur terre. Pour la cérémonie de clôture des Jeux olympiques de Sydney en 2000, la chanteuse Kylie Minogue était d'ailleurs juchée sur une tong géante portée par une armada de *lifeguards* body-buildés... Une loufoquerie ? Loin de là. Plutôt un puissant symbole par lequel tout un peuple se rappelait que, sur ce territoire défloré par les pionniers, avoir les doigts de pieds en éventail est un signe extérieur de décontraction qui veut dire beaucoup.

Dans ce pays-continent où le mythe veut qu'on soit arrivé avec presque rien en poche pour se construire une nouvelle vie, les *thongs* (littéralement «lanières», comme les appellent les *Aussies*, ce qui peut prêter à confusion, les Américains usant du même terme pour désigner un string) incarnent le basique pas cher qui met chacun sur un pied d'égalité. «Ici, les différences de classes sociales sont moins marquées, alors dès qu'on quitte l'uniforme scolaire ou le vêtement formel du bureau, cela transparaît dans la façon de se vêtir, remarquent Amélie Sentin et Charles Boulo, un couple franco-australien vivant près de Brisbane. Sans compter que le caractère australien est marqué par le pragmatisme et le goût pour la simplicité. Or rien de plus pratique que des tongs lorsqu'on vit à proximité des plages, ce qui est le cas de la majorité de la population.»

Il y a quelque temps, nombreux furent ceux qui crurent à une mauvaise blague quand une proposition de loi fédérale suggéra le bannissement des tongs en certaines circonstances solennelles, comme la cérémonie de naturalisation des nouveaux citoyens. Le débat, à ce jour, n'est pas refermé. Il y a les «anti» et les «pro» va-nu-pieds. D'un côté, ceux qui rappellent que les boîtes de nuit refoulent déjà ceux qui débarquent sans souliers. De l'autre, ceux qui pensent qu'il est de toute façon impossible de devenir Australien sans chausser tôt ou tard la sandale des surfeurs. ■

SÉBASTIEN DESURMONT

Getty Images

En bord de mer ou en plein *Outback*, les Australiens ne se sentent bien qu'en tongs.

NOUVEAU

ÉDITION FRANÇAISE

LE PLUS VIEUX

MAGAZINE DE MODE

SORT SON

1ER NUMÉRO

RENDEZ-VOUS EN KIOSQUE ET SUR HARPERSBAZAAR.FR

© MARIO SORRENTI

Testez l'ID.4 de Paul. Il pourra (trop) bien vous en parler. Par contre, il ne vous laissera pas repartir avec.

Désormais, un conducteur d'ID.4 pourra vous faire essayer son véhicule, tout simplement.

Prenez rendez-vous pour un essai.

Cycles mixtes gamme ID.4 (kWh/100 km) WLTP : 16,3-18,9. Rejets de CO_2 (g/km) WLTP : 0 (en phase de roulage). Valeurs au 01/12/2021, susceptibles d'évolution. Plus d'informations auprès de votre Partenaire.

Volkswagen Group France – SAS au capital de 198 502 510 € – 11, av. de Boursonne, Villers-Cotterêts
RCS Soissons 832 277 370.

Pensez à covoiturer #SeDéplacerMoinsPolluer